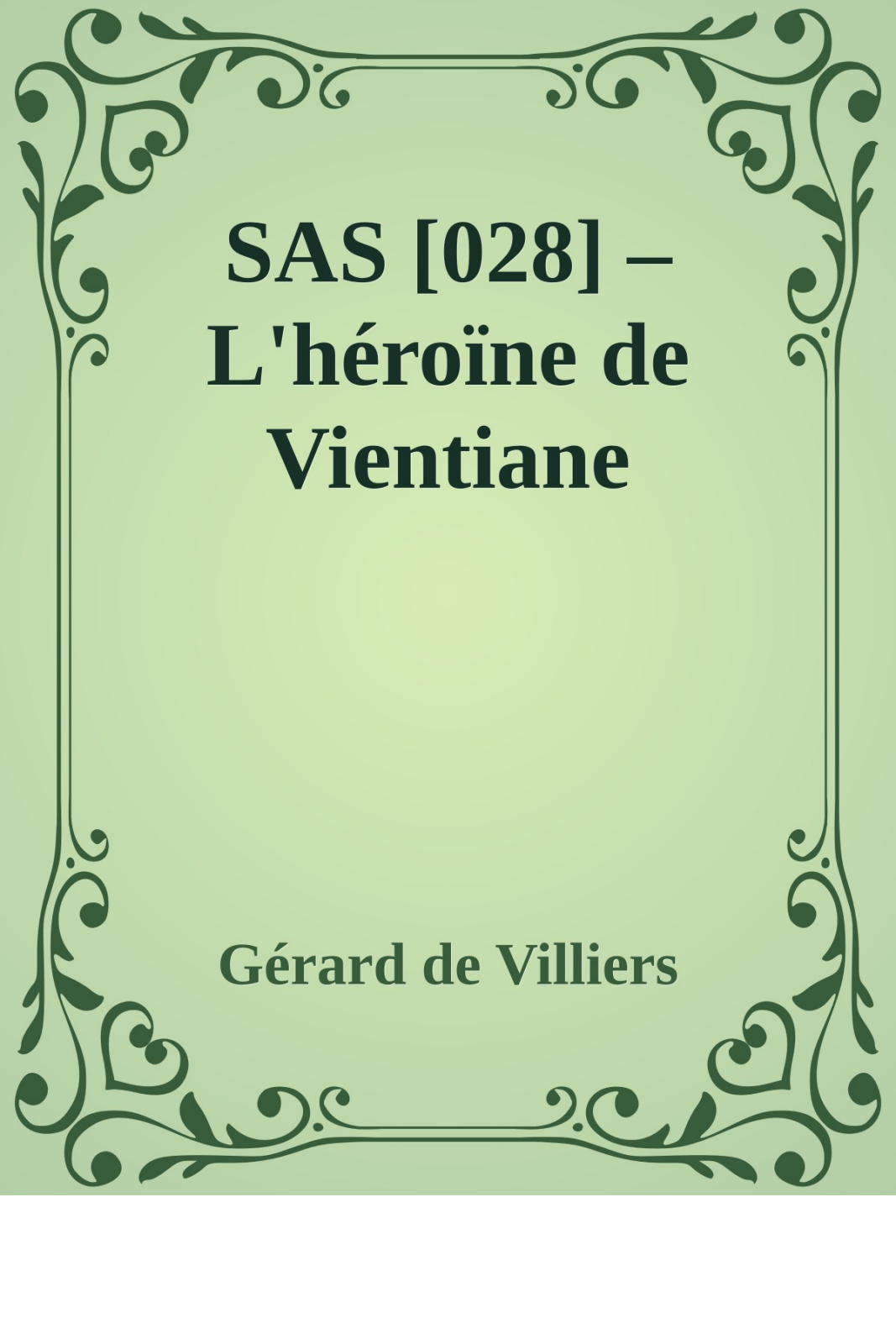


A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns in a dark green color, framing the central text.

SAS [028] – L'héroïne de Vientiane

Gérard de Villiers

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com



L'HEROINE DE VIENTIANE

par GERARD DE VILLIERS

SAS 28



L'HEROINE DE VIENTIANE

par GERARD DE VILLIERS

GÉRARD DE VILLIERS

S.A.S-28

L'héroïne
De Vientiane

CHAPITRE PREMIER

Une longue rafale de fusil d'assaut brisa le silence, du côté de l'avenue Monivong. Le cyclo-pousse qui avançait paresseusement sous les frondaisons de l'avenue Daun Penh ne modifia pas son allure. Malko se raidit instinctivement, prêt à bondir du pousse. Depuis quelques semaines, les Khmers rouges avaient pris la mauvaise habitude d'envoyer des roquettes sur Phnom-Penh ou d'infiltrer quelques commandos jusqu'au cœur de la ville. Ceux-ci tiraient des rafales au hasard avant de se perdre le long des berges spongieuses du Mékong.

Devinant son inquiétude, son cyclo-pousse se retourna vers lui. Hilare. Il étendit le bras, désignant un jeune soldat cambodgien dont le casque dépassait derrière les sacs de sable protégeant l'Institut national. Brandissant son M. 16 vers le ciel étoilé où brillait un croissant de lune en pleine éclipse, il lâcha à son tour une longue rafale. De tous côtés, d'autres coups de feu lui firent écho.

Le pousse cracha un jet rougeâtre de bétel, avant d'éructer, ravi :

— Y en a tuer le Dragon.

Malko faillit éclater de rire. Il avait oublié l'éclipsé de lune. Depuis des temps immémoriaux les Cambodgiens étaient persuadés qu'à cette occasion un méchant dragon dévorait la lune. Ils épuisaient leurs munitions dans l'espoir de le trucider...

Le cyclo-pousse avait ralenti son allure car ils approchaient de l'hôtel Royal. L'air tiède du crépuscule donnait presque une impression de fraîcheur, en comparaison de l'écrasante chaleur de la journée. À part la pétarade du Dragon, le silence était absolu. Les taxis n'avaient pas encore remplacé les cyclo-pousses à Phnom-Penh. Ils pullulaient autour du Royal, cherchant des clients. L'un d'eux arriva à la hauteur de celui de Malko et pédala de concert. Malko aperçut une jeune Cambodgienne penchée hors du pousse, avec un sourire nettement engageant.

Inlassablement, les petites putains cambodgiennes montaient à l'assaut des clients du Royal. Dès qu'on sortait de l'hôtel, une nuée de cyclo-pousse occupés chacun par une fille entourait le véhicule de l'étranger. Les plus audacieuses n'hésitaient pas à officier tout en roulant, à l'abri de la capote du pousse... Ce qui évitait aux businessmen pressés de perdre un temps précieux. Malko, un moment dérangé par la pétarade du Dragon et la fille, replongea dans ses soucis.

Derek Wise, le jeune Américain à cause de qui il venait de parcourir

quatorze mille kilomètres, n'était pas au rendez-vous. Son appartement était fermé et personne ne répondait. Nul n'avait pu renseigner Malko dans l'immeuble. Pourtant, le fils de David Wise, directeur de la Division des Plans, à la Central Intelligence Agency, savait l'importance de leur rencontre. Son absence était incompréhensible.

Le son d'une voix aiguë l'arracha de nouveau à ses pensées moroses. Il tourna la tête.

L'occupante du pousse qui roulait à sa hauteur, le buste penché à l'extérieur, l'appelait. En français.

— Monsieur, Monsieur, je suis amie de Derek... Malko, surpris, examina la fille. Ses cheveux étaient relevés en chignon au-dessus d'un visage triangulaire aux traits particulièrement fins pour une Khmère. Les yeux en amande fixaient Malko avec une intensité désespérée. Brusquement, elle sauta de son pousse et grimpa d'un seul bond sur celui de Malko. Elle portait un pantalon noir et une blouse de soie crème très ajustée.

Sans chercher à s'asseoir au fond du pousse, trop étroit pour deux, elle s'agenouilla en face de Malko, tournant le dos au conducteur. Celui-ci se retourna et elle échangea quelques mots en khmer avec lui. Il ricana, cracha un long jet de bétel et ralentit encore.

La jeune Khmère se pencha en avant, la tête à la hauteur de la ceinture de Malko, sa poitrine menue écrasée contre ses cuisses. Elle posa deux mains tremblantes autour de sa taille. Comme Malko voulait l'en empêcher, elle leva vers lui deux yeux effrayés, et murmura :

— Il faut faire semblant.

Malko se pencha vers elle. Perplexe et angoissé.

— Où est Derek ?

— Derek est mort, dit la fille d'une toute petite voix. Malko sentit un picotement désagréable sur le dessus de ses mains. Il saisit la Cambodgienne par les épaules.

— Qui êtes-vous ? Comment le savez-vous ?

La fille continua à parler, les lèvres presque collées à la toile de son pantalon :

— Je vivais avec lui. Il est parti il y a un mois pour le Laos, il devait revenir il y a une semaine. Mais il m'avait dit que vous deviez venir. Et puis j'ai reçu une lettre de Vientiane. Il me disait de faire attention.

Ils étaient presque arrivés à la hauteur du Royal. Malko se demanda si David Wise savait déjà la mort de son fils.

— Mais d'où sortez-vous ? demanda-t-il.

— J'étais dans l'appartement quand vous avez sonné. Je n'ai pas osé ouvrir. Quand vous êtes redescendu, je vous ai suivi. J'ai pensé que vous étiez celui que Derek attendait. Mais vous étiez déjà remonté dans un pousse. Il a fallu que j'en trouve un.

Elle parlait d'une voix hachée, essoufflée, avec le rauque accent khmer.

— Pourquoi n'avez-vous pas ouvert ?

— J'avais peur.

Le pousse s'était arrêté en travers de l'avenue, pour entrer dans le jardin du Royal. Malko bouillait de rage et de surprise.

— Vous savez pourquoi Derek était parti au Laos ? demanda-t-il. Il y est allé en avion ?

La jeune Cambodgienne secoua la tête. Derrière eux un cyclo-pousse klaxonna. Elle restait agenouillée contre Malko, comme si elle était en train de lui dispenser une gâterie cambodgienne.

— Il est parti par le Mékong Sur une jonque qui transportait du liquide au Laos pour faire de l'héroïne. Il voulait savoir où elle allait... La jeune Cambodgienne ignorait sûrement que pour transformer un kilo de morphine en héroïne, il fallait quatre kilos d'anhydride acétique... Ainsi, Derek Wise avait bien réussi à se mettre sur une piste intéressante.

— Comment est-il mort ? demanda-t-il. La Cambodgienne renifla :

— On a découvert sa tête au bord du Mékong, près de Louang-Prabang. Le consulat américain m'a prévenue. On croit qu'il a été tué par les Pathets-laos, mais ce n'est pas vrai.

Une rafale crépita interminablement, visant la lune. Malko attendit que le silence soit retombé.

— Vous ne savez rien d'autre ?

— Si. Dans la lettre, Derek donnait un nom, un Américain. Je ne me souviens pas bien. Attendez... Elle s'interrompt, en se mordant les lèvres, le front plissé par la réflexion.

Les détonations, avaient cessé. Malko entendit les grincements d'un cyclo-pousse qui arrivait derrière eux. Du coin de l'œil, il aperçut l'autre cyclo-pousse debout sur ses pédales. L'homme les frôla. Il sembla à Malko que son bras heurtait la petite Cambodgienne accroupie devant lui. Les doigts de la fille s'enfoncèrent dans ses hanches, comme pour se raccrocher à lui. Elle poussa un petit cri. Il baissa la tête et croisa avec horreur le regard devenu glauque des yeux en amande. La bouche ouverte, la Cambodgienne semblait chercher à aspirer de l'air. Elle bascula d'un coup sur le côté, roulant sur le macadam. Le cyclo-pousse qui les avait frôlés s'éloignait, debout sur ses pédales, caché par sa capote.

Malko bondit de son pousse, et s'agenouilla près du corps étendu.

Une large tache de sang s'élargissait sur le haut crème, à la hauteur de la poitrine. Le tissu collé à la peau par le liquide gluant dessinait un sein petit et rond, Malko retourna doucement sur le dos la Cambodgienne. Ses yeux étaient ouverts et fixes. Elle ne respirait plus. Seuls, quelques mouvements réflexes l'agitaient encore. Plusieurs conducteurs de pousse, en stationnement dans le jardin du Royal, accouraient, avec, parmi eux, un policier en uniforme.

Des coups de feu recommencèrent à pétarader. Malko se releva et regarda le ciel. La lune brillait de nouveau. Le Dragon s'était enfui.

Les Cambodgiens contemplaient le cadavre, impassibles. Le policier s'approcha de Malko, plein de sollicitude.

— Ce n'est rien, Monsieur. Ces filles-là ont tout le temps des bagarres avec leurs maquereaux. Rentrez à l'hôtel, ce n'est pas la peine d'avoir des histoires.

Son accent guttural rendait ses paroles presque incompréhensibles. Malko scruta l'avenue Daun Penh. Le pousse meurtrier avait disparu. En passant, il avait enfoncé la lame d'un poignard en plein cœur de la fille, la foudroyant pratiquement sur le coup.

Il écarta quelques Cambodgiens en guenilles et pénétra dans le jardin du Royal. Aux pétarades anti-dragon se mêlaient maintenant des détonations plus sourdes et plus lointaines : des Khmers Rouges tiraient du côté de l'aéroport. Juste pour interrompre le trafic aérien pendant quelques heures ou quelques jours.

Malko se retourna, entendant des pas. Le policier le rattrapa en courant :

— Vous ne l'aviez pas payée d'avance ? s'enquit-il gentiment. Sinon, on peut voir dans son sac...

Malko secoua la tête sans même répondre. Il avait hâte de retrouver sa chambre immense et vieillotte du Royal.

Ce meurtre brutal lui avait mis le cœur sur les lèvres. Il se retourna une dernière fois vers la forme étendue sur le macadam gluant de chaleur. Quelques minutes plus tôt, c'était une fille ravissante, pleine de vie. Il sentait encore sur ses cuisses, la tiédeur de ses petits seins. La guerre était vraiment une chose stupide. Particulièrement sa guerre à lui, Prince de sang et barbouze hors-cadre à la Central Intelligence Agency. Un jour, il finirait comme la compagne de Derek Wise, cadavre cerné par des badauds indifférents.

À droite du perron, il y avait un énorme frangipanier. Pris d'une inspiration subite, Malko s'arrêta, coupa rapidement quelques branches pleines de fleurs blanches et odorantes puis revint sur ses pas.

Quand les Cambodgiens le virent déposer près du visage figé de la jeune morte, le bouquet improvisé, ils en restèrent muets de saisissement. Depuis que la guerre était apparue à Phnom-Penh, on se contentait de tirer les cadavres par un pied jusqu'au caniveau le plus proche.

Un « spookie », DC-3 aux ailes hérissées de bouquets de mitrailleuses, survola à très basse altitude le Royal, en route pour une mission de destruction.

La lune brillait, ronde dans le ciel plein d'étoiles, et les Cambodgiens ne tiraient plus sur le Dragon... Étendu sur son lit, dans le noir, Malko réfléchissait. Près de lui, un seau à glace avec une bouteille de vodka. Sa mission impossible commençait bien tragiquement. Il pensa au visage toujours impassible de l'homme qui l'avait envoyé dans le Sud-Est asiatique avec des pouvoirs comme on ne lui en avait jamais encore donné : David Wise, pilier de la C.I.A., ancien de l'O.S.S. League. Un bourreau de travail

sans nerfs, secret, peu enclin à donner sa confiance et encore moins à éprouver celle des autres.

Avait-il mesuré les risques qu'il faisait courir à son fils unique Derek, en l'embarquant dans cette histoire ? Maintenant, le jeune Américain athlétique et barbu dont Malko avait vu la photo, n'était plus qu'un tas de chair pourrissante, à des milliers de kilomètres du campus de Harvard.

Malko saisit la bouteille par le goulot et but une gorgée de vodka glacée. Pour oublier les yeux fixes de la petite Cambodgienne en train de mourir à cause d'une histoire qui ne la concernait pas.

Quand il avait pénétré dans le bureau climatisé de David Wise, au seizième étage de l'immeuble principal de la C.I.A. à Langley, il ignorait tout de la mission qu'on allait lui confier.

David Wise avait la haute main sur les opérations de cape et d'épée de la C.I.A. et, comme tel, utilisait fréquemment Malko. Les deux hommes se connaissaient et s'estimaient tout en s'étant parfois heurtés⁽¹⁾.

L'Américain jouait avec une pièce de un dollar en argent lorsque Malko était entré. Il l'avait fait rouler à travers le bureau et Malko l'avait saisie au vol, pour éviter qu'elle ne tombe par terre. David Wise avait eu un sourire un peu forcé.

— Vous venez de toucher votre salaire pour ce que je vais vous demander...

Malko avait pris la pièce. Pensif. David Wise n'était pas du style plaisantin.

— Aujourd'hui, je vais vous demander un service, avait enchaîné celui-ci. Vous allez risquer votre vie sans en retirer aucun profit matériel. Si vous réussissez, vous ne vous ferez que des ennemis... Vous n'aurez qu'une personne pour vous aider : mon fils Derek. Il travaille au même tarif que vous... Si vous acceptez.

— J'accepte, avait dit Malko. Pratiquement sans réfléchir.

Il tenait à l'estime de cet homme dur et incorruptible qui, pour une fois, ne lui mentait pas et ne lui proposait pas un pont d'or pour se salir. David Wise l'avait fixé longuement, sans rien dire. Avec une immense complicité.

— Je pensais que vous accepteriez. Vous êtes moralement intact, ce qui n'est pas toujours le cas à la « Company ».

Il avait sorti d'un tiroir de son bureau une mince chemise de carton et l'avait tendue à Malko.

— Lisez cela. Je ne peux pas le laisser sortir de cette pièce. Si cela tombait entre les mains d'un Jack Anderson, cela déclencherait un scandale qui pourrait coûter sa réélection au Président.

— De quoi s'agit-il ?

— Ce rapport a été rassemblé par des fonctionnaires du Narcotic Bureau au-dessus de tout soupçon. Il semble démontrer que la « Company » travaille au Laos la main dans la main avec les trafiquants d'opium et d'héroïne.

C'était énorme. Malko avait, comme tout le monde, eu écho de certains

soupçons, mais pas à ce point.

— Pourquoi ces responsables agiraient-ils ainsi ? avait-il demandé.

David Wise avait eu un sourire triste.

— Peut-être parce qu'ils ont dîné avec le diable sans prendre une cuillère assez longue. Mais je ne suis pas certain de l'exactitude de ce rapport. Or, le Président et moi voulons savoir la vérité. Si nous nommons une commission d'enquête officielle au sein de la « Company », cela risque de s'enliser. Aussi, j'ai décidé de procéder à une enquête officieuse. Mon fils est parti depuis un mois, dans le Sud-Est asiatique. Il semble qu'il ait trouvé une piste. Je veux que vous alliez jusqu'au bout. Vous découvrirez la vérité. Quelle qu'elle soit. Mon fils est plein d'enthousiasme mais il manque d'expérience. Maintenant, lisez ce rapport.

L'explosion toute proche d'une roquette fit sursauter Malko, interrompant le cours de ses pensées. Il se leva et alla à la fenêtre. Une lueur rouge illuminait la pointe d'un temple vers le Mékong.

Dans la chaleur impitoyable et moite de Phnom-Penh, il n'arrivait pas à oublier le bureau glacé de Washington. David Wise avait misé le maximum – son fils unique – et perdu. Lui, Malko, n'avait pas le droit de ne pas réussir.

Lorsqu'il avait achevé de lire le rapport « classé », David Wise lui avait dit :

— Nous sommes le 5 mai. En Birmanie, au Laos, l'opium a été récolté depuis février. Maintenant il va être transformé en héroïne et expédié. Tous les ans, à cette époque, des dizaines de tonnes d'héroïne quittent le Laos. D'après ce rapport, avec la complicité de la « Company ». Si cela est exact, le Président veut que cela cesse.

David Wise avait sorti quatre enveloppes d'un tiroir et les avait tendues une à une à Malko.

— Je ne vous donne qu'un dollar, avait-il dit, mais ces quatre lettres sont signées par le Président. Une est adressée à l'ambassadeur des États-Unis à Vientiane. Une autre, au responsable du Narcotic Bureau pour le Laos. La troisième, à Cy Villard, qui est responsable de la « Company » au Laos. La dernière enfin est adressée au général commandant les forces américaines au Vietnam. Vous pouvez lui demander n'importe quoi, depuis un bataillon de Marines jusqu'à des B 52. Dans ces quatre missives, le Président a insisté sur le fait que vous remplissiez une mission demandée par lui personnellement et que vous ne dépendiez que de lui.

Un peu intimidé, Malko avait empoché les quatre enveloppes. Jamais, on ne lui avait donné un tel pouvoir. Il devenait une sorte d'Archange Gabriel chargé de purifier la grande Agence Fédérale. David Wise s'était levé et lui avait tendu la main.

— Bonne chance. Ma secrétaire vous remettra ce dont vous avez besoin, dont l'adresse de mon fils qui vous attend à Phnom-Penh. Dites-lui que je suis fier de lui.

Le DC-8 flambant neuf de la « THAÏ International » glissait sans

secousses et sans bruit au-dessus de la mousson. Deux fois par semaine, la THAÏ faisait stopper son vol Saigon-Bangkok à Phnom-Penh. Quand il n'y avait pas de roquettes... Malko s'étira dans son siège profond et confortable. Il ne regrettait pas le charme vieillot du Royal. La THAÏ s'améliorait sans cesse en vieillissant, comme les bons vins... Les Caravelles étroites avaient toutes été remplacées par les DC-8 beaucoup plus modernes, mais les hôtesse étaient toujours aussi parfaites et ravissantes.

L'une d'elle glissa justement jusqu'à Malko et posa devant lui son déjeuner : un steak succulent préparé à la française. Arrosé d'un excellent bordeaux. Un vrai, pas une imitation australienne ou japonaise. Il y avait même du Moët, pour les amateurs de Champagne. À côté des autres compagnies du Sud-Est asiatique au confort plutôt succinct, c'était une délicieuse surprise. Malko, qui aimait bien vivre, ne volait que sur la THAÏ, dans cette partie du monde. Il regretta de ne pas avoir le temps d'aller à Khatmandou, à Bali, à Singapour ou à Tokyo. Mais à Bangkok, il serait obligé d'abandonner la THAÏ pour un antique DC-3 d'Air-Laos.

Comme il n'avait pas très faim, il s'amusa à feuilleter une brochure trouvée dans la pochette du siège devant lui. Un document en français sur les possibilités touristiques du Sud-Est asiatique. Édité par le Bureau d'Information sur l'Extrême-Orient, 2 bis rue Caumartin, à Paris.

Malko sourit tout seul. Se demandant si le Bureau d'Information sur l'Extrême-Orient qui se flattait de pouvoir donner n'importe quel renseignement pour des voyages d'affaires dans cette région du monde, en possédait sur le Triangle d'or, comme on avait surnommé la zone englobant le Nord-Thaïlande, le Nord-Birmanie et le Nord-Laos.

Là où on cultivait cinquante pour cent de tout l'opium produit dans le monde. Où allait se concentrer son enquête. S'il avait commencé sa mission à Phnom-Penh, c'était à cause de l'anhydride acétique... Pour transformer de l'opium en héroïne, il faut de l'anhydride acétique. Un produit qu'on ne trouve ni au Laos, ni en Thaïlande. Or, d'après le rapport de David Wise, l'anhydride semblait venir de Saigon, via Phnom-Penh.

Maintenant que le jeune Derek était mort, il ne restait plus qu'à aller à l'autre bout de la chaîne du trafic, à Vientiane. Et à faire attention...

Cette mission à la rémunération symbolique allégeait Malko. Il se retrouvait lui-même, Altesse Sérénissime, Chevalier de Malte, condottiere sans peur, souvent égaré dans un monde qu'il méprisait. Ce qui l'aidait à savoir être féroce, à l'occasion. Et à bon escient.

La chaleur moite de l'aéroport de Dong-Muang s'infiltrait par tous les pores de la peau. Un grand super-DC-8 des Scandinavian Airlines déversait un flot de touristes heureux venus goûter les joies de l'Extrême-Orient. Malko se mêla à eux dans l'immense hall de transit. Maintenant, pour des sommes

ridiculement basses, on pouvait venir passer trois semaines en Extrême-Orient, d'un seul coup d'aile, à partir de Copenhague. Grâce au Transasian, le vol direct Copenhague-Bangkok, des Scandinavian.

Malko envia un peu tous ces gens détendus autour de lui. Il ouvrit sa petite « Samsonite » et vérifia le contenu. Les quatre enveloppes données par David Wise étaient sur le dessus. La première était adressée à Ralph Amalfi, représentant le Narcotic Bureau à Vientiane. Un « incorruptible », lui avait précisé David Wise.

Il risquait d'en avoir besoin.

CHAPITRE II

Le Prince Lom-Savath évoquait plus une énorme méduse qu'un Prince Charmant. Chaque fois que Cy Villard posait les yeux sur la masse imposante du Laotien, le terme d'immonde lui venait tout naturellement à l'esprit. Aussi, essaya-t-il de faire le vide dans son cerveau pour présenter à son hôte un visage avenant. Il s'assit dans un grand fauteuil d'osier qui grinça sous son poids et se plongea dans la contemplation d'un paravent chinois orné d'incrustations de nacre particulièrement obscènes. Surprenant son coup d'œil, le Prince Lom-Savath gloussa :

— Je vois que vous appréciez les belles choses, mon cher ami. Nous avons des goûts communs.

Cy Villard réussit à plaquer un sourire mécanique sur ses lèvres. Il fallait vraiment être dévoué à la Central Intelligence Agency pour fréquenter des gens comme Lom-Savath.

Le prince était un monstre. Sous une tête incroyablement piriforme s'étalait un corps difforme, démesurément enflé, gavé de mille sucreries, gâteries, douceurs. Les mains, minuscules et grassouillettes, semblaient appartenir à un autre individu.

Depuis que ses facultés sexuelles avaient baissé à cause de l'âge et de l'opium, Lom-Savath se rattrapait sur la nourriture. Chaque matin, il engloutissait un saucisson et deux camemberts, venus de France par avion, en guise de petit déjeuner.

Il passait le plus clair de son temps dans la pièce où il venait d'accueillir Cy Villard, mettant rarement les pieds dans les quelque trente pièces de sa vieillesse résidence plutôt délabrée. Maniaque, il exigeait pourtant qu'elles soient nettoyées tous les jours. Alors qu'aucun domestique n'avait le droit de franchir le seuil de son antre qui empestait comme une porcherie. La fumée des milliers de pipes d'opium avait fini par pincer tellement les vieilles boiseries de teck qu'elles ressemblaient maintenant à de l'ébène. Le Laotien aimait se vautrer sur les épaisses nattes qui recouvraient le sol, appuyé aux coussins disposés partout. La bibliothèque, au ras du sol, débordait d'ouvrages érotiques. Lom-Savath traînait là des journées entières, en compagnie de trois ou quatre chats, comme une grosse méduse échouée et heureuse.

Le prince n'avait jamais exercé la moindre activité et comptait bien qu'il en serait ainsi jusqu'à son dernier jour, qu'il souhaitait le plus lointain possible. Au moindre malaise, il se traînait devant le grand Bouddha birman

aux mains coupées qui trônait dans un angle de la pièce et geignait qu'il devait encore vivre pour répandre la sagesse de Confucius... Lom-Savath avait pour l'humanité un mépris sidéral, mais avait la faiblesse de s'aimer beaucoup. Poltron à défier l'imagination, il se plaisait à raconter que ses ennemis ne cessaient de vouloir attenter à sa vie. Aussi, lorsqu'il sortait dans Vientiane, dans sa Mercedes 250 équipée d'un téléphone, il s'affublait d'un lourd gilet pare-balles. Mais même les communistes le méprisaient trop pour s'attaquer à lui. Ils avaient mis symboliquement sa tête à prix pour la somme de un kip⁽²⁾...

Cy Villard, mal à l'aise sur le fauteuil d'osier, se gratta la gorge. Ce tête-à-tête silencieux commençait à lui peser. Depuis qu'on l'avait introduit dans le bureau de Lom-Savath, le prince n'avait pas bougé du monceau de coussins où il semblait assoupi, les paupières baissées, les mains croisées sur le ventre, comme un gros Bouddha repu.

— Vous avez souhaité me voir, Excellence ?

Le prince Lom-Savath soupira lourdement. Sous l'effort, tous ses mentons tremblèrent.

— Oui, oui, mon cher ami, geigna-t-il. Je me trouve confronté à de graves difficultés. À cause de vous, hélas... Voulez-vous un peu de thé ?

Le Laotien parlait un français précieux avec l'accent guttural des Khmers et des Thaïs. Le numéro un de la C.I.A. au Laos se raidit. Comme chaque année à la même époque, la vieille canaille de Lom-Savath recommençait son chantage. Il n'aurait été qu'un gros mollusque sans importance si les cent cinquante mille Méos du Laos ne l'avaient considéré comme leur chef spirituel. Dont soixante-cinq mille vivant dans la zone contrôlée par les « Pathet-Laos » communistes qui, depuis vingt ans, tenaient la moitié du pays. Sans leur aide, pas question pour les Américains de faire la guerre aux Pathets-Laos. En s'appuyant sur les Méos de Lom-Savath, la C.I.A. avait monté patiemment un réseau de petites bases en pleine jungle, animées par des « Bérêts rouges » ou Thaïs laotiens et quelques conseillers américains. De ces bases, ils harcelaient les guérilleros communistes, les empêchant de s'implanter complètement dans le pays, protégeaient certaines stations radar surveillant le Nord-Vietnam et lançaient des infiltrations au Nord-Vietnam.

La présence physique de troupes américaines au Laos étant interdite par les accords de 1958, la C.I.A. avait tourné les difficultés grâce aux Méos. Ceux-ci, montagnards rudes et courageux, se battaient très bien contre les communistes.

À condition que leur « roi », Lom-Savath, leur en donne l'ordre.

Le tout étant de maintenir le précaire équilibre politique du Laos, indépendant depuis 1954, basé sur un neutralisme plutôt hypocrite. Certes, le Laos était le seul pays où le Nord-Vietnam et le Sud-Vietnam avaient chacun son ambassade. Certes, tous les mercredis, au Conseil des Ministres, on faisait l'appel des Ministres « Pathet-Laos » absents depuis quinze ans... Afin de maintenir la fiction de l'unité nationale.

Mais, pendant ce temps, les Pathet-Laos tentaient de grignoter les zones gouvernementales tandis que la C.I.A. les napalmisait joyeusement et clandestinement. Comble de l'ironie, les « Pathet » possédaient même une représentation, derrière la Grande Poste. Aux murs truffés de micros bien entendu.

Cy Villard fixa le prince boursoufflé, réprimant une furieuse envie de meurtre. Jadis, il avait été vice-consul à Hanoi et connaissait bien l'Asie. Très brun, trapu, les traits marqués, il ressemblait plus à un maquereau napolitain qu'à un premier secrétaire d'ambassade, son titre officiel. En dehors de ses activités professionnelles, il menait pourtant une vie de famille rangée entre sa femme et ses deux enfants dans une villa tranquille du quartier de That Luang, et ne buvait que du Vichy...

— Que se passe-t-il ?

Lom-Savath branla la tête d'un air tragique :

— J'ai reçu hier une délégation de chefs de villages. Ils ont couru de grands risques pour venir à Vientiane. Mais ils voulaient me mettre au courant de leur décision : ils ne veulent plus prendre parti dans cette guerre fratricide. Leurs pertes sont trop lourdes, ils souffrent trop. Je suis leur « Roi », je ne peux que les approuver.

Cy Villard essaya de rester calme.

— C'est impossible, fit-il. Nous n'avons plus qu'un mois avant la saison des pluies pour essayer de reprendre la plaine des Jarres. Vous ne pouvez pas me laisser tomber. Quant à leurs pertes, elles sont très légères. Et nous les nourrissons.

— Bien sûr, bien sûr, admit le Laotien, mais ils ne veulent plus mourir... De plus, on a eu la maladresse d'interdire la culture de l'opium. Leur seule ressource...

Cy Villard prit sa tasse de thé et but un peu de liquide brûlant. Que dissimulait le chantage du prince Lom-Savath ? Les Méos continuaient à planter du pavot et à le transporter. Lom-Savath n'avait pas besoin de lui pour cela. Ce n'est pas pour rien qu'on avait surnommé Air-Laos, Air-Opium. Bien sûr, il avait toujours fermé les yeux sur les petits transports effectués par Air-America. Lom-Savath voulait autre chose.

Cy Villard se voyait mal en train d'annoncer à Washington qu'il abandonnait le nord aux Pathets...

Le Prince paraissait s'être encore enfoncé dans ses coussins.

— C'est une situation bien ennuyeuse, soupira-t-il hypocritement. Ces hommes sont venus me demander conseil et je suis obligé de penser à leurs intérêts. Ils me considèrent un peu comme leur père spirituel. Je ne peux les tromper.

Le numéro un de la C.I.A. se retint d'éclater de rire. Lom-Savath grugeait ses « Sujets » depuis des années avec un total cynisme. Il était de notoriété publique, que le prince avait la haute main sur le trafic de l'opium méo. Les chefs de villages méos s'en remettaient entièrement à lui pour la discussion

avec les acheteurs en gros. La plupart des Méos ne savaient ni lire, ni écrire et n'acceptaient en paiement que des barres d'argent massif. Bien entendu, Lom-Savath leur comptait l'opium brut à dix mille ou douze mille kips la livre alors qu'il empochait dix-huit mille au minimum.

Cy Villard s'était toujours opposé à ce qu'on crée le moindre ennui au prince Lom-Savath. Sans lui, il n'y avait plus de Méos. Et sans Méos, la C.I.A. n'avait plus qu'à abandonner le pays aux Pathets-Laos. Il y eut un coup léger frappé à la porte. Lom-Savath cria d'entrer et la barbiche de Vinh, l'homme de confiance du Prince, passa par l'entrebâillement.

— Monsieur Lo-Shing vient d'arriver à l'improviste, annonça-t-il en vietnamien. Je lui ai dit que vous êtes occupé.

Bien entendu, il savait que Villard comprenait le vietnamien. Cela faisait partie du jeu.

— Je pense que mon associé Lo-Shing sera heureux de saluer son Excellence monsieur Villard, dit pompeusement Lom-Savath.

Ses bajoues tremblotèrent quand il tourna la tête vers l'Américain.

— Cette visite est un heureux hasard. Je crois que mon associé avait justement une petite faveur à vous demander. Je ne sais s'il osera le faire, d'ailleurs, étant donné la très haute estime qu'il a de vous.

Le moins qu'on puisse dire, c'est que ce n'était pas réciproque. Cy Villard aurait volontiers pendu Lo-Shing à un croc de boucher pour le laisser au soleil jusqu'à la saison des pluies...

La porte s'ouvrit sur Lo-Shing.

Ses ennemis disaient que sa nourrice, à sa naissance avait modelé son crâne et étiré ses oreilles. Personne ne savait qui lui avait conseillé de raser entièrement ce crâne en pain de sucre, ne laissant qu'une couronne de cheveux noirs sur le sommet du crâne. Avec son nez épaté et ses gigantesques oreilles en chou-fleur, il semblait sortir d'un affrontement avec une bétonneuse. Né au sud de la Chine, il avait la stature massive des paysans du Yunnan, avec un torse épais et des membres courts.

Tel quel, il était assez abominable. Mais c'était l'homme le plus riche de Vientiane. Il habitait dans une énorme maison verte, près de la Présidence du Conseil, ceinte de hauts murs couronnés de tessons de bouteilles. Il touchait à tout le commerce de Vientiane, des boissons à l'opium. Travaillant dès le lever du soleil, il continuait à augmenter sa fortune, probablement pour ses treize enfants.

Seul son regard pétillant d'intelligence était humain. Cassé en deux, il se précipita sur Cy Villard et l'Américain dut se battre pour éviter que le Chinois ne lui baise la main. Il murmura en vietnamien – par déférence pour Villard – une formule de politesse alambiquée avant de s'asseoir en face de lui sur un tabouret inconfortable. Attentif et cauteleux.

— Vous aviez un service à me demander ? interrogea Villard, volontairement brutal.

Le Chinois secoua vigoureusement la tête :

— Mais pas du tout, pas du tout ! Je suis seulement très heureux de vous saluer.

Le prince suivait la conversation, affalé sur ses coussins, les yeux mi-clos. Il leva une paupière et laissa tomber de sa voix gutturale.

— Mon ami Lo-Shing est beaucoup trop timide. Il a en ce moment de gros problèmes de stockage. Ses affaires s'agrandissent sans cesse et il attend ces jours-ci d'importantes livraisons. Il manque d'espace pour entreposer ses marchandises. Il avait pensé que, peut-être, vous pourriez lui louer un des entrepôts de l'U.S. Aid. Celui qui se trouve au Kilomètre 17, sur le bord du Mékong. Il est très bien placé pour le déchargement des jonques. Cy Villard resta de glace.

— Cela appartient au gouvernement des États-Unis, je ne peux vous le louer, dit-il.

Oubliant évidemment de préciser que l'U.S. Aid au Laos était entièrement sous la coupe de la C.I.A. Puisqu'on concourait pour la médaille d'or de l'hypocrisie, autant bien se placer...

— Je comprends, je comprends, fit vivement le prince Lom-Savath. Je suis confus de vous avoir importuné avec nos problèmes commerciaux. Vous qui avez tant à faire.

Il s'arracha de ses coussins et, à petits pas, s'approcha de l'Américain. Lo-Shing n'avait pas bronché.

— Merci d'être venu, dit le prince Lom-Savath.

Cy Villard réprima sa rage. L'autre le mettait à la porte. Il blêmit. C'est lui qu'on forçait à perdre la face.

— J'ai dit que je ne pouvais louer cet entrepôt, admit-il, mais je pourrai éventuellement le mettre à la disposition de M. Lo-Shing pour une durée limitée... Si cela vous rend service.

Le prince Lom-Savath secoua ses quatre mentons énergiquement.

— Non, non, je ne veux pas vous causer de problèmes. Nous trouverons une solution.

Le « fumier », pensa Cy Villard. Dans cinq minutes, je vais être obligé de le supplier. Pas besoin d'être grand clerc pour deviner l'intérêt de Lo-Shing pour l'entrepôt de l'U.S. Aid, alors que Vientiane regorgeait de locaux à louer à bas prix. Depuis les nouvelles lois sur l'opium, personne n'était à l'abri d'une perquisition. Le Narcotic Bureau installé à Vientiane couvrait d'or ses indicateurs. Et le Chinois avait beaucoup d'ennemis. Mais les locaux de l'U.S. Aid étaient insoupçonnables. Villard avala sa salive avec difficulté et lâcha.

— Je suis votre ami, Excellence. Il est normal, entre amis, de se rendre des services.

Lo-Shing, les mains croisées, approuva gravement de la tête. On était enfin au cœur du problème.

Cy Villard pensa avec amertume que la politique américaine dans beaucoup de pays du Tiers-monde était basée sur des personnages semblables à Lo-Shing et à Lom-Savath. Le florilège de la corruption. Le Chinois jugea le

moment opportun pour intervenir.

— Ce ne sera évidemment que pour une durée très courte, dit-il. Quelques semaines. Cela m'évitera de nombreux et coûteux transbordements...

Moins subtil que le prince Lom-Savath, Lo-Shing aimait bien clarifier les positions. Voyant la tournure des événements, le Laotien regagna son coin à petits pas et se laissa tomber sur ses coussins. Un sourire de contentement transfigurait son visage lunaire. Un ange passa et s'enfuit aussitôt, écœuré. Le silence se prolongeait bizarrement. Aucun des deux Asiatiques ne déviait la conversation sur des choses légères, comme cela aurait été le cas si tous les problèmes avaient été réglés. Cy Villard eut soudain l'impression qu'il n'était pas au bout de ses peines.

Enfin, Lom-Savath brisa le silence.

— Je suis très inquiet, laissa-t-il tomber d'une voix geignarde.

Cy Villard se raidit. On était parti pour le deuxième round.

— Oui ? De quoi ?

Lom-Savath fixa le Bouddha doré, comme pour lui demander son aide.

— Plusieurs jonques nous appartenant, à mon ami Lo-Shing et à moi, ont été arraisonnées par les rebelles ces dernières semaines. Ils ont même brûlé l'une d'elles. Pour six cent mille kips de tissus. Car ils connaissent l'amitié que je porte à nos amis américains.

Cy Villard extirpa de sa conscience professionnelle une mimique compatissante.

— Je suis désolé. Où cela s'est-il produit ?

— Entre Vientiane et Ban-Houey-Sai. L'Américain fit la moue.

— Vous savez qu'il y a, entre Vientiane, et Louang-Pra-hang, ainsi qu'au nord, des zones que nous ne contrôlons pas.

Sans le regarder, Lom-Savath soupira.

— Ce serait fâcheux si les nouvelles marchandises importées par M. Lo-Shing étaient détruites.

Cy Villard sauta sur l'occasion de rendre un service facile :

— Je pourrais éventuellement demander une escorte au général Phoumi.

Le prince Lom-Savath secoua la tête :

— Je crains que cela ne soit pas suffisant. Il y aurait peut-être un moyen plus approprié. Je crois que Air America a de fréquentes liaisons avec Ban-Houey-Sai. Avec des Dakotas qui peuvent emporter beaucoup de fret. Puisque vous n'avez pas encore pu nettoyer le pays de tous les rebelles.

Tout en parlant, le Laotien avait progressivement refermé les yeux. Comme s'il s'endormait...

La rage étouffait Cy Villard. Il eut un mal fou à ne pas aller bourrer de coups de pied la grosse méduse. Le piège s'était refermé. Il était coincé.

Air America n'était théoriquement qu'une compagnie privée américaine faisant du charter au Laos.

Bien sûr, cela pouvait paraître étrange qu'elle vienne concurrencer les

trois compagnies laotiennes qui n'arrivaient déjà pas à vivre.

La bizarrerie s'accroissait lorsqu'on découvrait que Air America pratiquait systématiquement des tarifs plus élevés que ceux de ses concurrents.

Ce qui n'empêchait pas les affaires, apparemment, puisque chaque fois qu'un passager désirait une place, tous les avions d'Air America étaient inexplicablement pleins. Pourtant, les Pilatus, les DC-3, les Hercule et les vieux Curtiss « commando » de la compagnie sillonnaient jour et nuit le ciel du Laos...

A côté de l'aérogare décrépite de Royal Air Laos, les bâtiments blancs, climatisés, couverts d'antennes, de Air America, semblaient déplacés par leur luxe. Sans cesse, les petits bus bleus et blancs ramassaient les équipages en ville...

Seuls quelques fonctionnaires laotiens particulièrement abrutis de « choum^[3] » pouvaient ignorer que Air America était la seconde mamelle de la lutte antipathet-laos. La compagnie, basée à Taiwan et fondée par l'ancien chef des Tigres Volants n'avait rien à refuser à la C.I.A., son premier et unique client.

Bien sûr, de temps en temps, les Pilatus allaient lâcher quelques sacs de riz à des réfugiés, après avoir raflé tous les photographes du coin. Mais ils passaient le plus clair de leur temps à ravitailler les bases secrètes de la C.I.A., à transporter des vivres, des munitions et des armes pour les braves Méos.

De bonnes âmes avaient dénombré environ quatre cents terrains de fortune au Laos...

Désespérément, Cy Villard chercha une échappatoire. Sans en trouver. Il préférait ne pas penser au service réel qu'il allait rendre. Ban-Houey-Sai, au Nord-Laos, se trouvait dans la région du globe où on cultivait le plus de pavot. Le trafic était entre les mains des Chinois nationalistes, reste de l'armée de Tchang Kai Chek qui vivaient à cheval sur les trois frontières. Villard les connaissait bien pour les avoir ravitaillés officieusement, à l'époque où la Maison Blanche s'imaginait encore qu'ils effectuaient des incursions en Chine communiste. Bien entendu, ils avaient utilisé les armes de la C.I.A. à se forger un petit royaume indépendant, à la lisière de la Birmanie et de la Thaïlande...

Le prince Lom-Savath avait rouvert les yeux. Lo-Shing fixait le vide. Les deux hommes attendaient paisiblement la réponse de l'Américain.

De nouveau, Cy Villard avala péniblement sa salive et ses scrupules.

— Je ferai mon possible pour aider M. Lo-Shing promit-il. Dans la mesure où des appareils seront disponibles. N'oubliez pas que nous faisons la guerre...

— C'est parfaitement normal, approuva le Chinois. La jubilation suintait de son visage luisant. Cette fois, la coupe était bue jusqu'à la lie... Lom-Savath commença une longue dissertation sur les joies et les inconvénients des oiseaux en cage. L'Américain étouffait. Il interrompit son hôte.

— J'ai une réunion avec son Excellence l'ambassadeur. Je suis au regret

de vous quitter. Je peux lui annoncer que notre offensive de printemps va se dérouler normalement ?

Le prince Lom-Savath hocha la tête gravement.

— Je ne peux évidemment rien vous promettre. Mais je vais faire l'impossible pour convaincre mes chefs de village de continuer la lutte à vos côtés.

Villard se dit qu'ils étaient déjà peut-être repartis ou n'étaient jamais venus... Il serra les deux mains molles et grassouillettes qui lui étaient tendues. Vinh le raccompagna. Le jardin de la résidence de Lom-Savath était bien tenu par rapport à la plupart des maisons laotiennes. Cela sentait la rose et le frangipanier. Mais l'ocre des façades s'en allait par plaques. Cy Villard monta dans sa Lincoln et fila vers l'ambassade, longeant les hauts murs du Vat Prakheo.

Démoralisé. Son devoir était de faire sa guerre avec les moyens et les hommes qu'on lui donnait, mais ce n'était pas toujours facile...

— Appelez-moi Jim Dough, demanda Cy Villard à sa secrétaire.

Il entra dans son bureau et jeta sa serviette dans un fauteuil. À la longue, le climat de Vientiane était anémiant. Pourtant, le premier secrétaire n'avait jamais fumé une seule pipe d'opium et ne buvait que du Pepsi-Cola et de l'eau minérale.

La secrétaire revint, un paquet à la main.

— On vient de vous apporter ceci, Sir.

Cy Villard soupesa le paquet. C'était trop léger pour être une bombe. Il prit des ciseaux et l'ouvrit. À la première déchirure, un nuage de billets de mille kips atterrit sur le bureau. En même temps qu'une carte de visite signée de Lom-Savath.

— Cher ami, j'avais oublié de vous dire que j'avais joué pour vous au Mah-jong et que la chance nous avait favorisés.

L'Américain eut un rictus découragé. La corruption était partie intégrante de l'Asie. Il prit le paquet éventré et les billets, fourra le tout dans une grosse enveloppe jaune, la cacheta et appuya sur le bouton de l'interphone.

— Faites porter ceci immédiatement chez le prince Lom-Savath, ordonna-t-il. Par quelqu'un de confiance.

Ce n'était pas la première fois que ses « alliés » orientaux voulaient manifester leur reconnaissance.

Jim Dough se dit qu'il n'aurait pas dû décoller. Pendant son point fixe, il avait eu une brusque baisse de pression d'huile sur le moteur gauche. Au bout de quelques secondes, tout était redevenu normal. Pour ne pas retarder son départ, il avait omis d'appeler un mécanicien lao. Il voulait aller à Ban-Houey-Sai, La Mecque de la contrebande. On y trouvait des parfums français, des alcools, des cigarettes, à des prix ridiculement bas. Et même des bérets

basques dont raffolaient les Méos. Il s'était juré de ramener un gallon de parfum français pour Cyntia, la patronne du Purple Porpoise qu'il courtisait en vain depuis des semaines.

Maintenant, les trois voyants rouges « basse pression » étaient allumés. Encore heureux qu'il n'ait pas pris feu ! Les D.C.-3 de Air America n'étaient plus tout jeunes. Certains avaient même fait la guerre... Avec l'entretien laotien par dessus...

— Où sommes-nous ? demanda-t-il à son copilote laotien.

L'autre désigna un point sur la carte. Très loin de Vientiane. Heureusement qu'ils avaient suivi le Mékong. Jim se voyait mal en train de crapahuter dans une jungle infestée de « pathets-laos ».

— Nous descendons à cinq cents pieds/minute, annonça le copilote.

Jamais ils ne parviendraient à Ban-Houey-Sai. Il n'y avait plus qu'une chose à faire. Jim prit le micro et brancha la radio sur la fréquence de la tour de Vientiane.

— Ici, N 765894, annonça-t-il, nous avons un moteur H.S. Sommes obligés d'abandonner l'appareil. Voici notre position...

Il donna les dernières coordonnées. La voix du contrôleur de Vientiane lui parvint en retour, claire comme s'il se trouvait très près.

— Ici, Vientiane-Contrôle. J'alerte la base 12. Ils vont envoyer des hélicoptères. Prenez des fusées et tâchez de vous rapprocher du Mékong. Bonne chance.

La base 12, c'était une des bases secrètes de la C.I.A. au Laos, à cent vingt kilomètres très au nord de Vientiane, à Long Chien. On n'y accédait que par air.

Rassuré, Jim Dough boucla son parachute.

— On y va, dit-il.

Le D.C.-3 chargé à bloc n'était plus qu'à mille huit cents pieds de la jungle.

CHAPITRE III

Malko s'arrêta à la limite du dais protégeant l'entrée du Settah-Palace. Ce qui avait été la rue Phang Kam n'était plus qu'un fleuve de boue, charriant des déchets innommables, grossi sans cesse par l'averse diluvienne. La plupart des rues de Vientiane n'étaient pas asphaltées. Après la coquetterie de Phnom-Penh, Vientiane apparaissait comme une ville décrépite, ocre et pourrissante, capitale sans âme d'un pays qui n'existait plus. On se serait cru dans une petite bourgade coloniale du début du siècle, avec les minuscules bâtiments officiels en bois ocre, dont la peinture s'écaillait.

Il avait attendu une heure pour rien. Ralph Amalfi venait de lui téléphoner qu'il ne pouvait le rejoindre, comme convenu. Il lui avait donné rendez-vous à dix heures du soir, avenue Lane-Xang, devant la station d'essence qui se trouvait en face du grand marché. L'Américain avait précisé qu'il conduisait une Pontiac verte. Depuis la veille, Malko cherchait à le joindre. Il semblait ne jamais se trouver à son bureau au deuxième étage d'un bâtiment neuf de l'Ambassade américaine. Amalfi ne dépendait pas de la C.I.A., mais du ministère de la Justice. Il avait rappelé Malko à son hôtel, sans enthousiasme excessif, et donné le rendez-vous au Settah-Palace, un des deux hôtels convenables de Vientiane. Le Settah, tout en bois, n'avait que deux étages. Mais il fourmillait de petites Laotiennes à la vertu peu farouche.

Tandis que Malko hésitait à plonger dans le fleuve de boue devant lui, un couple sortit du Settah-Palace et arriva à sa hauteur. Un énorme Américain roux, en chemise à manches courtes, accompagné d'une minuscule Laotienne. Elle ressemblait à une poupée avec son chemisier noir moulant une poitrine menue, ses hanches de garçonnet et sa taille incroyablement fine. Sa grosse bouche, son petit nez et ses yeux très bridés lui donnaient un air sensuel et effarouché. Malko entendit l'Américain lui dire qu'il allait chercher leur voiture. Elle demeura immobile près de Malko, sans rien dire. Ils devaient venir du Spot, la boîte en vogue de Vientiane, au rez-de-chaussée du Settah-Palace. Un chanteur philippin y braillait tous les soirs des rengaines pop apprises par cœur, dans une obscurité quasi-totale, propice aux embrassements américano-laotiens. Pour sept cents kips, le prix d'un J & B, on pouvait serrer contre soi, une paysanne déguisée en vamp, à coups de maquillage et de robe longue. Intimidées, gauches et quasi-muettes, les petites Laotiennes ne retrouvaient leur naturel qu'au lit. Et encore, sans beaucoup de variétés... Mais pour les pilotes d'Air America c'était encore merveilleux.

Le Settah-Palace n'avait d'ailleurs de palace que le nom. C'était un vieux bâtiment en bois de style colonial, pourrissant, presque uniquement occupé par des Américains.

Un cyclo-pousse passa, pédalant lentement. Malko leva le bras. Mais l'autre, emmitoufflé dans ses toiles cirées, ne le vit même pas.

Tout à coup, il y eut un choc sourd derrière lui. Il se retourna : la petite Laotienne gisait sur le dos, les yeux fermés. Elle était tombée comme une masse, d'un bloc. C'est le choc de son crâne contre le ciment du sol que Malko avait entendu ! Il se précipita, la prit dans ses bras. Elle était extraordinairement légère, et il parvint à la remettre debout. Elle ouvrit les yeux et aussitôt, s'approcha en lui murmurant des mots laotiens. Elle semblait ivre-morte, mais ne sentait pas l'alcool. Une station-wagon arriva dans un éclaboussement de boue et stoppa devant Malko. Le grand Américain aux taches de rousseur en surgit, l'air furieux. Le spectacle de sa girl-friend accrochée au cou de Malko lui déplaisait visiblement.

— Eh, qu'est-ce que vous faites ? dit-il en prenant la fille par le bras.

— Je l'empêche de tomber, dit froidement Malko. Elle est malade.

L'autre grommela une phrase où il était question de fils de pute et voulut détacher la fille de Malko. Aussitôt, elle hurla d'une voix aiguë, une main accrochée dans la chemise de Malko, les yeux révoltés.

— Cette fille est malade, répéta Malko. Avec nettement moins de patience.

— C'est juste une gook⁽⁴⁾ qui a trop fumé de khai, gronda l'Américain ?

Il tira plus violemment, arrachant la fille de Malko. Elle hurla de plus belle, resta une seconde en équilibre, puis retomba comme une masse, face contre terre.

Malko la prit sous les aisselles et la mit debout contre le poteau.

— Je vais conduire cette fille dans un endroit où on pourra la soigner, dit-il fermement.

— Mon cul, fit l'Américain. Elle est à moi, j'ai dépensé au moins cent dollars pour l'habiller. Mêlez-vous de ce qui vous regarde.

La fille avait rouvert les yeux et fixait Malko, tremblant de tous ses membres. Alors qu'il devait faire au moins 36° en dépit de la pluie...

Les yeux dorés de Malko avaient viré au vert. Il fouilla dans sa poche et en sortit une liasse de billets. Au moment où le grand Américain roux ouvrait la bouche pour l'injurier, il y fourra d'un geste sec un énorme paquet de billets de mille kips. Puis tranquillement, il prit la fille dans ses bras et partit sous la pluie. En quelques secondes, sa chemise et son pantalon collèrent à sa peau. C'était un rideau liquide sans faille, tiède et puissant. Dans ses bras la Laotienne était légère et chaude. Accrochée des deux mains à son cou, elle continuait à trembler.

Sous l'auvent du Settah-Palace, l'Américain crachait des billets comme une machine à sous détraquée. Trop estomaqué pour réagir.

Un bienfait n'est jamais perdu. Malko n'avait pas parcouru vingt mètres

qu'une Toyota freina à côté de lui, le trempant un peu plus : un taxi. Il poussa la fille sur la banquette arrière et s'installa près d'elle. Puis il la secoua doucement.

— Où habitez-vous ?

Elle secoua la tête, répondit quelque chose d'inintelligible.

Le chauffeur avait démarré, remontant vers le quai Fangum et le Mékong. Malko hésita. Il avait autre chose à faire que recueillir cette petite fille perdue. Mais elle lui faisait pitié. Elle s'était blottie contre lui, comme un animal terrifié, les yeux fermés. Son maquillage avait coulé en longues traînées, elle n'avait plus rien de la créature provocante qu'il avait vue sortir du Settah-Palace. Il se décida d'un coup, et se pencha vers le chauffeur.

— Au Lane-Xang.

L'employé du desk ne sourcilla pas en voyant Malko entrer en compagnie de cette fille trempée qui ne paraissait pas plus de quatorze ans. Ils en avaient vu d'autres au Lane-Xang. Quinze jours plus tôt, un « conseiller militaire » américain, qui avait un peu trop tiré sur le bambou, avait déclenché une croisade au Colt 45 contre les lézards qui pullulaient dans les couloirs du vieil hôtel. On avait mis une semaine à reboucher les trous. Heureusement, seuls, deux boys stagiaires avaient été tués. Tous les jours, les pilotes d'Air America ramenaient dans leurs chambres des grappes de Laotiennes. La direction se contentait de compter systématiquement cinq cents kips de plus pour chaque fille qui franchissait le seuil du Lane-Xang.

En dépit de ses immenses couloirs sinistres, de son aspect décrépit, et de la parcimonie de son équipement sanitaire, le Lane-Xang était le plus beau fleuron hôtelier de Vientiane. Des fenêtres on voyait couler l'eau jaunâtre de Mékong, et il y avait même une piscine pour ceux qui avaient envie d'attraper le choléra ou la typhoïde.

Malko hissa la fille jusqu'au second : le Lane-Xang ignorait les ascenseurs.

À peine arrivée dans sa chambre, elle s'effondra sur le lit, la tête dans l'oreiller.

Il la secoua, lui parla : en vain. Glissant une main sous son chemisier noir, il effleura la peau extraordinairement soyeuse d'un sein, sentit le cœur battre régulièrement sous ses doigts. En dépit de la modestie de l'air climatisé, elle allait prendre froid, avec ses vêtements trempés. Il entreprit de la déshabiller. En dehors de son chemisier et de son pantalon noir, elle ne portait qu'un minuscule slip de dentelle noire. Malko admira son corps parfait, avec des seins hauts et petits, des fesses cambrées et une peau satinée. Elle ne réagissait toujours pas. Quelle pouvait être sa pitoyable histoire ? Il se changea à son tour et quitta la chambre sur la pointe des pieds.

Son pistolet extra-plat était resté dans sa Samsonite fermée à clef. Avec

une chemise de voile et un pantalon de toile, c'était délicat de transporter une arme, même aussi peu encombrante que la sienne.

La pluie avait cessé. Il décida de marcher jusqu'au Happy Bar, lieu de rencontre des trafiquants d'opium, selon le rapport qu'il avait lu dans le bureau de David Wise. Il disposait encore d'une demi-heure avant son rendez-vous avec Ralph Amalfi. En sortant, il faillit écraser un crapaud-buffle : ils pullulaient sur le perron du Lane-Xang.

Devant un cercle admirateur de petites Laotiennes, un grand type au nez en bec d'aigle tirait des fléchettes dans une cible de liège accrochée au fond du Happy Bar. Chaque fois qu'il atteignait le centre, des « oh » d'admiration intéressée fusaient de tous les côtés. Malko était le seul client à ne pas être accompagné. Des couples buvaient et discutaient dans de grands sièges d'osier. Tous semblaient se connaître : des pilotes d'Air America. Quelques filles traînaient seules, au bar ou devant l'établissement.

Pour se remonter le moral, Malko essaya en fermant les yeux de se persuader que son gin-tonic tiède était une vodka bien glacée.

Lesquels de ces pilotes trafiquaient de l'opium ? Il les examina un par un. Tous avaient un air de famille, dur, indifférent. C'étaient des mercenaires, pressés de terminer leurs contrats et de repartir. Leur job n'était pas facile. Tous les jours, il fallait se poser derrière les lignes pathet-Laos, avec de petits Pilatus monomoteurs, sur des terrains de fortune, apporter des munitions, du riz, du matériel. En moyenne, trente atterrissages par jour.

De temps en temps une mitrailleuse cachée dans la jungle impénétrable transformait le Pilatus en une boule de feu... A côté de Malko, un pilote était en train d'expliquer à son copain que, calcul fait, à chaque atterrissage, ils risquaient leur vie pour quinze dollars... Pas étonnant qu'ils préférèrent transporter de l'opium ou de l'héroïne. Malko posa un billet de mille kips sur le bar et sortit, abandonnant son gin-tonic plein sans verser des larmes de sang.

L'énorme avenue Lane-Xang était déserte à l'exception de quelques cyclo-pousses. Champs-Élysées de Vientiane, l'avenue Lane-Xang panachait quelques immeubles modernes déjà décrépits, des boutiques en tôle ondulée, et un nombre impressionnant de bâtiments officiels : face à Malko le ministère de la Justice, peint en vert et blanc, dressait ses formes torturées.

La station d'essence indiquée par Ralph Amalfi était la seule de Vientiane à être ouverte la nuit, avec celle des Trois Éléphants sur la route de Vat-Tai. Mais l'Américain n'était pas là. Malko regarda autour de lui : la plupart des boutiques étaient déjà fermées. De l'autre côté de l'avenue, à une

cinquantaine de mètres, il aperçut une voiture qui ressemblait à une Pontiac sombre. Aussitôt il traversa.

C'était bien une Pontiac verte. Mais elle était vide. Garée juste en face d'un énorme marché en plein air dont les éventaires vides dressaient des silhouettes fantomatiques dans l'obscurité.

Il semblait peu probable que Ralph Amalfi soit dans ce désert. Mais, juste devant la Pontiac s'ouvrait une sorte de sente, entre deux boutiques fermées, perpendiculaire à l'avenue.

Malko s'approcha. Grâce au clair de lune, on y voyait à peu près. Le boyau sombre débouchait sur un espace plus clair où l'on voyait briller les lueurs jaunâtres de quelques lampes à pétrole. Courageusement, Malko s'avança. Une puanteur effroyable faillit le faire reculer. Il en comprit très vite la cause. Derrière les bâtiments bordant l'avenue Lane-Xang s'étalait un bidonville sur pilotis, élevé au-dessus de mares d'eau croupie. Son pied buta sur une planche. Il distingua une espèce de passerelle serpentant entre les maisons, faites de planches jetées sur le cloaque innommable où flottaient des débris qu'il valait mieux ne pas chercher à identifier.

Ce chemin de fortune sinuait dans cette mini-Venise de cauchemar, au milieu des hautes maisons de bois, presque toutes hermétiquement closes. Les Laotiens se couchaient tôt. Malko s'avança dans le dédale nauséabond. Il se retourna. L'avenue Lane-Xang aurait pu être à des milliers de kilomètres. Il décida de se diriger vers une vague lueur que l'on distinguait un peu plus loin. Soudain, une planche fléchit sous son pied. Il n'eut que le temps de se raccrocher à la paroi d'une maison sur pilotis pour ne pas sombrer dans le cloaque. Hérissé de dégoût, il s'immobilisa, hésitant à continuer. Un chuchotement lui fit tourner la tête.

— Kho ?

Il ne répondit pas, cherchant à percer l'obscurité. Soudain, un objet dur s'enfonça dans ses reins et une voix râpeuse ordonna :

— Mets les mains sur ta tête, et ne bouge pas ta putain de carcasse.

L'accent était indiscutablement américain. Il venait de passer devant l'inconnu, collé à la véranda d'une maison, sans le voir. Une main experte le fouilla rapidement, s'attardant même à son entrejambe, palpant les mollets, le dos. Un professionnel. La pression de ce qui devait être une arme ne se relâchait pas. D'une main, l'inconnu le fit pivoter.

La lueur d'une torche électrique éclaira quelques secondes son visage. Aussitôt, l'inconnu le lâcha, voyant qu'il avait à faire à un Blanc.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda une voix soupçonneuse.

— Vous ne seriez pas Ralph Amalfi ? dit doucement Malko.

La stupeur de l'autre était telle que le silence se prolongea plusieurs secondes.

— Je suis Ralph Amalfi, avoua enfin la voix râpeuse et vous, qui êtes-vous ?

— Nous avons rendez-vous à la station d'essence, dit Malko, mais

comme vous étiez en retard, j'ai décidé de me promener un peu.

— Vous avez des papiers ?

Malko tira de la poche de son pantalon la lettre de David Wise adressée à Ralph Amalfi et la tendit à l'Américain. Celui-ci la parcourut à la lueur de la torche électrique, puis la rendit à Malko.

— Alors, c'est vous, le foutu enquêteur de la « Company » ?

— C'est moi, dit Malko.

L'autre ne semblait pas particulièrement accueillant.

— Et vous voulez vraiment vous attaquer au problème ? Le ton était nettement sceptique.

— Je suis là pour cela.

Un ange, bourré d'héroïne jusqu'aux yeux, passa. Puis Ralph Amalfi soupira.

— Eh bien, vous feriez mieux de vous méfier de tout le monde.

Il avait gardé sa torche à la main. Malko le vit passer de sa ceinture à un étui suspendu à son mollet droit, un petit Colt 38 Cobra.

— J'attends un type, dit-il. Je pensais que c'était lui. Il est en retard. S'il n'est pas là dans cinq minutes on ira un peu plus loin dans une fumerie. C'est un de mes informateurs.

Malko le suivit sur une véranda déserte dominant les planches du sentier. Les deux hommes s'accoudèrent à la balustrade, invisibles sous l'auvent. À part quelques clapotements, aucun bruit ne filtrait du bidonville lacustre.

Au bout de quelques instants, Amalfi chuchota :

— Vous savez ce que ce salaud d'ambassadeur m'a fait ! Je suis arrivé ici il y a neuf mois. Je pensais pouvoir travailler peïnard quelques semaines avant qu'on sache qui j'étais. J'avais le titre de conseiller à l'ambassade. Eh bien, cet enfoiré d'ambassadeur a donné un cocktail pour présenter au Tout-Vientiane le nouvel agent du Narcotic Bureau !

— La moitié des mains que j'ai serrées ce jour-là pouaient encore l'opium... Vous pensez si tous ces salauds-là se sont marrés... Vientiane, c'est opium-sur-Mekong. Le Vice-président de l'Assemblée Nationale s'est fait piquer il y a six mois avec quarante kilos d'héroïne. Il a été réélu triomphalement. Depuis fin 1971, la culture, la vente et le transport de l'opium sont interdits. On a même décrété la fermeture des fumeries. Rien qu'autour de mon bureau, il y en a vingt dans un rayon de cinq cents mètres !

Il s'arrêta à cause d'un clapotis suspect. Mais ce n'était qu'un rat.

Malko était intrigué par la véhémence de l'Américain.

— Mais l'ambassadeur des États-Unis n'est pas un trafiquant d'héroïne ! Pourquoi a-t-il agi ainsi ?

Ralph Amalfi soupira bruyamment.

— Un certain Cy Villard le lui a suggéré. Parce que la main droite du Seigneur ignore ce que fait la main gauche. Vous et moi, on nous dit que le Président ne veut plus de trafic d'opium ou d'héroïne. O.K. Mais les types de la C.I.A. font leur guerre. Ils ne veulent pas lâcher le Laos. Pour ça ils ont

besoin des Méos. Et les Méos, c'est l'opium.

— À Vientiane, c'est la C.I.A. qui commande. Même à l'ambassadeur. Et la C.I.A., c'est Villard.

Il ricana amèrement :

— Autrement dit, j'ai les mains liées. Je ne peux rien faire contre les types de la C.I.A. Ils sont intouchables. Raison d'État. Les Laotiens aussi sont intouchables. Parce qu'ils nous soutiennent. Les seuls qu'on me laisse piquer sont les pauvres types qui vont fumer une pipe de mauvais dross pour cinquante kips.

— D'ailleurs, jusqu'ici je n'ai jamais eu de preuve, seulement des racontars, des tuyaux crevés. Et je me dis que, même si je trouvais quelque chose, qu'est-ce que je ferais ?

— Si vous réunissez des preuves contre quelqu'un de la C.I.A., aussi haut placé soit-il, dit Malko, je veillerai à ce que l'affaire ne soit pas enterrée.

Ralph Amalfi médita cette réponse quelques secondes.

— On m'a déjà dit ça. Et vous appartenez à la « Company », vous aussi...

— Je suis ici sur un ordre personnel du Président. Je ne dépends que de lui. Un peu comme Henry Kissinger, ajouta-t-il, souriant dans l'obscurité.

— Bon, on verra, fit Amalfi. Mon gars a dû passer par un autre côté. Allons essayer de le trouver.

Les planches grincèrent sous le poids de l'Américain. Malko lui emboîta le pas.

L'étroit chemin de planches zigzaguait interminablement, s'enfonçant au cœur du bidonville. Deux cents mètres plus loin, ils arrivèrent devant une maison de bois semblable aux autres. Mais une lumière jaunâtre filtrait à travers les planches disjointes.

Un rat s'enfuit, dans une gerbe d'éclaboussures visqueuses. Malko en eut la chair de poule. Il ne pouvait plus supporter les rats depuis le Mexique^[5].

Ils contournèrent la maison. Leur visage arrivait à la hauteur du plancher. On entendait des voix, des bruits indistincts. Ralph Amalfi montra à Malko une fente dans les planches. Malko y colla son œil. Quelques bougies éclairaient un intérieur misérable. Assis par terre sur de vieux journaux, une demi-douzaine de Laotiens se livraient à un manège étrange. En cercle autour d'une lampe à huile, ils aspiraient de la fumée à travers une longue paille.

Cette fumée provenait de petites cassolettes en métal blanc suspendues autour de la lampe, sans arrêt, les fumeurs y jetaient des boulettes rosâtres. Ensuite ils faisaient brûler des bouts de papier sous les cassolettes pour les consumer. Ils aspiraient ensuite avidement la fumée avec la paille, n'en laissant pas perdre une volute...

Tous avaient la même expression avide, le regard atone. Leur maigreur était effrayante. À travers leurs hardes, on voyait pointer leurs os. Au fur et à mesure qu'ils fumaient, ils tiraient de leur ceinture des billets froissés qu'ils donnaient au tenancier. Ceux qui ne fumaient pas dodelinaient de la tête

automatiquement, plongés dans un état second. Ralph Amalfi se pencha à l'oreille de Malko. Malko était intrigué.

— Qu'est-ce que c'est ?

— La plus belle saloperie que le diable ait trouvée : le khai. De l'héroïne mal raffinée, mélangée à de l'aspirine et de la mort aux rats. Cela vous liquide en six mois. Il suffit de fumer trois fois pour ne plus pouvoir s'en passer. Un Blanc a essayé. Un Autrichien. Il a tenu trois mois et il s'est foutu dans le Mékong. Ces pauvres types ont presque terminé leur chemin de croix...

— Pourquoi khai ? demanda Malko.

— Cela veut dire coq en laotien. Vous avez vu les types quand ils ont fumé ? Ils branlent la tête comme des coqs...

Ils s'écartèrent un peu de la fumerie. Malko était impressionné par l'aspect des fumeurs.

— Les Laotiens ne font rien ?

Ralph Amalfi eut un geste d'impuissance.

— Bien sûr, le khai leur fait peur, mais les fumeries renaissent sans cesse.

Des planches craquèrent. Les deux hommes se turent. Quelqu'un descendait les marches de la fumerie. Ralph Amalfi souffla à Malko :

— Écartez-vous.

Malko s'éloigna de quelques pas, avalé par l'obscurité. Une silhouette voûtée apparut, se déplaçant avec la légèreté et la fluidité d'un fantôme. Ralph Amalfi siffla légèrement. L'homme s'arrêta en équilibre sur une planche, puis lentement, fit demi-tour et s'approcha de l'Américain. Celui-ci braqua sa torche quelques secondes. Gêné par un poteau de la véranda. Malko ne put voir le visage. Il eut juste le temps d'apercevoir quelque chose d'absolument inattendu : un Christ sur sa croix tatouée sur le torse squelettique ! Les pieds arrivaient un peu au-dessus du nombril. L'homme n'avait pas de chemise. Il y eut une conversation chuchotée, assez longue, puis le froissement de billets passant d'une main dans l'autre.

Lentement, comme tiré par un fil invisible, l'homme retourna vers la fumerie.

Ralph Amalfi vint vers Malko.

— Venez, souffla-t-il au passage. Silencieusement, ils s'éloignèrent dans le dédale. Ce n'est qu'en émergeant sur l'avenue Lane-Xang, que l'Américain retrouva la parole.

— C'est incroyable, dit-il. Il nous avait entendus de l'intérieur ! Ces types sont comme des chats.

— C'était Kho ?

— Oui, fit Amalfi laconiquement.

Il s'était bien gardé de laisser Malko assister à la conversation avec son informateur.

A la lumière des réverbères, il aperçut enfin les traits de Ralph Amalfi. L'Américain avait des yeux bleus proéminents, une lourde mâchoire de carnassier et le nez busqué. Ses cheveux coupés très courts faisaient très

militaire.

— Vous avez appris quelque chose d'important ? s'enquit Malko.

L'Américain paraissait à la fois excité et soucieux.

— J'espère, dit-il. Cette fois, si ce que m'a dit ce type est vrai, j'aurai enfin la preuve que la C.I.A. participe activement au trafic de la drogue.

— Comment ?

— Je ne peux pas encore vous le dire.

Il avait la main sur la poignée de la portière de la Pontiac. Malko insista :

— Je suis ici pour vous aider. Ayez confiance en moi. Ralph Amalfi hésita quelques secondes.

— Très bien, dit-il enfin. Je dois me rendre à un certain endroit demain soir. Venez avec moi. On ne peut y aller que par le Mékong. Cela s'appelle le Vat Tamp Ha. Trois heures de jonque environ, si cela ne vous fait pas peur. Au fond si, Kho a dit vrai, je serai heureux que vous soyez présent... Deux témoignages valent mieux qu'un.

— Vous êtes sûr de votre informateur ? L'Américain haussa les épaules.

— Comme on peut l'être d'un type qui couperait sa mère en morceaux pour deux pipes d'opium...

Malko regardait la grande avenue. Comment soupçonner la présence de l'horrible bidonville à quelques mètres de là ? Ça, c'était l'Asie.

— Demain, dit Amalfi, je vous attendrai à six heures. Vous prenez la route de Vat-Tai, comme pour aller à l'aéroport. À la station Caltex des Trois Éléphants vous tournez à gauche dans un petit chemin qui longe une pagode et vous le suivez jusqu'au Mékong. Il y a un embarcadère, je serai là. Prenez une arme.

Il tendit la main à Malko et lui écrasa les phalanges. Puis monta dans la Pontiac. Malko regarda les feux rouges disparaître au coin de la rue San Sen Thai.

Il se dirigea à pied vers le Lane-Xang. Vientiane était si petite qu'on pouvait se déplacer à pied dans tout le centre. Il était pourtant le seul piéton. Bien que le couvre-feu ne soit qu'à une heure, les Laotiens n'étaient pas des couche-tard. Juste avant d'arriver au bout de l'avenue, il aperçut à gauche, dans un petit parc en friche, une petite baraque de bois avec un toit en tôle ondulée. Au fronton, on pouvait lire en lettres à demi effacées « Conseil du Roi ». Mais le Roi ne quittait plus Louang-Prabang et le bâtiment tombait en ruine.

La jeune Laotienne dormait, étendue sur le dos, entièrement nue. Elle avait arrêté l'air conditionné et une chaleur moite avait envahi la chambre. Malko la contempla, intrigué. Elle devait être extrêmement jeune. Le renflement de son sexe était à peine ombré. Quelle folie de l'avoir recueillie...

Il remit l'air conditionné et se déshabilla. Puis il s'allongea sur le lit, prenant soin de ne pas déranger sa « visiteuse ».

Il n'avait pas sommeil. Les insinuations de Ralph Amalfi tournaient dans sa tête, recoupant le rapport secret de David Wise. Dans cette guerre pourrie

tout était possible... Un général de l'armée de l'Air américain avait bien bombardé le Nord-Vietnam pendant six mois, de son propre chef, menant sa petite guerre personnelle, au risque de déclencher la troisième guerre mondiale...

Un bruit étrange éclata soudain dans la chambre, faisant sursauter Malko.

« To-kay, To-kay ».

Il sourit dans le noir. C'était tout simplement un « to-kay », sorte de gros lézard tropical, absolument inoffensif. Mais le cri avait fait sursauter la petite Laotienne. Sentant le corps de Malko, elle s'enroula autour de lui. Sa peau était brûlante. Automatiquement, il referma les bras autour d'elle. Malko sentit soudain une houle imperceptible agiter les hanches pressées contre lui dans l'abandon du sommeil. Ce qui déclencha chez lui une réaction immédiate. Et extrêmement virile. Il pensa à Alexandra dont les fantasmes se réalisaient une fois de plus... Aux yeux soupçonneux de sa pulpeuse fiancée, les Asiatiques étaient toutes des monstres de lubricité. La Laotienne s'ébroua doucement. Le contact de Malko sembla l'électriser d'un coup. Elle appliqua son bassin contre lui, presque avec violence. Quand il posa ses mains autour de sa taille, il eut peur de la briser, tant elle était menue. Elle murmura :

— William...

Aussitôt, elle sembla aspirée par le bas du lit sans ouvrir les yeux, comme une somnambule, elle s'empara de lui. Un fourreau brûlant et doux. Lâchement, il la laissa faire. Bien qu'il ne s'appelle pas William. Sa caresse était si habile qu'elle vint très vite à bout de lui. Il eut l'impression qu'elle se rendormait ainsi, la tête contre son ventre, petite Tanagra heureuse dans sa soumission. Il lui caressa le dos, sans obtenir de réaction.

Discret, le « to-kay » avait cessé sa sérénade. Mais, dans le jardin de Lane-Xang, les crapauds-buffles commencèrent leur concert.

Malko ouvrit les yeux et rencontra le regard de deux yeux noirs, candides et doux. La Laotienne se tenait debout près du lit, rhabillée, coiffée, maquillée.

Elle sourit en le voyant réveillé.

— Je vous demande pardon, dit-elle, en excellent anglais. Je me suis très mal conduite hier soir.

Son humilité était telle qu'il se demanda si elle se souvenait de leur intermède de la nuit.

— Vous étiez malade, fit Malko. J'ai pensé que c'était mieux de vous ramener ici.

Une lueur pitoyable passa dans les yeux noirs. Spontanément elle vint s'asseoir sur le lit près de Malko.

— C'est vraiment pour cela que vous m'avez ramenée ? demanda-t-elle.

Malko se sentit rougir. Elle dut deviner ses pensées, car un sourire

espiègle éclaira son petit visage triangulaire.

— Je ne dormais pas vraiment, et j'ai vite vu que ce n'était pas William.

Ils restèrent un moment silencieux. Malko était perplexe :

— Vous aviez bu hier soir ? Elle secoua la tête.

— Non, j'avais fumé du khai. William s'en est aperçu, il était furieux.

— Du khai !

Il pensa aux épaves de la fumerie. Il ne pouvait imaginer cette fille gracieuse et jeune en train de s'avilir, de se détruire, avec l'horrible drogue.

La Laotienne eut un sourire contraint :

— Je sais que c'est mal, mais je suis tellement triste que je ne veux plus penser.

— Pourquoi ?

Elle soupira, baissa la tête :

— Je m'appelle Ubol. Il y a six mois, je suis venue de mon village, en Thaïlande, vivre avec ma sœur qui a une petite maison ici. Je voulais trouver du travail. J'ai fini comme entraîneuse au Settah-Palace. J'y ai rencontré William. D'abord, il a été très gentil. Tellement que je suis allée vivre avec lui. Il a une belle maison sur la route de That Luang. Je n'avais jamais connu cela.

— Il m'a acheté des vêtements, une moto Yamaha et surtout, il m'a promis de m'emmener quand il quitterait Vientiane.

— Mais, il y a une semaine, il m'a battue parce que je lui ai dit que mes parents allaient venir à Vientiane habiter quelques semaines chez lui à cause de la saison des pluies. Ici, c'est la coutume, il faut aider la famille. William m'a dit qu'il les jetterait dehors. S'il fait ça, je vais perdre la face complètement, ils verront qu'il ne m'aime pas vraiment. Alors je fume du khai, pour ne pas penser.

Elle se tut, des larmes plein les yeux. Malko dissimulait son émotion. Il n'y a qu'en Asie qu'on rencontre ce genre de sentiments.

— Quel âge avez-vous, Ubol ?

— Seize ans.

— Cela coûte cher de louer une maison ? demanda-t-il. Elle croisa ses petites mains fines :

— Oh oui, très cher. Au moins vingt mille kips pour un mois.

Malko retint un sourire. Vingt mille kips, cela faisait tout juste vingt-cinq dollars. Le prix d'une chambre d'hôtel à Bangkok. Il prit son pantalon et en sortit une liasse de kips, qu'il tendit à Ubol.

— Vous allez louer une maison pour votre famille, Ubol. Vous leur expliquerez qu'ils seront mieux que chez William, mais que c'est lui qui l'offre.

La jeune Thai contemplait les billets comme la statue du Bouddha Couché. Sans oser les prendre.

— Vous ne plaisantez pas ? interrogea-t-elle presque douloureusement.

Malko força les billets dans sa main.

— Non.

Brusquement, elle se jeta à son cou, se serrant contre lui de toutes ses forces.

— Oh, vous êtes si bon ! Je vais chercher la maison. Vous viendrez la voir ?

Elle fixait les yeux dorés de Malko avec une insistante douceur. Il leva la main droite :

— Juré !

Il commençait à comprendre pourquoi de temps en temps, les Pathet-Laos découpaient un Américain en morceaux menus. Ils n'avaient pas foncièrement tort...

CHAPITRE IV

L'averse évoquait plus les chutes du Zambèze que le crachin normand... Des trombes d'eau cachaient le large ruban jaunâtre du Mékong, issues de gros nuages en forme de champignon atomique qui glissaient paresseusement au-dessus de Vientiane. La saison des pluies commençait en avance.

A la porte du Lane-Xang, Malko trépignait intérieurement. Pour la dixième fois, il se retourna vers le Laotien bouffi de la réception.

— Et le taxi ?

L'employé eut un geste d'impuissance. Dehors, sur le quai Fangum transformé en bournier, un groom, pieds nus, abrité sous un immense parapluie, attendait stoïquement qu'un taxi apparaisse. Avec autant de chance que de voir surgir un éléphant blanc... Malko consulta sa montre. Six heures moins cinq. Il attendait depuis vingt minutes. Les cataractes redoublaient. Tout ce qui roulait ou marchait dans Vientiane s'était abrité. Il bouillait de rage. Ralph Amalfi risquait de ne pas l'attendre. C'était trop stupide.

Il ne lui restait plus qu'une chose à faire : plonger dans l'averse. Sous le regard ébahi du groom au parapluie, il se lança courageusement. Il eut l'impression d'entrer dans sa baignoire. Son polo et son pantalon se collèrent instantanément à sa peau, dessinant la forme de son pistolet extra-plat glissé dans sa ceinture. Dieu merci, il n'y avait personne pour le voir... Courant presque, il passa devant le Vat Chanch qui semblait s'effriter sous la pluie. Un bonzillon, accroupi sous un auvent de tôle ondulée le contempla avec stupeur.

Et toujours pas le moindre pousse en vue ! Il enfonçait par moments dans l'eau jusqu'aux chevilles et la pluie semblait ne devoir jamais s'arrêter. Mais la température n'avait pas baissé d'un degré. Malko eut un doute : avec un temps pareil est-ce que Ralph Amalfi allait aller à son rendez-vous ? Des ruisselets d'eau obscurcissaient sa vision. Il semblait le seul être vivant à Vientiane.

Il essaya de courir, mais la boue était trop glissante et il faillit s'étaler.

Le quai Fangum semblait interminable. Mal à l'aise, Malko retira son polo et le tint à la main. Au moins, la pluie ruisselant sur son torse nu n'était pas une sensation désagréable... Il avait encore plus d'un kilomètre à parcourir.

Trois grandes jonques vides se balançaient sous les trombes d'eau. Malko scruta le débarcadère, découragé. Pas de Ralph Amalfi. C'était pourtant bien le chemin qui partait vers le Mékong en face de la station Caltex des Trois Éléphants.

Il avisa quelques Laotiens abrités sous un auvent, accroupis sur leurs talons. L'endroit servait aux paysans de Thaïlande de la rive d'en face à venir porter leurs produits au marché de Vientiane.

Les Laotiens regardèrent ce Blanc trempé avec une curiosité goguenarde et bienveillante.

— Je cherche un ami, dit Malko, un étranger qui devait partir en jonque avec moi.

Il avait parlé anglais. Il répéta en français. Bien que parlant une douzaine de langues grâce à sa fantastique mémoire, il n'avait pas encore mis le laotien à sa panoplie. L'un des hommes accroupis montra des dents en or dans un sourire béat.

— Parti, fit-il avec un grand geste vers le Mékong. Longtemps parti.

Il était sept heures moins dix. Il avait quarante minutes de retard. Il eut honte de son imprévoyance. L'Américain avait bravé la pluie tropicale, lui. Malko étendit le bras vers une des jonques amarrées.

— Je veux partir aussi.

Le Laotien secoua la tête :

— Y a pas moyen...

Les Laotiens sont des gens adorables. Mais personne n'est encore parvenu à les convaincre que l'activité est meilleure pour l'être humain que le repos. Surtout pendant la mousson... Malko eut beau insister. Son interlocuteur était retombé dans une apathie totale, fixant le Mékong avec l'expression éveillée d'un ruminant. Un bruit de moteur lui fit tourner la tête : un taxi arrivait en cahotant dans le bournier.

Il en sortit toute une famille thaï qui courut vers l'embarcadère, en se protégeant la tête avec leurs grands paniers vides. Malko se rua avant que le véhicule ne redémarre.

— Au Lane-Xang.

Le chauffeur regarda d'un air dégoûté ses vêtements trempés. Il ressemblait à un hippie et les Laotiens ne comprenaient pas les hippies. Pourquoi les étrangers, qui étaient par définition des gens immensément riches, s'amusaient-ils à vivre comme eux ?

Malko broyait du noir cahoté dans les nids de poule. Comme par miracle, lorsqu'il mit le pied sur le perron du Lane-Xang, la pluie s'arrêta.

Au moment où il prenait sa clef, il entendit une voix timide derrière lui. Il se retourna : Ubol le contemplait, vêtue de son ensemble noir, tenant un parapluie plus grand qu'elle, toujours aussi ravissante.

— Je ne vous dérange pas ? Malko trouva la force de sourire.

— Non. Mais je voudrais me changer. J'ai été un peu mouillé.

C'était une litote... Il y avait une petite mare autour de lui.

— Je viens avec vous.

Elle lui emboîta le pas, sous l'œil indifférent de la gérante chinoise. Dans sa chambre, elle fonça dans la salle de bain et revint avec une grande serviette.

— Laissez-moi faire.

Elle semblait tellement anxieuse de se rendre utile qu'il obéit. Avec une dextérité magique, elle ôta ce qui lui restait de vêtements et entreprit de le frotter avec une douceur vigoureuse. Malko se sentait une âme de cheval bouchonné.

Asséché, son cerveau se remettait à fonctionner. Accroupie devant lui, Ubol séchait un à un ses orteils. Par l'entrebâillement de son chemisier, il apercevait ses deux petits seins. Elle leva la tête.

— J'étais venue vous chercher pour vous montrer la maison que j'ai louée. Elle est très belle. Ma famille va être si contente.

Malko venait d'avoir une idée.

— S'avez-vous où se trouve le « Vat Tamp Ha » ? demanda-t-il.

Une surprise naïve se peignit sur les traits de Ubol.

— Vous connaissez le Temple de la Cascade de la Forêt ?

— J'en ai entendu parler. C'est très connu ?

— Oh oui !

Ubol paraissait ravie d'avoir trouvé un sujet de conversation.

— C'est une petite communauté de bonzes, expliqua-t-elle. Il y en a un qui peut deviner à l'avance les numéros gagnants de la loterie. J'ai été une fois le consulter. Mais je n'avais pas dû prier assez, parce qu'il ne m'a pas révélé le bon numéro. Au contraire il m'a pris cinq cents kips pour rien...

Malko se dit que si en Europe on trouvait les gagnants du tiercé dans les confessionnaux, la fréquentation des églises s'améliorerait considérablement...

— Je voudrais aller au Vat Tamp Ha, dit Malko. Est-ce que vous pourriez m'accompagner ?

Ubol se redressa, la serviette à la main.

— Quand ?

— Maintenant.

— Maintenant !

Elle fixait Malko, dépassée.

— Mais c'est très loin. Il va faire nuit dans une heure. Les bonzes dormiront. Ils se couchent très tôt.

— Je ne vais pas voir les bonzes. Je devais aller là-bas avec un ami, il est parti sans m'attendre parce que j'étais en retard. C'est très important.

— Je veux bien, dit Ubol d'une toute petite voix, mais c'est dangereux.

— Alors tant pis, dit Malko, je ne veux pas vous mettre en danger. Mais il faudrait m'aider à trouver quelqu'un qui m'accompagne là-bas. Je le paierai bien.

— Oh, mais ce n'est pas dangereux pour moi, dit vivement Ubol. C'est pour vous. Le Temple se trouve dans la zone « Pathet ». Parfois ils arrêtent les

étrangers et ils les tuent.

Malko pensa à Derek Wise. Dont on n'avait retrouvé que la tête.

— Cela ne fait rien, Ubol. Je dois y aller.

La jeune Laotienne ouvrit la bouche pour poser une question, puis la referma. Malko enfila un pantalon sec, des bottes et une chemise, puis récupéra le pistolet extra plat qu'il avait roulé dans son polo trempé. Ubol ne manifesta pas une surprise exagérée en voyant l'arme. Au contraire.

— Je peux le prendre dans mon sac, proposa-t-elle.

— Vous n'avez pas peur ? Elle secoua la tête.

— Oh, tout le monde a des armes ici. C'est la guerre. William avait un revolver beaucoup plus gros.

Du coup, Malko ajouta trois chargeurs dans le sac.

Le « teuf-teuf » du vieux diesel était assourdissant. La grosse jonque remontait poussivement le Mékong, zigzaguant entre les bancs de sable. La nuit était tombée rapidement, comme toujours dans les pays tropicaux.

Ils avaient croisé quelques sampans, mais maintenant, on ne distinguait plus rien. Les préparatifs avaient été interminables. Sans l'insistance de Ubol qui s'était révélée une mégère redoutable, jamais ils ne seraient partis. La répugnance des Laotiens à naviguer de nuit semblait invincible. Pour la somme fabuleuse de vingt mille kips⁽⁶⁾, Ubol avait enfin convaincu un « équipage. »

Accroupie au fond de la jonque, Ubol somnolait, la tête appuyée contre les cuisses de Malko. Lui s'était calé avec des sacs de riz, tant bien que mal. À l'arrière, les deux Laotiens étaient muets comme des carpes. Un gosse dormait près du moteur, en dépit du vacarme. On devinait à peine les deux rives couvertes de jungle impénétrable. À certains endroits, le Mékong avait cinq cents mètres de largeur. Mais la mort pouvait jaillir à n'importe quel moment, de la rive laotienne. Le fanal jaune de la jonque était un point de repère suffisant pour les mitrailleuses des Pathet-Laos.

Un avion les survola très bas, remontant le fleuve lui aussi. Probablement un parachutage d'Air America. La C.I.A. menait depuis près d'un quart de siècle sa guerre obscure, cruelle et entêtée, dans les jungles impénétrables du nord.

Abruti par le bruit du moteur, Malko s'assoupit. Il avait plus de deux heures de retard sur l'Américain. Grâce à Ubol, il avait appris que l'agent du Narcotic Bureau était parti seul sur une jonque semblable à la leur. Ubol secoua Malko et lui tendit un petit paquet enveloppé dans un bout de feuille de bananier.

— Il faut manger.

Il défit le paquet. C'était de la viande crue, hachée, farcie de petits piments rouges. Il en fit craquer un sous ses dents et, sans sa bonne éducation,

aurait tout recraché : c'était du feu. Ce qui effaçait le goût de la viande un peu avancée. Ubol croquait son dîner paisiblement. Elle devait avoir un gosier en fer forgé.

Malko se réveilla en sursaut. On le secouait doucement. Il ouvrit les yeux, réalisant qu'il avait dormi pour de bon.

Les Laotiens avaient étiré la mèche du fanal. Ubol était penchée sur lui, son minois triangulaire tout sérieux :

— Nous sommes arrivés.

La jonque était immobilisée le long d'une haute berge herbeuse. Le ciel s'était dégagé et la lune diffusait une certaine clarté. Quelques lumières brillaient en face sur la rive thaï, mais du côté laotien, c'était le noir absolu. Malko suivit Ubol hors de la jonque. Ils escaladèrent la berge détremmée, atteignant une petite plate-forme. D'énormes masses argentées brillaient dans la pénombre.

Intrigué, Malko s'approcha. C'étaient des bouddhas gigantesques, en bois, grossières imitations des anciennes œuvres d'art. Ils étaient arrivés au Vat Tamp Ha.

Pas de trace de Ralph Amalfi.

— Où est la jonque de mon ami ? demanda Malko. Ubol ne répondit pas, comme si elle lui cachait quelque chose. Malko sonda l'obscurité autour de lui et se dit qu'il était fou à lier. Il était à cent kilomètres de Vientiane, en pleine zone d'insécurité et personne ne savait où il se trouvait.

— La jonque est repartie, avoua soudain Ubol. Ils ne voulaient pas passer la nuit ici.

— Où est mon ami ?

— Je ne sais pas.

— Il faut le trouver.

Pourquoi Kho, l'informateur de Ralph Amalfi, lui avait-il fixé rendez-vous dans ce coin perdu ? L'agent du Narcotic Bureau ne se serait pas laissé entraîner dans cette zone dangereuse sans une raison impérieuse.

Ils s'engagèrent dans un petit escalier taillé dans le roc. Au-dessus, il y avait un terrain plat, avec quelques maisons sur pilotis entourant un immense Bouddha assis, abrité sous un toit de tôle.

Tout semblait dormir.

Suivi d'Ubol, Malko parcourut la « bonzerie » sans voir personne. Les bonzes dormaient. Un bruit léger attira son attention. Il s'approcha d'une des maisons. Une petite chouette pendait la tête en bas, au bout d'une ficelle le long du mur, se débattant faiblement. Ubol, en bonne petite Asiatique, regarda l'oiseau avec indifférence.

— Je croyais que les bonzes respectaient la vie, sous toutes ses formes, remarqua Malko.

— Mais ils ne la tuent pas, fit paisiblement Ubol. Ils attendent qu'elle meure. C'est comme les poissons. Ils se contentent de les sortir de l'eau. Ce n'est pas de leur faute s'ils meurent ensuite... Ce qu'on appelle une

interprétation large de la loi.

— Il faut réveiller un bonze, dit Malko. Je veux savoir où est mon ami.

Ubol escalada les marches d'une des cases. Un bonze dormait à la belle étoile, enroulé dans son vêtement orange. Malko entendit une conversation à voix basse. Le bonze était visiblement stupéfait de recevoir des visiteurs si tard. Puis Ubol redescendit.

— Il ne sait rien, dit-elle. Il a médité toute la journée à l'intérieur de sa case.

Ralph Amalfi pouvait être n'importe où. Peut-être même dormait-il dans une des cases de la bonzerie. Il n'y avait rien à faire avant le lendemain matin.

— Retournons coucher à Vientiane, dit Malko. Nous reviendrons demain très tôt.

Ils redescendirent vers le Mékong. En atteignant la plate-forme des bouddhas argentés, Malko s'immobilisa. A l'endroit où ils avaient laissé la jonque, il n'y avait plus rien ! Il jura entre ses dents. Les sampaniers s'étaient laissés glisser dans le courant sans mettre le moteur en route. Il avait eu l'imprudence de les payer d'avance. Ubol le tira par le bras.

— Il y a une case pour les visiteurs, dit-elle. Nous pouvons y coucher.

Malko ne voyait pas d'autre solution. Ils remontèrent à la bonzerie. Ubol trouva facilement la case. A l'extérieur se trouvaient plusieurs jarres d'eau et des nattes étaient disposées sous la véranda. Ubol prit une bille de bois comme oreiller et installa Malko, le forçant à s'étendre. Puis elle s'accroupit sur ses talons.

— Vous ne vous coucher pas ? demanda-t-il. La Laotienne sourit.

— Plus tard. Je vais d'abord chasser les moustiques. Sinon vous ne pourrez pas vous endormir. Ils sont très méchants.

Malko ferma les yeux. Touché.

L'air était tiède, le calme absolu, et Ubol si douce. Il comprenait les bonzes de s'être retirés là.

Mais il y avait la guerre, Ralph Amalfi, l'opium, la Central Intelligence Agency, la mort, toujours présente, qui purifiait son métier et ses compromissions.

Il prit dans le sac d'Ubol son pistolet extra-plat, fit monter une balle dans le canon et le glissa sous sa natte. En sombrant dans le sommeil, il eut le temps de se dire qu'Ubol pouvait lui tirer une balle dans la tête et qu'il passerait directement au néant sans mal...

Un peu plus tard, il sentit un corps tiède s'allonger contre le sien. Ubol avait tué tous les moustiques.

Un bonze au crâne rasé était assis sur un énorme rocher dominant le Mékong, en train de déchiffrer des pensées de Confucius gravées à la pointe sèche sur des feuilles de latanier. Ni Malko, ni Ubol ne retinrent son attention.

— Demandez-lui, souffla Malko.

Il faisait tout juste jour. Malko était encore courbatu de sa nuit sur la natte. Ubol semblait en pleine forme. Mais il n'y avait aucune trace de Ralph Amalfi. La petite chouette pendait toujours au bout de sa ficelle, mais elle était morte. Ubol s'approcha du bonze, les mains jointes à plat devant son visage et lui adressa timidement la parole. Il fit comme s'il n'avait pas entendu. Ubol se retourna vers Malko :

— Il faudrait peut-être lui faire une offrande. Ils sont très pauvres.

Malko fouilla dans sa poche et elle recommença avec un billet de mille kips. Cette fois, le bonze daigna interrompre sa méditation. Malko suivit leur conversation, sans la comprendre. Enfin Ubol traduisit :

— Votre ami est passé hier soir. Il a retrouvé un Laotien et ils se sont enfoncés dans la forêt par le sentier qui part derrière le grand Bouddha.

— Où cela mène-t-il ?

— Nulle part, dit Ubol. Il n'y a aucun village dans cette direction.

Malko était perplexe. Ralph Amalfi n'était quand même pas devenu fou. Et où se trouvait-il maintenant ?

Le bonze, après avoir plié le billet, avait repris sa méditation. Malko tira Ubol par la main.

— Allons voir.

Le soleil devenait plus brûlant de seconde en seconde. Ils aperçurent deux autres bonzes avant de s'engager dans l'étroit sentier. La pluie avait détrempé toutes les traces. Impossible de voir si Ralph Amalfi était bien passé par là. Mais, étant donné l'impénétrabilité de la jungle, il ne pouvait avoir été nulle part ailleurs.

En cinq minutes, Malko eut l'impression de sortir d'un sauna. Il ôta son polo et continua torse nu. Hélas, les averses de la mousson ne venaient qu'en fin d'après-midi.

La piste serpentait entre deux murs verts impénétrables au regard. Tout un régiment « pathet-laos » était peut-être en train de les observer... Ubol jetait des coups d'œil inquiets autour d'elle. Terrorisée. Dans cette immensité verte, le pistolet extra-plat de Malko semblait un jouet...

Au bout d'une demi-heure, Malko s'arrêta. Son cœur battait la chamade. Aucune trace de l'agent du Narcotic Bureau. Il sentait qu'Ubol le prenait pour un fou. Il mit ses mains en porte-voix et appela :

— Amalfi !

Son appel, étouffé par l'air chaud, sembla ne pas dépasser les premiers arbres.

Si le bonze n'avait pas menti, Ralph Amalfi était quelque part devant eux. Il repartit. Malko jura que plus jamais de sa vie, il n'irait dans un sauna. À son tour, Ubol ôta son chemisier, dévoilant ses charmants petits seins. Elle marchait sans mot dire, la tête un peu baissée, résignée.

Ils firent encore un kilomètre. La piste se rétrécit d'abord en un étroit sentier, puis disparut totalement avalée par la jungle vallonnée. Malko

s'arrêta, découragé. Où Ralph Amalfi était-il passé ? Il n'y avait plus qu'à retourner à Vientiane.

Un bruit de moteur lui fit lever la tête. Presque aussitôt, un « Pilatus » apparut, volant au ras des arbres. Malko le vit prendre de l'altitude et décrire plusieurs cercles à quelques centaines de mètres sur leur droite. Comme s'il observait quelque chose. Ce ne pouvait être qu'un avion d'Air America, donc de la C.I.A. Et il ne les avait pas vus. Donc il observait quelque chose d'autre...

Malko revint sur ses pas, scrutant la muraille végétale. Et soudain, il aperçut une trouée dans les feuillages : une sente étroite et récente s'enfonçait dans la jungle perpendiculairement à la piste principale. L'avion tournait toujours avec un ronronnement régulier. Malko plongea dans la sente, suivi d'Ubol. Au bout de cent mètres, il faillit renoncer. Les branches et les lianes revenaient tout le temps sur eux, les fouettant douloureusement. Ils ne voyaient plus rien. Le sentier montait, épousant la pente d'une colline.

Le Pilatus repassa au-dessus d'eux, à moins de trente mètres. Ce qui signifiait qu'il n'y avait pas de pathet-laos en vue. Sinon, il aurait fait attention. Machinalement Malko nota l'immatriculation : NC 951784.

Se haussant sur la pointe des pieds il aperçut soudain un éclair argenté en contrebas, sur leur droite, juste au-dessous de l'endroit où le Pilatus avait tourné. Aussitôt, s'aidant des lianes, il se hissa le long d'un arbre, pour agrandir son champ de vision. Il faillit pousser un cri de joie. Dans une sorte de clairière, à moins de cent mètres d'eux, il apercevait les débris d'un avion ! Malko sauta à terre et expliqua à Ubol ce qu'il avait vu.

En cinq minutes, ils atteignirent les lieux. D'abord, Malko aperçut une dérive et un empennage, incongrus au milieu des arbres. C'était ceux d'un Douglas DC-3. Le reste de l'avion s'était éparpillé un peu plus loin, écrasant des arbres. Une aile était presque verticale, avec encore son moteur. L'autre partie du fuselage gisait d'une seule pièce, avec l'autre aile. Il n'y avait pas longtemps que le crash avait eu lieu, car aucune liane ne recouvrait les débris. Malko s'arrêta près de l'empennage. Perplexe.

Voilà pourquoi le Pilatus tournait au-dessus de la jungle. Mais où était l'agent du Narcotic Bureau ? De nouveau, il appela :

— Amalfi, Ralph Amalfi !

Pas de réponse.

Ubol regardait l'avion avec de grands yeux. Malko tira son pistolet de sa ceinture et contourna l'empennage.

Aussitôt, il s'arrêta, le cœur dans la gorge et cria à Ubol de rester où elle était.

Ralph Amalfi ne pouvait plus lui répondre. Ce qui restait de lui était cloué à un arbre, juste derrière le fuselage, en une crucifixion grossière, les pieds pendant par terre. Un essaim de grosses mouches recouvrait le visage et le cou. Malko s'avança plus près. La tête de l'Américain était presque séparée du corps. Le sang avait coulé sur la chemise, formant un plastron raide et

pourpre. Les mains étaient fixées à l'écorce par de grosses pointes de charpentier. Le vrombissement des mouches emplissait les oreilles de Malko. Son regard descendit plus bas.

Il y eut un cri perçant derrière lui. Ubol s'était avancée et regardait, elle aussi. Fascinée par une grande plaie au côté droit.

Malko vainquit son dégoût et s'approcha encore pour examiner la plaie aux bords marrons.

— Ils lui ont enlevé le foie, murmura Ubol.

Malko faillit vomir, l'odeur était effroyable.

Soudain, il y eut un froissement de feuilles juste derrière eux. Malko se retourna d'un bloc, le cœur dans la gorge. Pistolet au poing, il fit face à la jungle. Ceux qui avaient tué et mutilé Ralph Amalfi semblaient être encore là.

CHAPITRE V

La tache safran d'un bonze apparut à travers les feuillages une fraction de seconde avant que Malko n'appuie sur la détente de son pistolet. C'était celui qu'ils avaient vu méditer sur son rocher. Son front était à peine couvert de sueur, comme s'il s'était transporté là par miracle. Il s'approcha du corps crucifié de Ralph Amalfi et le contempla sans émotion apparente. Puis il se tourna vers Ubol et prononça quelques mots dans sa langue. La jeune Laotienne traduisit pour Malko.

— Il demande si c'est l'homme que vous connaissiez ?

— C'est lui.

Les affreuses mouches continuaient leur sarabande autour du mort.

Sans l'orage, Malko serait probablement cloué à l'arbre voisin, le foie arraché et la gorge ouverte. Il fixa ses yeux dorés sur le bonze impassible.

— Est-ce qu'il sait qui a pu le tuer ?

Ubol traduisit. Le bonze répondit du bout des lèvres.

— Il dit qu'il ne s'occupe pas de ce qui se passe en dehors de la bonzerie. Mais il n'approuve pas ce meurtre.

Ce qui faisait une belle jambe au malheureux agent du Narcotic Bureau. Qu'était-il venu chercher dans cet avion abattu au bord de la jungle laotienne ? Malko voulut insister.

— Ce sentier est un cul de sac, dit-il. Les assassins sont obligatoirement passés par la bonzerie. Les bonzes ont dû les voir.

Traduction. Nouvelle dénégation du saint homme...

Comme si ces questions l'agaçaient, il fit brusquement demi-tour et reparti comme il était venu. Malko respirait l'odeur douceâtre de la mort avec une sombre détermination. Il voulait comprendre pourquoi Ralph Amalfi était venu mourir là.

En se dirigeant vers l'avion, il buta sur un objet métallique. Il se baissa et ramassa une mitraillette israélienne UZI. Un chargeur était engagé. Il le retira : il ne restait que deux cartouches. C'était probablement l'arme de l'agent du Narcotic Bureau. Le bonze avait menti : il n'avait pas pu ne pas entendre les coups de feu...

Il reprit sa progression vers le fuselage éventré. En se rapprochant il perçut une odeur bizarre, différente de celle du cadavre, qu'il ne put d'abord identifier. Âcre et piquante. C'était une odeur chimique, un parfum de civilisation, déplacé dans ce coin de jungle. Timidement, Ubol marchait sur

ses talons. L'arrière du fuselage était ouvert en deux et les toilettes étaient debout dans les herbes comme un tableau surréaliste.

En se penchant, il aperçut des débris de verre épais. Il n'y avait aucun siège dans l'appareil qui avait dû être utilisé pour le transport de fret.

Ou il était à vide quand il s'était abîmé dans la jungle, ou les assassins de Ralph Amalfi l'avaient démenagé. Malko aperçut un débris de verre plus grand que les autres et le ramassa.

Une étiquette était restée collée au verre.

ANHYDRIDE ACÉTIQUE DANGER.

Il resta plusieurs secondes immobile, le morceau de bonbonne à la main.

Stupéfait. Après Derek Wise parti de Phnom-Penh avec un chargement d'anhydride acétique, c'était au tour de Ralph Amalfi de mourir à cause du même liquide. Qui, dans ce pays perdu, ne pouvait servir qu'à la transformation de morphine en héroïne.

Malko reposa le morceau de bonbonne et ressortit du fuselage, pour inspecter l'avant. Le cockpit écrasé était vide. L'équipage avait dû avoir le temps de sauter avant l'accident. Sur le flanc du DC-3 s'étalait en lettres noires : Air America. Malko comprenait l'excitation de Ralph Amalfi. Un chargement d'anhydride acétique transporté par un appareil sous le contrôle de la C.I.A., il y avait de quoi remuer pas mal de vagues.

Mentalement, il nota l'immatriculation de l'avion. Il y avait de grandes chances pour que le pilote ait su ce qu'il transportait. C'était pour l'instant la seule piste pouvant mener aux assassins de Ralph Amalfi. Qui risquaient d'être les mêmes que ceux du fils de David Wise.

Ubol attendait sagement, accroupie près du fuselage. Visiblement terrorisée. Malko se dit qu'il ne fallait pas trop tenter la chance.

— Venez, dit-il à Ubol, nous n'avons plus rien à faire ici.

En passant devant le cadavre de Ralph Amalfi, il s'arrêta. Cela le gênait de laisser ce corps sans sépulture, dévoré par les mouches et les insectes. Mais il ne pouvait l'emmener. Le corps de l'Américain resterait là encore quelques heures. Plus rien ne pouvait lui arriver.

Agacé par les mouches, Malko ramassa la mitraillette du mort et pressa sur la détente. Les deux détonations sèches firent se lever un essaim de mouches. L'espace d'un instant, il aperçut les yeux ouverts de Ralph Amalfi, déjà attaqués par les insectes. Puis une mouche, plus courageuse que les autres, se reposa sur le visage...

Il jeta l'Uzi et entraîna Ubol vers le sentier. Avec un goût de cendre dans la bouche. Ils marchèrent en silence jusqu'à la bonzerie. Les bonzes avaient disparu. Malko et Ubol descendirent jusqu'à la berge du Mékong. Il leur fallut attendre une demi-heure avant qu'une jonque consente à s'arrêter et à les emmener à Vientiane pour deux mille kips. Somme qui rendit Ubol ivre de

rage. La traversée du Mékong coûtait cinquante kips. Le prix d'une pipe d'opium.

On aurait vainement cherché sur les cartes de Vientiane, le complexe de FUS Aid de Na-Hai-Dio. Et pourtant, il s'étendait sur près de trois hectares à l'ouest de l'arc de triomphe terminant l'avenue Lane-Xang. Malko longea pendant près d'un kilomètre des murs et des clôtures de barbelés avant d'arriver à la porte principale. C'est à Na-Hai-Dio que se tenait Cy Villard, le responsable de la C.I.A. pour le Laos, certainement l'homme le plus puissant du pays. Et Malko allait avoir besoin d'un tel allié.

À la porte, une sentinelle laotienne l'arrêta.

— Je vais voir M. Villard, annonça Malko.

Aussitôt, l'autre leva la barrière pour la Volkswagen de location. Villard régnait sur Air America, sur les Méos et les innombrables Laotiens émergeant au budget de la « Company ». Pratiquement tous ceux qui ne dépendaient pas des Pathet-Laos.

— C'est là-bas, dit-il.

Malko se gara et se dirigea vers un bâtiment de deux étages. Les murs étaient crépis en blanc, sans luxe inutile. Cela sentait la guerre. Au premier, il tomba tout de suite sur une porte marquée Mr. Cy K. Villard.

Il frappa et tourna le bouton de la porte. Un grand cheval à lunettes leva la tête d'un air interrogateur. Pas spécialement impressionné par les yeux dorés.

— M. Villard ? demanda Malko. L'Américaine prit un air nettement distant.

— Pouvez-vous me dire de quoi il s'agit ?

Malko sortit une carte qui, sans comporter tous ses titres, le mettait nettement au-dessus du commun des mortels. Il la posa sur le bureau, devant la secrétaire. Celle-ci, étant passée directement de l'Oklahoma à Vientiane, ignorait évidemment ce qu'était la Voyvodie de Serbie.

— Vous aviez rendez-vous ? M. Villard est très occupé. Les yeux dorés de Malko foncèrent imperceptiblement.

— Je suis très occupé aussi. Voulez-vous dire à M. Villard que je viens de la part de David Wise. Il attend ma visite.

Subjuguée, la fille se leva et disparut dans un bureau. David Wise, elle connaissait. La porte se rouvrit très vite.

— M. Villard va vous recevoir, dit la fille.

Malko pénétra dans un bureau rendu glacial par la climatisation. Il y avait une grande carte du Laos épinglée au mur, couverte d'épingles rouges. Chaque tête représentait un poste tenu par les Méos de la C.I.A. Cy Villard faisait penser à Henry Kissinger en plus bossu. Il s'avança vers Malko et lui serra vigoureusement la main.

— Bienvenue à Vientiane, dit-il chaleureusement. David Wise m'a envoyé un télex à votre sujet. Je suis heureux de vous voir ici.

Cet accueil réchauffa Malko. Sa lettre d'introduction du Président en devenait inutile. Villard semblait remarquablement intelligent. Sa chemise était ouverte sur un poitrail velu et il portait une grosse chevalière d'or à l'annulaire droit. Il invita Malko à s'asseoir sur un grand canapé blanc et prit place à côté de lui.

— En quoi puis-je vous aider ? demanda-t-il rondement. Malko était arrivé deux heures plus tôt du Vat Tamp-Ha. Il était encore bouleversé par l'horrible fin de Ralph Amalfi. Mais devant la chaleur de l'accueil de Cy Villard il décida de définir d'abord sa mission. Le reste viendrait de lui-même. Il se lança :

— Une commission sénatoriale prétend que certains membres de la C.I.A. au Laos sont impliqués dans le trafic de la drogue. Je suis ici pour trouver ce qu'il en est réellement.

Sans préavis, Cy Villard éclata brusquement de rire. Un rire gras, sincère et parfaitement détendu.

— Ce sont des calomnies imbéciles, dit-il paisiblement. Il y a peut-être quelques pilotes qui ont accepté de transporter un peu d'opium pour gagner quelques dollars, mais cela n'a jamais été plus loin. Quand nous en attrapons un, nous le renvoyons aux États-Unis. D'ailleurs, nous luttons activement contre le trafic. Si vous aviez été là il y a trois mois vous nous auriez vu brûler de l'opium saisi au milieu du terrain de football de Vientiane. L'ambassadeur et moi-même étions là...

Les yeux clairs de Cy Villard avaient une expression parfaitement limpide.

— D'ailleurs on ne fait plus d'opium ici... dit-il. C'est une légende.

En quelques secondes, toutes les barrières mentales de Malko s'étaient hérissées. L'exposé de Cy Villard était trop limpide, trop beau. Cela puait le mensonge diplomatique.

Dans cinq minutes il allait lui dire que le Laos produisait un peu moins d'opium que l'Islande... Prenant son silence pour un acquiescement, Villard eut un sourire engageant.

— J'ai entendu parler de vous, dit-il. Vous avez rendu de grands services à la « Company ». Les communistes sont coriaces. Ici, vous pourriez faire du bon boulot. Et ne pas perdre votre temps avec ces histoires. C'est le travail du Narcotic Bureau.

Malko ne cilla pas.

— Est-ce qu'ils sont représentés ici ? Cy Villard hocha la tête.

— Oui, depuis six mois. Par un certain Ralph Amalfi. Un type très bien, mais qui voit un peu des trafiquants partout.

Malko faillit dire que « le type très bien » était présentement crucifié à un arbre de la forêt laotienne.

— Je vois, fit-il. Au fond, il n'y a pas tellement de problèmes de drogue

ici ?

— Vous avez parfaitement saisi, approuva Villard.

— Vous contrôlez aussi Air America, bien sûr ?

— Nous avons d'excellents rapports avec eux...

— Vous perdez beaucoup d'avions ? demanda Malko d'un air détaché.

Le sourire de Cy Villard s'élargit.

— Pas un depuis six mois ! Les communistes tirent de plus en plus mal...

Les Laotiens ont juste perdu deux T.28 à la dernière bataille de la Plaine des Jarres...

Malko se sentit transformé en bloc de glace. Ce n'était pas possible.

— Même pas par accident ? demanda-t-il.

— Nous avons les trois cents meilleurs pilotes du monde, dit fièrement Villard.

Malko ne répondit pas. Il pensait à l'épave du DC-3. Le chef de la C.I.A. au Laos ne pouvait pas ignorer la perte de cet appareil. Il faillit se découvrir, puis hésita. Villard le fixait avec une expression curieuse.

— Vous vouliez dire quelque chose ?

— Euh, oui, dit Malko. Je voudrais vous demander un service.

L'Américain eut un geste bienveillant.

— Avec joie.

— Pouvez-vous me donner le nom du pilote qui pilotait un Pilatus immatriculé NC 951784 ce matin ? Un appareil de chez vous.

Les yeux de Cy Villard cillèrent rapidement. Mais ce n'était pas un homme à se démonter facilement. Il fronça les sourcils.

— Cela ne doit pas être facile, dit-il évasivement. Nous avons tellement d'avions...

— Je suppose que chaque pilote dépose un plan de vol avant de décoller, répliqua suavement Malko. Il suffit de demander à votre secrétaire de téléphoner à la tour de contrôle de Vat-Tai.

— Probablement, admit Cy Villard. Bien que tous nos plans de vol ne soient pas toujours exacts. Mais pourquoi désirez-vous ce renseignement ?

Il y avait une imperceptible tension dans sa voix. Malko essaya de se donner l'air le plus innocent possible.

— Je pense que certains de vos subordonnés vous mentent, dit-il. Mais il est possible que je me trompe.

— Bien, fit Villard. Beaucoup plus froidement.

Il se leva, appuya sur un bouton de l'interphone et demanda brièvement le renseignement à sa secrétaire.

Pour meubler le silence qui suivit, il posa différentes questions à Malko sur son installation à Vientiane. Mais le cœur n'y était plus. Enfin la voix métallique de la secrétaire annonça :

— Il s'agissait de Jim Dough, Sir.

Cy Villard leva un visage serein sur Malko.

— Cela vous suffit ?

— Je pense que oui. Je vous tiendrai au courant.

Il se leva. Cy Villard le raccompagna jusqu'à l'escalier. Presque aussi chaleureux.

— Il faudra que nous dînions ensemble, dit-il. Je vous appellerai au Lane-Xang. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, appelez ma secrétaire.

— Je n'y manquerai pas, promit Malko.

En ressortant, il fut accablé par l'épouvantable chaleur. De gros nuages s'amoncelaient au-dessus de Vientiane. Il était perplexe. Cy Villard était-il mené en bateau par certains de ses hommes ou les couvrait-il ? C'est la première question à laquelle il fallait répondre. Avant de se trouver des alliés sûrs. Ce qui ne semblait pas facile à Vientiane. Ralph Amalfi en avait fait l'expérience définitive.

CHAPITRE VI

Kho.

Pour retrouver un Laotien parmi les cent cinquante mille habitants de Vientiane, c'était peu. Ralph Amalfi avait appelé ainsi l'homme qui l'avait envoyé au rendez-vous où on l'avait massacré. Cet inconnu était la seule piste dont disposait Malko. Avec le nom du pilote qui les avait survolés, Jim Dough. Mais, de ce côté, c'était moins certain. Jim Dough pouvait très bien ne rien avoir à faire dans la mort de Ralph Amalfi.

Malko aurait pu le retrouver facilement. Il préférait trouver un moyen moins direct de l'aborder.

Ubol émergea de la salle de bains, délicieusement appétissante, enroulée dans sa serviette, les cheveux tombants jusqu'aux reins, les yeux brillants. Elle intercepta l'expression admirative de Malko, s'approcha du lit, laissa courir son regard sur son corps nu. Elle s'agenouilla souplement.

— Tu veux ? demanda-t-elle gentiment.

Ce divertissement après la sieste lui semblait aussi naturel que le petit déjeuner. Entre deux heures et cinq heures, Vientiane était aussi morte qu'un cratère lunaire.

— Je veux retrouver quelqu'un qui s'appelle Kho, dit Malko, héroïque, en dépit des cheveux qui caressaient déjà ses cuisses. Ubol eut une moue inquiète.

— Kho, c'est un nom répandu. Tu ne sais rien de plus ?

— Si, il fume le khai.

Ubol secoua joyeusement ses longs cheveux noirs.

— Alors, c'est facile. Il n'y a qu'une douzaine d'endroits où on fume le khai à Vientiane. Je les connais tous. Je peux t'y emmener.

Elle passa rapidement une robe ultra-mini, ajouta un slip minuscule après un instant de réflexion, ramena ses cheveux en chignon et prit son sac. Elle s'était installée dans la chambre de Malko avec une joyeuse insouciance, et avait commencé la première à le tutoyer.

Devant le bâtiment massif du Cercle Culturel Soviétique, ils tournèrent à droite dans la rue Khon Boulom, sorte de mini boulevard périphérique qui encerclait le centre de Vientiane. Bien que toutes les vitres de la Volkswagen

soient ouvertes, il faisait une chaleur inhumaine. Au passage, Ubol guignait les échoppes croulantes de bijoux des Hindous.

— Qu'est-ce qu'ils sont riches ces bombayes ! remarqua-t-elle avec envie. Attention, c'est à gauche, là, tout de suite.

Malko engagea la Volkswagen dans une sente défoncée, en contrebas de la rue, bordée de maisons sur pilotis. Elle finissait un peu plus loin en cul de sac dans les champs. Ubol lui dit d'arrêter. De leurs vérandas, quelques Laotiens les regardaient curieusement, mais sans hostilité. Sous la conduite d'Ubol, Malko s'enfonça dans un dédale de petites maisons misérables.

Soudain, ils se heurtèrent presque à deux fantômes humains. Des Laotiens d'une effroyable maigreur, au regard vide, qui erraient entre les maisons de bois, se déplaçant à petits pas comme des vieillards.

— Ce sont des fumeurs de khai, murmura Ubol. Ils sont déjà morts mais ils ne le savent pas. Ils attendent de trouver quelques kips pour aller fumer. Ils n'ont plus la force d'aller travailler.

Malko suivit des yeux les deux intoxiqués. La drogue commençait déjà à tuer sur place...

Ubol s'était arrêtée devant une porte de bois. Elle frappa à plusieurs reprises, sans obtenir de réponse. Finalement, un Laotien qui passait lui glissa quelques mots à voix basse.

— La police a fermé la fumerie, traduisit-elle.

— Ah bon, ils luttent quand même contre la drogue. Ubol rit de bon cœur :

— Oh non ! Le propriétaire n'avait pas payé les policiers ce mois-ci. Il faut aller ailleurs, près du Marché.

Ils repartirent pour rattraper le bas de l'avenue Lane-Xang. Derrière la grande poste, ils s'enfoncèrent de nouveau dans un dédale de masures puantes. Cette fois, ils trouvèrent une fumerie ouverte, mais sans clients. Un vieux Laotien était en train de préparer des boulettes d'opium. Pour l'appâter, Ubol en acheta pour trois cents kips. Elle lui demanda s'il connaissait Kho. Malko suivit avidement leur conversation. Finalement, Ubol traduisit :

— Il le connaît, mais il ne sait pas où on le trouve pendant la journée. Le soir, il fréquente une fumerie dans le village des morts, derrière le Nouveau Marché.

— Pourquoi « des morts » ?

— Parce qu'il est bâti sur un ancien cimetière colonial, dit simplement Ubol.

Ils regagnèrent l'avenue Lane-Xang.

— J'irai tout seul ce soir, dit Malko, c'est trop dangereux pour toi. Je connais cette fumerie, j'y ai déjà été avec mon ami.

Ubol ouvrit des yeux étonnés.

— Mais personne ne me veut du mal. Sauf peut-être William. Mais il ne va jamais dans ces endroits-là.

Malko sauta sur l'occasion.

— Tu connais beaucoup de pilotes de Air America ? Elle eut un rire chatouillé.

— Oh oui, beaucoup à cause de William. Mais j'ai une copine qui les connaît mieux que moi. Elle travaille au White Rose.

— Qu'est-ce que c'est, le White Rose ?

La petite Laotienne jeta un regard étonné à Malko.

— Tu ne connais pas le White Rose ? Scandalisée. Comme si un Parisien n'avait jamais entendu parler de la Tour Eiffel. Malko se promit de combler cette lacune. Dès qu'il aurait mis la main sur Kho.

— Où vas-tu maintenant ? demanda-t-il.

— Chez moi, fit fièrement Ubol. Je vais te montrer la maison que j'ai louée. C'est tout près.

Ils remontèrent dans la Volkswagen. Au bout de l'avenue Lane-Xang, Ubol dit à Malko de tourner à gauche, dans la rue Saya Settathirath, ombragée de grands lataniers. Ils passèrent devant l'ambassade de France, puis elle lui désigna une ruelle non pavée à gauche.

— C'est là, la troisième maison.

Il stoppa. Une vieille Laotienne, en train de laver un enfant dans le jardin, leva la tête. Peu soucieux de se mêler à cette vie familiale, Malko ouvrit la portière à Ubol et dit :

— Viens me retrouver à l'hôtel vers minuit. Nous irons boire un verre au White Rose.

Ubol le fixa anxieusement.

— Tu ne veux vraiment pas que je vienne à l'hôtel maintenant ?

Elle tenait vraiment à payer sa dette.

— Non, j'ai des choses à faire.

Elle sortit, exhibant à Malko deux cuisses fuselées. Désolée de ne pouvoir faire plus.

Les restaurants chinois autour du marché étaient déjà en train de fermer. Malko essaya d'oublier l'odeur pestilentielle et s'enfonça courageusement dans le bidonville.

Prudent, il avait glissé son pistolet extra-plat dans sa ceinture, et une mince torche électrique. Piètre réconfort dans ce dédale nauséabond.

Il n'eut aucun mal à retrouver le sentier de planches qui zigzaguait au-dessus du cloaque. Il s'avança avec précaution sur les planches glissantes. Cette fois, il n'avait pas Ralph Amalfi pour le guider.

Ce n'est qu'après avoir dépassé la fumerie qu'il reconnut la maison. Il fallait quitter le pont de planches, monter un petit escalier et suivre une galerie pourrissante. Les nerfs tendus, il se lança. La galerie était déserte.

Au moment où il allait atteindre la porte, elle s'ouvrit. Un vieux Laotien le contemplait avec un visage totalement inexpressif.

Malko lui sourit, engageant, et demanda en français :

— Je cherche Kho. Est-ce qu'il est là ?

Il eut l'impression d'avoir parlé à un mur. L'autre n'avait même pas cillé. Malko répéta sa question en anglais sans plus de succès. Soudain les planches de la galerie craquèrent. Des ombres surgirent de l'obscurité et l'entourèrent. Des Laotiens en haillons, les traits ravagés, dont on voyait tous les os. Des fumeurs de khai qui attendaient, tapis dans l'ombre des pilotis, de pouvoir entrer dans la fumerie. Ils fixaient Malko avec des yeux brillants d'affamés. Pour eux, n'importe quel étranger était le symbole même de la fortune. Malko eut peur devant cette détresse féroce et silencieuse.

L'un des Laotiens, jeune avec des cheveux noirs abondants, s'avança et demanda d'une voix très douce, en excellent français :

— Auriez-vous une petite somme à m'avancer, Monsieur ?

Malko baissa les yeux. La main droite du garçon était crispée sur un poignard à manche large, dirigé à l'horizontale contre son ventre. Tous les tendons des bras étaient visibles mais la main décharnée tenait fermement l'arme. Le contraste entre la brutalité du geste et le ton mondain de la demande était tel que Malko eut du mal à réprimer un rire nerveux.

La loque à bout de nerfs qui se tenait devant lui avait dû recevoir une bonne éducation. Dans sa déchéance, elle persistait.

Malko n'avait même pas le temps de tirer son pistolet. S'il reculait, il tombait dans le cloaque... Très lentement, il porta la main à sa poche.

— Ce sera avec plaisir, dit-il d'une voix aussi calme que possible.

L'autre gardait un sourire figé et absent. Il ne bougea que lorsque la main de Malko ressortit avec un billet de mille kips. La main qui ne tenait pas le poignard se tendit avidement.

— Merci, Monsieur, dit le laotien de la même voix douce.

Mais il bouscula Malko pour entrer plus vite dans la fumerie. Il n'avait plus qu'une idée : aspirer la fumée mortelle du khai.

Les nerfs de Malko se dénouèrent. Mais il restait trois autres Laotiens. Ceux-ci le contemplaient, immobiles et muets, respirant à peine. L'expression de mendicité douloureuse de leurs yeux lui fit mal. Rapidement, il sortit trois autres billets de sa poche et les distribua.

Sans un mot, les trois Laotiens se ruèrent à l'intérieur de la fumerie. Cette fois Malko les y suivit.

D'abord, il ne distingua que des silhouettes indistinctes. La pièce n'était éclairée que par trois lampes à huile. Les fumeurs de khai étaient agglutinés autour. Personne ne prêta attention à Malko.

Celui-ci, dont les yeux s'habituèrent à la pénombre, examina les fumeurs. Tous se ressemblaient. Il réalisa soudain qu'il ne connaissait même pas le visage de Kho ! Il se mit pourtant à scruter chaque Laotien accroupi.

L'homme qui avait menacé Malko d'un couteau était déjà en train de faire fondre une boulette de khai dans une cassolette, le visage ruisselant de sueur, penché sur la flamme.

Malko regarda son voisin et crut que son cœur allait s'arrêter de battre. C'était un garçon très jeune au crâne entièrement rasé, avec un front plat, un nez retroussé et plutôt fin, et une grosse bouche proéminente. Il était vêtu d'un short et d'une chemise hawaïenne ouverte sur un torse squelettique. Et Malko ne pouvait détacher les yeux du tatouage bleu qui ornait son sternum. Un Christ en croix dont il n'apercevait que la tête !

Malko s'approcha, tout en restant en dehors du cercle de lumière diffusé par la lampe. Puis il appela doucement :

— Kho !

L'homme sursauta. Il leva la tête et Malko aperçut deux pupilles démesurément dilatées. Pas longtemps. D'un bond inattendu, le Laotien plongea vers la porte et disparut dans l'obscurité.

Malko démarra derrière lui, avec une seconde de retard. L'autre courait déjà sur le sentier de planches. On n'entendait que le « floc-floc » de ses pieds nus. Malko avait sorti son pistolet mais n'osait pas tirer. À quoi lui servirait Kho mort ?

Soudain le sentier de planches fit un coude et Malko ne vit plus l'homme qu'il poursuivait. Il s'arrêta devant une rangée de maisons obscures. Kho ne pouvait avoir été loin. Il monta avec précaution les marches de la première véranda et poussa une porte qui se trouvait devant lui. Elle s'ouvrit en grinçant. L'intérieur de la maison était noir comme un four. Malko, de la main gauche, prit sa torche électrique et la braqua sur le local.

C'était une sorte de hangar à bateaux, avec des jerricans d'essence et plusieurs moteurs hors-bord en équilibre sur des planches. Tous équipés d'arbres de transmission très longs, à la manière thaï.

Pas de Kho, à première vue. Malko avança un peu dans la pièce. Il y eut un bruit derrière lui et il se retourna brusquement.

Kho était accroupi derrière la porte. Ses mains tremblaient et il fixait sur Malko un regard de chien battu. Ce dernier lui barrait l'accès de la porte.

— Kho, je ne veux pas vous faire de mal, dit Malko.

Le Laotien ne répondit pas, mais il se tassa encore plus sur lui-même. Malko abaissa le pistolet dans sa direction et le Laotien resta là, prêt à bondir, comme un animal traqué. Ses côtes saillaient d'une façon horrible, il ne devait pas peser plus de quarante-cinq kilos.

Soudain, au lieu de bondir vers la porte, il plongea vers le fond du local. Malko le vit prendre à bras le corps un des moteurs hors-bord posés sur la table. L'engin devait peser plus que lui, mais la drogue décuplait ses forces. De la main gauche, il tira sur la ficelle de démarrage. Le moteur gronda dans un nuage de fumée bleue. Tous ses muscles apparents comme sur une planche anatomique, Kho fit face à Malko.

Au bout de l'arbre de transmission de plus d'un mètre, l'hélice s'était mise à tourner, prête à déchiqueter. Malko leva son pistolet, espérant intimider son adversaire. Il ne voulait le tuer à aucun prix.

Lentement, l'autre s'avança sur lui, l'hélice à l'horizontale, pointée sur

son ventre. Il allait être éventré, la lame d'acier allait lui arracher les intestins.

Il recula jusqu'à la porte. Heureusement, l'engin était assez lourd et Kho n'avancait que lentement. Soudain, il bondit en avant. Malko n'eut que le temps de faire un saut de côté. L'hélice entama avec un bruit strident le bois pourri de la paroi.

Maintenant, Kho se trouvait dans l'embrasure de la porte. L'atmosphère du hangar était presque irrespirable à cause de la fumée d'échappement. Kho arracha l'hélice du bois et pivota, ratant de nouveau Malko de quelques centimètres. La sueur dégoulinait sur son torse, ses yeux semblaient ne pas voir le pistolet braqué sur lui. Il ne pensait même plus à s'enfuir.

Malko arracha sa chemise, en fit un bouchon. Il voulait aveugler le Laotien, tenter de le désarmer. Il attendit que l'hélice se soit dangereusement rapprochée et jeta la chemise à moitié déployée. Mais elle atterrit sur l'épaule de Kho et il s'en débarrassa d'une saccade.

Cette fois, il fonça en ligne droite, comme un cuirassier de Reichshoffen. Malko n'eut que le temps de s'effacer de côté. Il sentit le vent de l'hélice sur son nombril et en baissant les yeux aperçut du sang. La lame avait légèrement entamé sa peau. Un centimètre de plus et il était éventré. Cette fois, il ne pouvait plus jongler avec la mort. Il leva son arme et tira.

La balle s'enfonça dans la cuisse gauche de Kho. Mais le Laotien ne parut même pas la sentir. Le khai l'avait totalement insensibilisé.

De nouveau Kho attaquait. Tenant le pistolet à bout de bras, il appuya sur la détente, visant le torse maigre. Il vit une balle s'enfoncer au-dessus du mamelon droit, une autre près de la clavicule gauche puis un choc violent lui arracha le pistolet. L'hélice venait de heurter le canon.

Kho s'arrêta, comme surpris. Le sang coulait de sa poitrine mais il ne semblait pas souffrir. Soudain il fonça.

Malko s'accroupit, bandant ses muscles. Deux mètres à peine le séparaient de la terrible hélice.

Lorsque Kho arriva sur lui, il fit un bond de côté. Il y eut un craquement terrible au moment où le plancher pourri cédait sous lui. Sa jambe droite s'enfonça jusqu'à la cuisse dans le vide. Ce qui sauva sa vie. L'hélice fit jaillir des copeaux de bois au-dessus de lui. Désespérément, Malko luttait pour se remettre debout.

Il poussa un cri de douleur. Une grosse écharde s'enfonçait dans sa cuisse dès qu'il tentait d'ôter sa jambe du trou.

Il était cloué au plancher. Levant la tête, il vit Kho titubant à trois mètres de lui. Le Laotien aurait dû être mort mais le khai le soutenait encore.

Pas à pas, sans soulever les pieds, tous ses muscles bandés, il s'avança vers Malko, l'hélice pointée sur son visage. Ce dernier, impuissant, ferma les yeux. Il ne voulait pas voir l'hélice s'approcher de lui.

Il chercha désespérément à faire le vide dans son cerveau, à évoquer le corps souple et doré d'Alexandra, comme viatique pour l'au-delà. Kho allait l'épingler avec l'hélice, comme on coupe une chenille en deux.

C'était trop bête de mourir comme ça. Il serra les dents et prenant appui sur ses coudes, il banda ses muscles pour s'arracher aux planches, quitte à se déchiqueter l'artère fémorale. Il n'en eut pas le temps.

Deux silhouettes surgirent dans l'encadrement de la porte. Il y eut une série de détonations assourdissantes. Kho tituba, partit en arrière, lâchant le moteur. L'hélice mordit le plancher et le moteur cala.

Kho avait un chargeur de Colt à la place du cœur. Mort.

Il était mort sans souffrir, anesthésié par le khai. Malko essuya la sueur qui coulait de son front, fasciné par le crâne rasé du laotien. Le secret qu'il cherchait y était enfoui définitivement.

Les deux Laotiens échangèrent quelques mots entre eux. Tandis que l'un aidait Malko à se dégager, l'autre avait allumé une lampe à huile qui traînait dans un coin.

Celui qui avait tiré s'agenouilla près du cadavre et le fouilla. Kho était sur le dos, les bras en croix. Le Laotien sortit d'une des poches du short un paquet enveloppé dans un papier-journal. Il l'ouvrit. C'était des boulettes de khai. Il y en avait pour une petite fortune.

Malko s'approcha. Sa cuisse saignait, son pantalon était déchiré et la tête lui tournait.

— KopTai⁽⁷⁾, dit-il. Un des rares mots laotiens qu'il connaisse. Les deux Laotiens sourirent discrètement. Malko demanda alors.

— Mais qui êtes-vous ?

Le Laotien qui avait tiré se redressa.

— Nous appartenons à un groupe spécial du Général Khammouane, dit-il.

Malko ignorait qui était le général Khammouane. Mais il leur devait une fière chandelle.

— Qui vous a dit de venir ici ?

Le Laotien sourit finement. Il avait une bonne tête ronde de paysan bien nourri.

— Nous étions par là. On a su qu'il y avait une bagarre chez le Père Choum. On a été voir. Après, le moteur faisait du bruit...

Malko sortit sur la véranda. Le bidonville-cloaque était toujours aussi silencieux. Ni les coups de feu, ni le bruit du moteur n'avaient arraché les Laotiens à leur sommeil ou à leur repos... Il rentra dans le hangar pour récupérer son pistolet. Le canon portait une entaille de plusieurs millimètres.

Les deux Laotiens regardèrent l'arme curieusement. Puis l'homme au visage de paysan dit à Malko, sans insister :

— Il faut venir voir le général, maintenant.

Malko ne demandait pas mieux. Avant de sortir, il jeta un coup d'œil au cadavre de Kho. La croix tatouée se détachait ironiquement sur la peau livide.

L'air tiède et poisseux de la nuit sembla à Malko presque frais. Il suivit en silence les deux Laotiens dans le labyrinthe. L'avenue Lane-Xang était déserte et calme. Une B.M.W. noire était garée près du marché. Un des Laotiens lui ouvrit la portière arrière et il se laissa aller avec plaisir sur les coussins. Là où l'hélice l'avait effleuré, au ventre, il saignait. Sa jambe lui faisait mal. Et tout cela pour rien.

Kho était mort en emportant son secret.

La B.M.W. stoppa tout à coup. Ils avaient très peu roulé. Malko descendit. Il aperçut un bâtiment de bois sans étage, au toit hérissé d'antennes, l'air d'une construction provisoire qu'on aurait trop prolongée. Il lut sur une grande pancarte : « Centre National de Documentation ». Il se trouvait chez les barbouzes laotiennes.

La peinture jaunâtre s'écaillait sur les murs du bureau du général Khammouane, des piles de paperasses envahissaient la pièce, l'une d'elles servant de support à un téléphone antédiluvien. Malko n'en revenait pas de voir un officiel laotien au travail à cette heure tardive.

Le général était petit, costaud, avec des cheveux noirs coupés très courts, un regard vif et intelligent. Il portait l'uniforme des parachutistes. Sa poignée de main vigoureuse fit bonne impression à Malko. Ce dernier venait d'attendre dix minutes dans un couloir en compagnie d'un parachutiste somnolent, tandis que les deux Laotiens qui l'avaient sauvé s'entretenaient avec leur chef. Poliment, ils lui avaient demandé de leur confier ses papiers.

— Bienvenue à Vientiane, dit le général Khammouane.

Il parlait l'anglais avec un accent français épouvantable. Malko regarda son portefeuille ouvert sur le bureau de l'officier. Celui-ci aussitôt prit le portefeuille et le tendit à Malko.

— Je vous prie d'excuser mon indiscretion, fit-il. Mais nous aimons savoir à qui nous avons à faire... Voulez-vous prendre une tasse de thé avec moi ?

Malko aurait eu mauvaise grâce à refuser... Le général laotien ne semblait pas du tout surpris de son aventure. Au contraire, il le contemplait avec une bonhomie amusée. Il alluma une cigarette et remarqua tranquillement :

— Vous auriez pu être tué, ce soir. Quand ces types ont fumé du khai, ils sont très dangereux.

— Je dois la vie à vos hommes...

Le général Khammouane sourit.

— Non, vous la devez à M. Ralph Amalfi.

Devant l'expression stupéfaite de Malko, il hocha la tête.

— C'est vrai, vous ne pouvez pas savoir. Avant-hier, M. Amalfi m'a parlé de vous. Il m'a demandé de vous faire surveiller, de noter les contacts

que vous aviez. Il voulait être vraiment certain que vous étiez bien ici pour faire le même travail que lui...

— Mais qui êtes-vous ? demanda Malko. Pourquoi vous intéressez-vous à la drogue ? Ce ne sont pas les services spéciaux, ici ?

— C'est vrai, reconnut le général Khammouane. Mais je m'occupe aussi de drogue... Il y a neuf mois, quand les nouvelles lois sont passées, on a cherché quelqu'un pour les faire appliquer. Personne ne voulait de ce poste. Alors on m'a mis là. Parce que j'avais la réputation d'être incorruptible. C'est ainsi que j'ai connu M. Amalfi. Nous avons travaillé plusieurs mois ensemble.

— Amalfi est mort, coupa Malko.

Le général écrasa sa cigarette dans le cendrier.

— Je sais. Je l'ai appris aujourd'hui. Comment le savez-vous ?

Malko raconta tout, depuis son rendez-vous manqué, jusqu'à la poursuite de Kho. Lorsqu'il eut terminé, l'officier laotien hocha gravement la tête.

— Ici, quand on touche à l'opium, on risque sa vie. On va mettre la mort de M. Amalfi sur le dos des Pathets, mais je suis sûr qu'il a été tué par les trafiquants.

— Il y avait de l'anhydride acétique à bord du DC-3, dit Malko. Vous ne pouvez rien faire ?

— Rien. Mes hommes y ont été cet après-midi. Il n'y a plus rien. Depuis que je suis à ce poste, je reçois quatre lettres de menaces de mort par jour... Sans compter les pressions... Ils sont tous contre moi. J'avais arrêté un député, il y a six mois, avec quarante-cinq kilos d'héroïne chez lui. L'Assemblée n'a pas voulu lever son immunité parlementaire. Il est toujours en liberté.

Malko prit conscience de l'amertume soudaine du général, du bureau minable, des tasses à thé ébréchées...

— Je croyais que le Gouvernement faisait quelque chose, dit-il, que l'on avait même brûlé de l'opium en place publique.

Le général eut un sourire joyeusement amer.

— La police avait saisi un peu d'opium chez des tenanciers qui n'avaient pas payé leur dîme. Mais je pense que ce jour-là, on a brûlé beaucoup plus de goudron que de dross. Mes compatriotes ne sont pas fous : dans un pays si pauvre, ils ne vont pas détruire quelque chose qui vaut de l'argent.

Malko commençait à se dire que la place du général laotien n'était pas une sinécure.

— Vous n'avez pas peur pour votre vie ? demanda-t-il. Le Laotien se leva et alla à son bureau.

— Regardez, dit-il.

Devant Malko ébahi, il ouvrit les deux premiers tiroirs. L'un contenait un Colt cobra et l'autre une mitraillette UZI.

— On sait que je tire très bien, dit doucement Khammouane. Quand je me déplace, j'ai deux gardes du corps. Et puis, j'ai commandé à deux mille parachutistes dont certains me sont tout dévoués. Je descends des « Pavillons

Noirs » qui savaient se battre.

— Le mois dernier, après une perquisition, on a tiré sur ma BMW. Je savais qui c'était. Le lendemain, j'ai été trouvé le colonel Bounoun, un vieux copain, et je lui ai dit : « Si tu recommences, je te fais sauter la tête. Il n'a plus recommencé mais depuis il essaie de me faire nommer ambassadeur à Paris. En ce moment, j'ai rang de Ministre mais je ne touche que cent cinquante mille kips par mois...

Ravi de son histoire, le Laotien revint s'asseoir, suivi de Malko. Et reprit un air sérieux.

— Maintenant, demanda-t-il, en quoi puis-je vous aider ?

Malko hésita. Kho était mort. Il ne restait plus que Jim Dough, le pilote du Pilatus.

— Je voudrais le nom du pilote du DC-3 abattu, dit-il. Le général fit la grimace.

— Là ; je ne peux pas vous aider beaucoup. Il faudrait voir M. Villard.

— Je l'ai vu, dit Malko sans se compromettre. À propos, pensez-vous que la C.I.A. soit vraiment impliquée dans le trafic de la drogue ?

Le général Khammouane eut un sourire ambigu.

— Je n'en sais rien, mais au Laos, rien ne se fait sans la C.I.A.

Malko avait compris : pour le moment il se retrouvait seul.

CHAPITRE VII

Dans la pénombre, le sexe embrasé de la fille ressemblait à un buisson ardent. Tranquillement, tout en continuant à remuer lentement les hanches, face à ses spectateurs, elle inséra avec délicatesse une quinzième cigarette dans son sexe. La dernière allumée par la petite Laotienne qui la secondait pour ce numéro de haute voltige.

Enfin, grâce à d'imperceptibles contractions de ses muqueuses internes, la fille commença à « fumer ». Un nuage bleuâtre s'éleva de son ventre, épaississant encore l'atmosphère déjà empuantie du White Rose. Enfoncés dans leur fauteuil de rotin, des pilotes d'Air America applaudirent bruyamment. On voyait très peu ce genre d'exercice du côté de Kansas City... Au bar, un vieux planteur français reniflait d'émotion devant cet ultime témoignage de la culture française.

Le coup des cigarettes avait été importé en Extrême-Orient par la Légion...

Ubol, un peu gênée, se pencha sur Malko.

— Comment trouvez-vous Anh ?

— Habile, fit Malko, refusant de se compromettre. Anh s'était immobilisée devant lui et s'amusait à remuer son ventre à quelques centimètres de ses yeux afin de bien montrer qu'il n'y avait pas de truquage, que la fumée sortait bien d'elle. Elle eut un clin d'œil amical pour Ubol.

Une des entraîneuses de la boîte s'approcha et fit délicatement tomber les cendres dans un cendrier qu'elle tenait dans l'autre main.

Anh, entièrement nue, sauf ses sabots à hauts talons, continuait à onduler. Ses dents, plantées en avant, lui donnaient une expression sensuelle et carnassière. Elle avait un corps gracile et fin, avec une poitrine haute et renflée, des hanches de garçon et de longues jambes fuselées. La tête rejetée en arrière, elle semblait fière du nuage rougeoyant de son ventre. De longs cheveux noirs tombaient sur ses épaules. C'était une fille ravissante qui ne devait pas avoir plus de vingt ans... Émoustillée par son exemple, une autre entraîneuse vint s'affaler sur Malko, totalement nue.

— Tac-tac number one, proposa-t-elle. Massage number one...

Hélas, elle était beaucoup moins jolie que Anh. Malko de toute façon, n'était pas venu au White Rose pour assister à cette exhibition de folklore colonial français. Il souffrait encore de la déchirure de sa cuisse. Il s'était réveillé à trois heures de l'après-midi, épuisé par les émotions de sa soirée.

Prêt à redémarrer tout seul son enquête. Khammouane était sincère et intègre, mais la C.I.A. était trop puissante pour lui.

Quant à Cy Villard, il ne lèverait pas le petit doigt pour aider Malko. Dans la meilleure des hypothèses.

Il ne restait plus qu'à essayer d'en savoir plus sur ce Jim Dough, le pilote d'Air America... Pour cela, il n'y avait qu'Ubol et ses copines.

Le White Rose se cachait dans la rue Mann Tathourath, une artère non asphaltée perpendiculaire au Mékong, non loin du Lane-Xang. La salle n'était éclairée que par des ampoules peintes de couleurs vives. Des disques américains et français jouaient sans arrêt de la musique de danse, mais les clients venaient uniquement pour les exhibitions de Anh. Elle était la seule à pouvoir fumer tout un paquet de cigarettes. Les gens convenables fuyaient le White Rose. Même Ubol n'y était pas à l'aise.

Malko songeait, en fixant la tache rougeoyante du sexe de Anh, que les missions de la C.I.A. passaient décidément par d'étranges méandres. Si la douce Alexandra avait été là, elle aurait fait ravalier sa fumée à la Vietnamiennne...

Celle-ci arracha d'un geste précis les cigarettes presque fumées, les brandit dans un geste de triomphe et les jeta dans un cendrier. Puis elle s'éclipsa derrière le bar. Aussitôt, son « assistante » passa ramasser à chaque table les deux mille kips, tarif de l'exhibition.

— Il y a des pilotes qui paient jusqu'à dix mille kips pour coucher avec Anh, souffla Ubol avec respect.

En Asie, on vénère toujours la richesse. La petite Laotienne contemplait Malko avec une adoration non dissimulée. Il se demanda si elle était jalouse.

— N'aie pas peur, dit-il gentiment. Je ne veux pas coucher avec Anh. J'ai seulement besoin d'un renseignement.

— Oh, mais cela ne fait rien, fit Ubol avec véhémence. Contrairement à la plupart des Asiatiques, elle était d'une discrétion rare. Elle ne lui avait pas demandé une seule fois ce qu'il faisait à Vientiane.

Anh réapparut. Vêtue d'une large ceinture déguisée en jupe... Son slip noir apparaissait à chaque pas. Un boléro sans soutien-gorge complétait cette tenue hautement modeste. Sans façon, elle s'assit sur les genoux de Malko et embrassa Ubol. Les deux femmes babillèrent en laotien. Ubol semblait vanter les qualités de Malko. Anh lui passa un bras autour du cou.

— Vous voulez m'emmener au Spot ? J'adore danser.

— Avec plaisir, fit Malko. Anh s'arracha de ses genoux.

— Je vais mettre un pantalon alors.

Elle se leva et disparut. On entendit claquer les mandibules de tous les mâles de l'assistance. Habillée, Anh était encore plus érotique que nue...

Ubol se pencha à l'oreille de Malko.

— Je lui ai dit que vous aviez beaucoup d'argent, mais que je ne savais pas ce que vous faisiez.

Déjà Anh revenait, la taille ceinte d'une énorme ceinture de cuir, avec un

pantalon qui la moulait étroitement. Quand même plus décent que la micro jupe...

— On y va ?

Son français était parfait. Sa bouche provocante et son visage plat lui donnaient un air hautain, mais l'image de son sexe rougeoyant continuait à flotter devant les yeux de Malko.

Ils sortirent du White Rose. Aussitôt, Ubol embrassa Malko sur la joue.

— Bonsoir, je vous laisse.

Avant qu'il ait eu le temps de protester, elle était montée dans un cyclo-pousse. Anh éclata de rire.

— Ubol est trop gentille ! Si j'avais un homme comme vous, je ne le présenterais pas à mes copines...

Elle prit le bras de Malko, s'appuyant carrément contre lui de tout son corps tiède.

— Allons à pied, proposa-t-elle. La rue Pang-Kham est à deux pas.

Il y avait tellement de trous que la chaussée semblait avoir été bombardée par des B 52. Chaque fois qu'elle se tordait la cheville, Anh jurait avec la charmante verdure d'un sergent de la coloniale. Indifféremment en français ou en vietnamien.

Elle s'était arrosée de parfum et portait une bague à chaque doigt. Au coin de la rue Sam Sen Thai, une fille en pantalon les fixa avec insistance. Anh ricana :

— Elle ne vous plaît pas, celle-là ?

— Pourquoi ? demanda Malko.

— C'est un travelo, fit Anh, pleine de mépris. Il y en a plein près du Happy Bar. Alors, tous les bombayes traînent dans le coin.

— Les bombayes ? Elle éclata de rire.

— Les hindous quoi ! C'est comme ça qu'on les appelle ici.

— Ils ont presque tous les commerces, les bijouteries surtout. Ils sont encore plus forts que les Chinois, mais je préfère les Chinois. Les bombayes sont sales et voleurs...

Cent mètres plus loin, ils passèrent devant un énorme bâtiment vert qui écrasait les petites maisons de bois de la rue.

— Voilà la maison de l'homme le plus riche de Vientiane, annonça Anh, la voix pleine d'admiration. Lo-Shing. Un Chinois, bien entendu. Il a une douzaine de femmes qui ne sortent jamais. Il faut voir la tête des bombayes quand il passe dans leur rue. Ils mangent la poussière de ses chaussures...

— Qu'est-ce qu'il fait ? Anh eut un rire léger.

— Ici, personne ne sait jamais d'où vient l'argent. Le Laos est un pays pauvre et pourtant, Lo-Shing a fait construire une énorme pagode près de Louang-Prabang. Cela lui a coûté des millions de kips...

D'énormes gouttes commencèrent à tomber. Anh prit Malko par la main et se mit à courir, jurant copieusement à cause de ses sabots à hauts talons.

— Ma mère était la plus grande putain de Haiphong, confia Anh d'un ton

ravi. Elle ne pouvait voir un type blond aux yeux bleus sans coucher avec. Et Dieu sait s'il y en avait ! Maintenant elle est trop vieille pour faire l'amour, alors elle joue et elle perd. Quand elle n'a plus d'argent elle est furieuse et il faut que je lui en donne, sinon, elle met le feu à la maison... Heureusement que ma sœur est putain à Saigon. Sinon, je n'y arriverais pas.

Malko ne pouvait qu'approuver ce sens des traditions.

Collée contre lui, les seins plantés dans ses pectoraux, le ventre en ventouse contre le sien, Anh dansait avec la ferme intention de conduire son partenaire à l'attentat à la pudeur. À elle toute seule elle avait vidé toute une bouteille de Moët et Chandon et sa diction s'en ressentait. Son humeur aussi. Ses manières brutales avaient fait place à une douceur perverse qui mettait les nerfs de Malko à rude épreuve.

Tantôt, elle s'écartait de lui, ondulant avec des saccades furieuses, mimant l'amour, tantôt, elle revenait se couler contre lui du menton aux chevilles avec la force têtue d'une sangsue. Sans qu'il arrive à discerner la part de comédie. Impavide, Johnny, le chanteur philippin, débitait ses rengaines apprises par cœur.

La salle était presque aussi obscure que le White Rose, avec beaucoup plus d'Américains.

En entrant, ils avaient croisé trois filles seules, ravissantes. Mais la plupart de celles qui accompagnaient les pilotes d'Air America étaient des paysannes, douces, timides et gauches. Ne parlant que laotien, elles restaient muettes toute la soirée, n'osant pas tremper les lèvres dans leur J & B à huit cents kips.

La musique s'arrêta. En revenant à leur table, Malko et Anh trouvèrent une Laotienne, vêtue d'une longue robe noire, outrageusement maquillée, avec des ongles interminables et un joli petit mufle. Anh la fit déguerpir, l'interpellant brutalement en laotien.

— Elle a l'air d'une pute, fit-elle avec mépris. Je ne comprends pas comment on laisse toutes ces filles seules ici...

Blasée, la fille quitta la table avec un regard en coin pour Malko et alla s'installer au bar, emportant son verre.

Ils dansèrent encore plusieurs slows. Anh se collait de plus en plus contre Malko. Visiblement décidée à le pousser à bout. Quand la musique s'arrêta, elle proposa :

— On s'en va ?

Il n'avait pas appris grand-chose, n'osant pas lui poser de questions trop directes. Sauf que Anh était très populaire parmi les pilotes d'Air America. Une douzaine d'entre eux étaient venus à leur table l'embrasser ou l'inviter. Elle avait dansé une série de slows avec un immense type en chemise orange qui la serrait tellement contre lui qu'il semblait vouloir la casser en deux. Anh en avait rajouté ! À la fin de la danse, Malko avait pu voir le type honteux se faufiler hors de la piste de danse, visiblement mal à l'aise. Anh était revenue à la table, hilare et furieuse.

— Ce salaud, avait-elle explosé. Il me dit qu'il paiera cent dollars pour coucher avec moi, et il en profite pour s'envoyer en l'air à la sauvette !

Elle était malgré tout, fière d'avoir pu faire jouir le grand Américain en pleine piste de danse, sous l'œil bovin du chanteur philippin.

— C'est là, fit Anh.

Malko arrêta la Volkswagen dans un chemin étroit et sombre, non loin de l'ambassade de France. Ils avaient été la reprendre à pied, près du White Rose.

Aussitôt, la Vietnamiennne soupira.

— Vous voudriez bien faire l'amour avec moi, n'est-ce pas ?

Brusquement, elle se pencha et embrassa Malko avec une violence artificielle. Sa langue chaude et douce s'infiltra dans sa bouche, y remua furieusement, tandis que la main de Anh partait en exploration avec une dextérité digne d'éloges. Malko se dit que faire l'amour dans une Volkswagen risquait d'être éprouvant pour les articulations. Mais Anh se détacha brutalement de lui, avec une moue de dédain.

— Vous, les Blancs, vous êtes tous pareils. Dès que vous voyez une Jaune, vous avez envie de la sauter.

Elle était complètement saoule... Malko eut une inspiration subite.

— Je ne veux rien de vous, dit-il froidement. Sauf un renseignement. Vous connaissez un pilote qui s'appelle Jim Dough ?

Elle tourna la tête, surprise.

— Jim Dough ! Bien sûr que je le connais. C'est le plus bourré de la bande.

— On peut avoir confiance en lui ?

L'expression de Anh se durcit immédiatement. Elle n'était pas si saoule que ça.

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

— J'ai besoin d'un pilote qui soit discret et qui n'ait pas peur de se mouiller.

— Pour quoi faire ?

La voix de Anh avait perdu toute sa douceur.

— Ça ne vous regarde pas. Anh laissa tomber.

— Ce n'est pas en lâchant des sacs de riz aux réfugiés que Jim fait son pognon...

— Vous pouvez me le présenter ? Elle sursauta.

— Débrouillez-vous. Il est tous les soirs au Happy Bar. C'est le meilleur joueur de fléchettes du coin. Ou alors, au Purple Porpoise. Il est comme un fou pour la pute blonde qui le tient.

Brusquement, elle ouvrit la portière.

— Je vous en ai déjà trop dit, fit-elle. Je n'ai pas envie qu'on me retrouve

dans le Mékong... Salut. Soyez chic avec Ubol, elle en a besoin. Et revenez me voir au White Rose.

Tout son érotisme s'était envolé. Malko se dit avec un peu de tristesse qu'elle n'était qu'une flamboyante tirelire. Mais il venait d'apprendre quelque chose d'intéressant.

Anh ouvrit la barrière de bois de sa maison et le claquement de ses talons de bois décrut dans l'obscurité. Il était encore temps d'aller au Happy Bar.

Plusieurs filles s'amusaient bruyamment sur le trottoir, avec des pilotes. Autour du Happy Bar, il y avait trois ou quatre bars plus petits, bourrés d'entraîneuses. Et le Lido, boîte à taxi-girls, en déversait une cargaison sur le trottoir à minuit, à cause du couvre-feu.

Pour la troisième fois, Malko entra au Happy Bar. Le jeu de fléchettes était inutilisé. Seuls, quelques couples flirtaient dans les grands canapés en osier. Il s'approcha de la barmaid.

— Vous n'avez pas vu Jim ce soir ? La Laotienne fronça les sourcils.

— Jim ? Jim comment ?

— Celui qui joue aux fléchettes.

— Ah, oui. Si, il est passé. Il est peut-être au Purple Porpoise.

Malko remercia et sortit. Le Purple Porpoise était à cent mètres, sur le quai Fangum. Il dut écarter successivement cinq travestis qui lui proposèrent tous un traitement « number one »...

Le quai Fangum était désert, mais une petite lumière brillait au-dessus de la porte en forme de tonneau du Purple Porpoise.

CHAPITRE VIII

Il ne vit d'abord qu'une paire de jambes somptueusement longues, au galbe parfait, presque fort, se terminant par une chute de hanches à rendre jalouse la déesse Callipyge. Le tout moulé dans un pantalon vert cru. Puis la jeune femme qui s'était penchée par-dessus le bar pour attraper des cubes de glace, se redressa et tourna la tête vers la porte.

Malko reçut le choc des immenses yeux bleus faussement candides, ombrés d'interminables cils. La bouche semblait avoir été dessinée par Vargas, charnue, sensuelle et pleine. La lèvre supérieure très légèrement retroussée sur des dents de fauve, plantées un peu en avant, ce qui accentuait l'impression sauvage. Une mèche blonde tombait sur le front adoucissant le visage et contrastant avec les sourcils totalement épilés. Cyntia, la patronne du Purple Porpoise, était superbe. Et dans ce bain asiatique, sa beauté ressortait encore plus. Le regard de Malko descendit jusqu'au chemisier de shantung noir qui laissait deviner deux seins incroyablement hauts et fermes. Juchée sur des sabots aux talons démesurés, elle était de la même taille que Malko. Elle eut un sourire éblouissant.

— Bonsoir, dit-elle d'une voix veloutée.

Malko fit un effort pour redescendre sur terre et regarda au-delà de l'éblouissante apparition. Le bar était vide, à part un barman laotien endormi dans un fauteuil au fond de la salle.

Et l'homme assis au bar en face de la jeune femme. Entre eux, il y avait un tapis vert et des cartes. Le visage crispé, les yeux sur ses cartes, le partenaire de Cyntia ne prêta aucune attention à Malko. Mais à son physique, celui-ci se dit que ce pouvait être Jim Dough. Il avait le front bas, une bouche large et dure, un nez épaté de boxeur. De longs poils noirs couvraient ses bras. Une énorme Rolex brillait à son poignet.

Malko referma la porte et s'avança dans le bar. Un invisible électrophone diffusait de la musique classique. Au fond, on apercevait un escalier en colimaçon qui disparaissait dans le plafond.

Malko ramena ses yeux sur cette créature somptueusement belle, tellement inattendue dans ce bar du bout du monde.

En dépit de sa tenue provocante on n'aurait jamais dit la tenancière d'un bar, mais une maîtresse de maison recevant un invité de marque.

— Bonsoir, dit Malko.

Au son de sa voix, le joueur leva enfin la tête de son jeu et considéra

Malko d'un air peu amène.

— Tu peux pas jouer et laisser ton larbin s'occuper des clients, grommela-t-il.

Cyntia posa la carte qu'elle tenait à la main avec une moue moqueuse. Quatre cartes étaient retournées devant chaque joueur. Deux rois et deux valets devant Jim. Sept, six, neuf et valet de pique devant Cyntia.

— Ne sois pas mauvais joueur, Jim. Repose-toi cinq minutes. Que voulez-vous boire ?

Les yeux bleus s'étaient posés sur Malko. Avec intérêt, lui sembla-t-il.

Elle se tourna pour passer derrière le bar et Malko eut de nouveau un choc. À côté de Cyntia, la tentation de Saint-Antoine n'était qu'un fade mirage. Il n'aurait pas cru qu'une telle cambrure soit possible. Il était difficile de donner un âge à Cyntia. Bien qu'elle n'ait pas une seule ride, il émanait d'elle une dureté diffuse.

Malko n'arrivait pas à en détacher les yeux. Que faisait-elle à Vientiane, derrière le comptoir d'un bar ? Dans n'importe quel endroit civilisé, les milliardaires se seraient battus au rasoir pour la couvrir de bijoux...

— Si vous aviez de la vodka, dit-il, ce serait un miracle...

La jeune femme ferma à demi les paupières et Malko vit ses prunelles se révolter. Comme si elle jouissait. Un tic étonnamment sensuel.

— Je fais des miracles, dit Cyntia. Vous voulez de la russe, de l'américaine ou de la polonaise ?

— De la russe.

Il la regarda jongler gracieusement avec les bouteilles et la glace pilée. En plus, elle savait servir la vodka ! Avant de la verser dans le verre, elle le remplit de glace pilée et la fit longuement tourner, sous le regard furibond de Jim. Ce dernier commençait à contempler Malko avec une franche haine... Il alluma un petit cigare tout noir et tira dessus furieusement. Malko prit son verre délicieusement glacé et en but une gorgée. Cyntia vint se rasseoir sur son tabouret et reprit sa carte. Sans le regarder, elle dit :

— Je t'écoute.

Un sourire en coin tordit la bouche de Jim.

— Full. Aux rois par les valets, s'écria-t-il. Cyntia fit la moue.

— Un full ! Je crois que tu as gagné.

Elle prit sa carte et la fit glisser à côté des autres sur la table. Six de pique, valet de pique, sept de pique, neuf de pique. Malko regardait, fasciné. Cyntia avait des mains masculines aux ongles courts. Elle prit la carte inconnue.

— Celle-là, je ne l'ai pas encore vue, dit-elle.

Malko regarda le visage de l'Américain. Un rictus nerveux déformait sa bouche. Il était penché le cou en avant, comme un oiseau de proie, fixant avidement les mains de Cyntia. Celle-ci retourna la carte d'un coup sec du poignet.

As de pique !

— Je crois que tu as perdu, Jim, dit-elle de sa voix douce. Une couleur

bat le full, n'est-ce pas ?

Jim marmonna une injure entre ses dents. Puis il fouilla dans sa poche et sortit un billet de cent dollars, tout froissé, qu'il jeta sur le bar. Négligemment, Cyntia le poussa d'une pichenette dans un tiroir ouvert. Puis elle ramassa les cartes et commença à les battre avec une incroyable dextérité.

La porte s'ouvrit sur un Blanc qui salua Jim de la tête avant d'aller s'asseoir à une table du fond. Aussitôt assis, il sortit de sa poche-revolver un énorme walkie-talkie et le posa sur la table.

Un des cent quatorze conseillers militaires de l'ambassade U.S. qui restait en liaison permanente avec les responsables de la C.I.A.

Le barman ouvrit l'œil et se leva.

— Encore un coup, fit Jim.

La jeune femme sourit, angélique.

— Tu m'as dit que tu te levais tôt demain, que tu volais. Tu seras fatigué. Et tu sais bien que je triche.

— Ah, ne dis pas de conneries ! fit Jim furieux. Tu ne peux pas tricher ! Allez, donne.

Cyntia tourna la tête vers Malko. Une lueur de gaieté flottait dans ses yeux bleus.

— Voulez-vous jouer avec nous ? Jim grogna :

— Tu pourrais me demander mon avis.

— Tu n'es pas hospitalier, dit Cyntia. Ce gentleman est seul et il s'ennuie.

— Comment sais-tu que c'est un gentleman ? demanda Jim avec une lourde ironie.

— Parce que cela se voit.

Le ton de Cyntia était nettement plus incisif.

— Je ne voudrais pas vous déranger, dit Malko, plein de diplomatie.

— Vous ne nous dérangez pas, dit Cyntia. Je vous présente Jim Dough, le meilleur pilote d'Air America...

Jim, de mauvaise grâce, lui tendit la main. Malko la prit, se maudissant ultérieurement. Pour un contact raté, ce n'était pas mal.

— Prince Malko Linge, dit-il.

— Enchanté, fit Cyntia. Nous voyons très peu de princes à Vientiane. À part ce gros porc de Lom-Savath... Il est en retard ce soir. Il a peut-être éclaté...

— À quoi jouez-vous ? demanda Malko pour détendre l'atmosphère.

Cyntia lui sourit.

— Au poker mexicain.

— Mais vous n'avez pas de jetons ?

La jeune femme montra ses dents de fauve, en un sourire éblouissant.

— Nous n'avons pas besoin de jetons. Il n'y a pas de relance. Chaque donne, Jim joue cent dollars et moi, je me joue...

— Si Jim gagne, il m'emmène chez lui ce soir. J'estime qu'il joue à un

tarif raisonnable, non ?

Malko essaya de dissimuler sa déception. Ainsi Cyntia vendait son beau corps pour cent dollars. Et pourtant, son maintien semblait cacher autre chose qu'une simple putain de luxe. Elle semblait trop sûre d'elle, trop orgueilleuse, pour une femme à vendre.

— C'est en effet une très belle récompense, reconnut Malko.

— Pour vous, ce sera deux cents dollars, dit Cyntia d'un ton sans réplique. Je veux quand même favoriser Jim qui joue avec moi depuis si longtemps et qui n'a pas encore gagné... D'accord ?

— D'accord.

C'était une façon astucieuse de faire marcher un bar sans clients, mais, avant tout, il tenait à se lier avec Jim Dough. Ce dernier ressemblait dans l'immédiat, à un requin en proie à une rage de dents. Ses petits yeux noirs détaillaient Malko avec férocité. Celui-ci attira un tabouret et s'assit à côté de lui.

— Qu'est-ce qui donne ?

Jim attira les cartes et poussa le jeu vers Cyntia.

— Donne.

Elle prit le jeu, le battit rapidement et le tendit à Jim.

— Coupe.

Il obéit et aussitôt elle distribua. Deux cartes à chaque joueur. Malko regarda les siennes : dame et huit de cœur. Pas fameux. Il retourna le huit sur la table.

Cyntia retourna le roi de carreau et Jim le neuf de trèfle. Jim interrogea Malko :

— Cartes ?

Cyntia se pencha sur lui et il sentit un sein élastique peser sur son bras.

— Je vous préviens que selon nos règles, vous pouvez renoncer avant de demander des cartes. Dans ce cas, vous ne perdez rien...

Malko hésita. Avec ses cartes, il avait neuf chances sur dix de perdre deux cents dollars. Mais c'était trop bête de rompre le contact avec Jim Dough.

— Je continue, dit-il.

Elle distribua une carte. Malko toucha l'as de cœur et retourna sa dame.

Cyntia retourna un neuf de pique et Jim un neuf de trèfle. Tout cela n'était pas brillant. De nouveau, la jeune femme donna. Cette fois, Malko retourna un six de cœur, Jim une dame de trèfle et Cyntia un roi de pique. Ce qui lui faisait deux rois. Au minimum. Jim Dough semblait ne plus respirer. En voyant ses trois trèfles, Malko se dit qu'il devait en avoir un quatrième en main. Presque une couleur.

Lentement, Cyntia donna la dernière carte. Malko la prit sans la regarder.

Cyntia jeta un coup d'œil à la sienne et posa sur la table un sept de pique.

Jim hésita avant d'aligner un huit de trèfle. Il se tortillait sur son tabouret et on sentait qu'il mourait d'envie de parler.

— À toi, Cyntia, dit-il d'une voix rauque.

Il serrait sa dernière carte comme si on avait voulu la lui voler.

Cyntia leva un regard inexpressif et retourna un roi de cœur.

— Brelan, dit-elle.

— Tu as perdu, hennit Jim Dough.

Dans sa précipitation, il renversa son verre de Heineken, avant d'étaler un roi de trèfle.

— Couleur, annonça-t-il.

Cyntia ne broncha pas. Son regard se posa sur les yeux dorés de Malko.

— Notre ami n'a pas encore dit ce qu'il avait, remarqua-t-elle.

Malko venait de regarder sa dernière carte et ne savait plus où se mettre.

Il eut l'intuition fulgurante que quelque chose lui échappait.

— J'ai une couleur aussi, avoua-t-il.

— À quoi ? rugit Jim Dough.

Sans répondre, Malko retourna l'as de cœur. Il y eut une seconde de silence, rompu par le rire clair de Cyntia.

— Mais vous avez gagné !

CHAPITRE IX

Jim Dough frappa du plat de la main sur le comptoir.

— Bordel de Dieu de nom de Dieu de merde !

Et on sentait qu'il n'exprimait pas toute sa pensée... Ses traits s'étaient brusquement tirés et il fixait les cartes étalées sur le bar, comme s'il voulait les anéantir par la puissance de son regard.

Au fond du bar, l'homme au walkie-talkie sursauta.

Jamais Malko n'avait vu une telle expression de frustration. Il comprit qu'il tenait là une occasion unique.

— Je crois que ce n'est pas très juste, dit-il. Si vous êtes d'accord tous les deux, je remets ma victoire en jeu demain soir.

Il crut que les yeux de Jim Dough allaient tomber sur le tapis vert. L'Américain eut du mal à articuler.

— Vous voulez dire que vous n'embarquez pas Cyntia ?

— C'est à peu près cela, reconnut Malko. Bien que ce ne soit pas l'envie qui m'en manque, ajouta-t-il galamment. Et sincèrement – La jeune femme le fixait avec des yeux de glace. Encore plus belle, si possible.

— Vous ne gagnerez peut-être pas deux fois, remarqua-t-elle. Jim a essayé très longtemps de me battre.

Pour la première fois depuis le début de la partie, elle semblait avoir les nerfs à fleur de peau.

— La chance m'a bien souri une fois.

Jim Dough lui envoya une claque dans le dos à assommer une portée de buffles.

— J'offre une tournée, proclama-t-il avec enthousiasme. Allez, Cyntia, donne à boire.

Sans regarder Malko, la jeune femme repassa de l'autre côté du comptoir et remplit deux verres de J & B qu'elle poussa vers les deux hommes.

— Je ne bois pas, dit-elle.

Aussitôt elle quitta le bar et se dirigea vers l'escalier en colimaçon qu'elle monta lentement, suivie des yeux avidement par Jim Dough.

Sa silhouette était vraiment fabuleuse... Dès qu'elle eut disparu par la trappe, Jim prit son verre et le choqua bruyamment contre celui de Malko.

— Vous êtes un type vachement sympa ! fit-il. Tous mes copains voleraient sur le dos jusqu'à Louang-Pra-bang pour coucher avec Cyntia ! Et vous savez que c'était sérieux : elle vous aurait suivi.

— J'en suis certain, dit Malko, mais je ne suis pas à Vientiane pour courir après les filles.

— Qu'est-ce que vous faites ?

Malko ne répondit pas. Cyntia descendait l'escalier avec un chien en laisse : un gros chow-chow jaunâtre qui tirait une langue noire comme l'enfer.

Elle passa devant les deux hommes, lointaine comme une déesse.

— Je vais promener Confucius, annonça-t-elle. Ensuite, je ferme.

Elle disparut dans l'obscurité. Le barman vint fermer la porte derrière elle.

— Allons boire un verre ailleurs, suggéra Jim. Elle a l'air de mauvais poil. J'ai envie de vous offrir une sacrée cuite...

— Il y a encore des endroits ouverts à Vientiane ? demanda Malko.

L'Américain posa une liasse de kips sur le comptoir et haussa les épaules.

— Oh oui. Les bars à pûtes de Dong-Palan, mais ce n'est pas marrant. Allons plutôt au Vieng-Ratry. Quelquefois il y a des filles superbes. Mais c'est toujours des gooks.

Malko le suivit dehors. Cyntia avait disparu sur le quai Fangum et il faisait toujours aussi chaud. Jim Dough ouvrit la portière d'une Camaro jaune canari.

Cyntia marchait lentement sur la berge, de terre du Mékong qui longeait le quai Fangum. Elle avait détaché Confucius et faisait tourner sa laisse. Elle s'arrêta : des Laotiens jouaient de la guitare un peu plus loin. Pour la première fois depuis longtemps, elle avait perdu le contrôle d'elle-même. Elle en était furieuse et vaguement inquiète.

Qui était l'homme qui n'avait pas voulu d'elle ce soir ? Même avant sa stupéfiante décision, elle s'était rendu compte qu'il était d'une trempe différente de ses habituels « durs ». À une certaine nonchalance distante, à un détachement froid qui émanait de ses yeux d'or. Mais elle ne pensait pas qu'il aurait le courage de la refuser... Elle savait l'attraction qu'elle exerçait sur les hommes, surtout dans cette ville du bout du monde. Jamais elle n'avait été aussi vexée. Son amertume venait de ce qu'elle connaissait les limites de son orgueil : elle ne lui donnerait pas une seconde chance.

Un sifflement léger lui fit tourner la tête. Une silhouette s'approcha d'elle. Une Asiatique aux cheveux tirés, très jeune et sombre de peau. Elle regarda autour d'elle puis vint se coller contre Cyntia, la tête contre sa poitrine. De quai Fangum, on ne pouvait les voir, car elles étaient en contrebas. En face il n'y avait que le Mékong et la rive Thaï était à cinq cents mètres.

La fille leva la tête vers Cyntia avec une expression proche du ravissement.

— Si tu veux, dit doucement la jeune femme.

Elle s'appuya à un gros latanier et regarda le ciel étoilé. Délicatement,

mais très vite, la Laotienne fit glisser la fermeture Éclair du pantalon vert. Cyntia avait horreur des slips qui font des marques disgracieuses sous les pantalons.

Quand les doigts fins l'effleurèrent, elle ferma les yeux, gardant l'empreinte des étoiles sur ses rétines. Sans un mot, sans un geste superflu, sa partenaire s'était emparée d'elle et la caressait avec une délicatesse diabolique, mêlée d'accès de brutalité calculée. La respiration de Cyntia se fit plus haletante. Une grande ride verticale était apparue sur son front, comme si elle réfléchissait intensément. Ses mains se crispèrent sur les épaules de celle qui lui dispensait ce plaisir presque parfait. Peu à peu, son bassin se décolla du latanier, allant au-devant de la caresse. Elle sentit ses jambes mollir et son cœur se mit à cogner dans sa poitrine.

L'Asiatique modifia imperceptiblement la position de ses doigts. Cyntia fut agitée d'une secousse délicieuse.

— Là. Oh oui là, murmura-t-elle.

Puis elle ne dit plus rien, la bouche ouverte, le souffle court. Tout le plaisir diffus sembla se concentrer en un seul point, en un éblouissement de quelques secondes.

Aussitôt Cyntia arracha les mains qui venaient de la caresser.

À ce stade, elle ne pouvait plus supporter aucun contact. Elle se mordit les lèvres de toutes ses forces pour ne pas gémir de bien-être.

Puis, lentement, sa respiration redevint normale.

Tendrement, l'Asiatique caressait ses cuisses musclées à travers le tissu.

Cyntia rouvrit les yeux avec une sensation bizarre. Pour la première fois, elle ne se sentait pas entièrement apaisée. Pourtant, sa partenaire avait été parfaite. Celle-ci, avec l'instinct sûr des femmes amoureuses, demanda anxieusement :

— Vous n'avez pas aimé ?

Elle n'avait jamais osé tutoyer Cyntia.

La jeune femme referma la fermeture Éclair.

— Si, fit-elle sincèrement. C'était délicieux. Furieuse, elle ne pouvait s'empêcher de penser à l'homme aux yeux d'or.

Elle éprouvait le besoin d'un sexe dans son ventre, d'une vraie violence, d'un corps d'homme contre le sien. Sa partenaire était restée contre elle, inquiète.

— Demain soir ?

— Je pense, dit Cyntia.

Elle appela Confucius et reprit sa promenade. Jusqu'à ce soir, ces brèves étreintes debout dans l'ombre du quai Fangum, la satisfaisaient pleinement. Elle ignorait si son excitation venait de l'habileté de sa partenaire ou de la situation.

Debout, dans l'obscurité, la fille la regarda partir. Elles s'étaient rencontrées par hasard, au même endroit et n'avaient jamais eu une vraie conversation. Son cœur se gonflait d'orgueil à la pensée qu'elle était la seule à

connaître le secret de la femme que tous les hommes de Vientiane désiraient.

Elle, simple petite secrétaire à l'ambassade du Nord-Viêt-nam...

Tous les yeux se tournèrent vers les deux Blancs lorsqu'ils traversèrent la piste de danse pour gagner leur table. À part Malko et Jim Dough, il n'y avait pas un seul étranger au Vieng-Ratry. Au bar, à côté de l'inévitable orchestre philippin, plusieurs entraîneuses laotiennes attendaient en bavardant.

Malko avait l'impression étrange d'être transparent. Il ne sentait pas d'hostilité à leur égard, simplement ils n'existaient pas. Ils n'auraient pas dû être là. Moins sensible, Jim Dough s'ébroua, parfaitement à l'aise, perdu dans la contemplation des jambes de sa voisine.

Le Vieng-Ratry se trouvait en contrebas d'un chemin de terre étroit, juste en face d'un bidonville sur pilotis, à l'est de l'avenue Lane-Xang. À côté, une pagode vietnamienne paraissait mieux entretenue. Mais les bananiers qui entouraient le Vieng-Ratry lui donnaient l'air mystérieux. C'était un bâtiment de bois d'un seul étage, décrépit avec une véranda et des volets verts. De vieux climatiseurs soufflaient un air tiède dans la salle où trois couples dansaient un slow très sage. Un garçon s'approcha sans enthousiasme et Jim Dough commanda deux scotches sans demander à Malko son avis.

— Les gens sont très guindés ici, remarqua-t-il.

Jim Dough promena un regard condescendant sur la salle.

Il y a tous les Laotiens avec leurs petites amies et quelques Chinois. Les étrangers viennent rarement. Mais c'est la seule boîte qui marche après le couvre-feu et où on ne soit pas harcelé par les pûtes... Malko regarda l'alignement des filles au bar.

— Effectivement, elles ne se jettent pas sur nous. L'Américain haussa les épaules :

— Oh, si vous leur plaisez, elles coucheront avec vous. Mais elles préfèrent les Chinois qui les entretiennent. Ou les Laotiens... Tenez, le gros type, au fond, avec la fille en rouge. C'est un colonel qui gagne cent mille kips^[8] par mois ; pourtant il est là tous les soirs. Il se débrouille. Seulement, ils aiment bien que cela reste entre eux.

Jim Dough but son verre d'un coup et le reposa.

— Vous savez que Cyntia me rend dingue, dit-il. Elle a dû me piquer mille dollars...

— Pourquoi vous laissez-vous faire ?

Jim émit un bruit inarticulé et se pencha à travers la table.

— Parce que je crève d'envie de la baiser. Il n'y a pas un pilote d'Air America qui n'ait pas essayé. Elle ne leur laisse même pas le temps d'ouvrir la bouche... Et on ne lui connaît pas de Jules. Rien. À part son Confucius. Un soir, je lui ai proposé cinq cents dollars pour coucher avec elle. Je les ai posés sur le comptoir. Elle a pris les billets et a commencé à les déchirer. J'étais

dingue. C'est là qu'elle m'a dit qu'elle voulait bien me donner une chance. Au poker. En m'avertissant qu'elle trichait et que je ne gagnerais jamais.

— Elle triche ?

Jim haussa les épaules.

— Pensez-vous ! Je regarde ses mains. On ne me la fait pas. Elle a seulement une chance phénoménale. Mais cela ne durera pas toujours. Regardez ce soir. Vous auriez pu la baiser. Ça a dû faire tourner sa chance. Demain, avec un peu de pot, ce sera à moi.

— J'espère pour vous, dit Malko.

L'Américain jouait machinalement avec son verre vide. Soudain il demanda :

— Qu'est-ce que vous faites à Vientiane ? Je ne vous ai jamais vu...

— Il n'y a pas longtemps que je suis là.

— Vous êtes dans quel business ? Malko eut un geste vague.

— Oh, les affaires... L'œil de Jim Dough brilla.

— Quel genre ?

Malko tourna la tête et laissa tomber calmement :

— Je cherche quelqu'un qui soit prêt à gagner beaucoup d'argent en prenant quelques risques.

Pendant quelques secondes, on n'entendit que les notes du tango vieillot. Puis Jim Dough se pencha vers Malko.

— N'importe quel type m'aurait dit ça, je me serais tiré. Mais un gars capable de refuser de sauter Cyntia, c'est pas la même chose. De quoi s'agit-il ?

— D'aller en Birmanie chercher un lot de rubis, dit Malko. La livraison se fait sur un terrain abandonné. Ensuite on revient ici. Il faut un avion et un bon pilote.

— J'ai un avion, je peux remonter le Mékong en volant sur le dos et je suis gonflé, dit Jim Dough. Et en plus, cela ne me déplairait pas de travailler avec vous...

— Combien gagnez-vous à Air America ?

— Deux mille quatre cents dollars pour quatre-vingts heures de vol par mois, plus les primes quand on va dans des coins malsains. Contrats d'un an, renouvelables. Mais on s'emmerde ici et on dépense du fric. La plupart des copains font leurs heures en quinze jours et se tirent au pays. Moi, je n'ai personne là-bas, alors je reste.

— C'est avec deux mille quatre cents dollars par mois que vous jouez Cyntia au poker ?

Jim Dough eut un geste évasif.

— Il y a des à-côtés.

Le garçon passait et il recommanda une tournée. Ses yeux commençaient à avoir le brillant des ivrognes. Lorsqu'on lui apporta son scotch, il le but d'un trait et rota.

— Vos à-côtés, c'est l'opium ? susurra Malko. Jim Dough sourit sans

répondre.

Au même moment, il y eut un brouhaha près de l'entrée et plusieurs garçons s'affairèrent autour d'un Asiatique rondelet, prodigieusement laid, avec un crâne en pain de sucre aux trois-quarts rasé, des oreilles de vieil éléphant et un nez de boxeur. Cette malédiction accompagnait une jeune Eurasienne au nez retroussé, l'air horriblement salope.

Lorsqu'elle passa devant Malko, hiératique, il remarqua les ongles interminables rouge très foncé et l'opulente poitrine découverte en partie par le sari croisé qui cachait pudiquement les jambes jusqu'aux chevilles.

Il marchait les yeux baissés, à petits pas.

— Voilà l'homme le plus riche de Vientiane, Lo-Shing, souffla Jim Dough.

— Vous le connaissez ? Jim secoua la tête.

— Pas directement. Il n'a aucun contact avec les étrangers. C'est même très rare qu'il vienne ici. Mais il n'y a pas longtemps qu'il est avec cette fille et il veut lui faire plaisir...

L'ambiance avait imperceptiblement changé au Vieng-Ratry. Comme si l'arrivée du puissant Chinois avait modifié la composition de l'air. Maintenant, les filles du bar faisaient face à la salle. Trois d'entre elles se détachèrent et vinrent s'attabler à la table de Lo-Shing.

— Sa petite amie ne va pas être jalouse ? demanda Malko.

— C'est pour la face, expliqua Jim. Un Chinois est toujours en représentation. Sa maîtresse sait qu'elle n'a rien à craindre de ces filles. Elles ne sont pas dignes du puissant Lo-Shing.

Effectivement, le Chinois ne les regardait même pas... Jim s'ébroua.

— J'ai ramené du Moët et Chandon de Ban-Hoey-Sai, dit-il. Leur sacré Champagne français. Venez, on va en vider une bouteille chez moi. À la santé de Cyntia !

Dehors, il pleuvait un peu, mais la chaleur était toujours aussi lourde.

Malko s'installa dans la Camaro. Ils remontèrent l'avenue Lane-Xang à tombeau ouvert. L'Américain habitait le long du complexe de Na-Hai-Dio. Il stoppa devant une maisonnette basse entourée d'un jardin. Une plaque blanche indiquait : « Mékong, home N° 36 ». L'intérieur était laqué en blanc, avec des meubles en osier. L'Américain se laissa tomber dans un fauteuil.

Jim Dough jeta la deuxième bouteille vide de Moët et Chandon dans un coin, après avoir appliqué un baiser sonore sur le goulot.

— Bye-Bye, Cyntia !

Malko sourit poliment. L'Américain avait pratiquement bu à lui tout seul les deux bouteilles. Il était complètement ivre. Affalé dans un fauteuil, le regard vague. Soudain son œil brilla et il pointa le doigt sur Malko.

— Vous aussi vous êtes dans la came ? demanda-t-il d'une voix pâteuse.

— Si on veut, dit Malko.

Il hésitait sur la conduite à tenir. Jim Dough eut un hoquet.

— Ici, tout le monde est dans la came, fit-il d'un ton sentencieux.

— Il n'y a pas de risques ? L'Américain haussa les épaules.

— Bof. Les douaniers fouillent rarement nos avions. Si les connards du Narcotic Bureau s'en mêlent, la tour nous prévient et on va se poser ailleurs. J'ai encore soif !

Il alla au réfrigérateur, en sortit la dernière bouteille et essaya de l'ouvrir. Mais il était tellement ivre qu'il cassa net le bouchon. Dépité, il contempla le goulot.

— Merde !

Malko vit un coupe-coupe pendu au mur. Il se leva, le décrocha et prit la bouteille des mains de Jim Dough. Posant la lame au-dessus de l'étiquette, il balaya le goulot d'un geste sec. Le bouchon et l'extrémité du goulot volèrent à travers la pièce, tandis qu'un jet mousseux arrosait le pantalon de Jim Dough.

Celui-ci recula en riant.

— Ah ben ça, c'est formidable !

— Cela s'appelle sabrer le Champagne, dit Malko. Sans ajouter qu'il le sabrait d'habitude en meilleure compagnie...

Sans même prendre de verre, Jim buvait à la régala. Il s'étrangla et rendit la bouteille à Malko.

— Vous êtes un sacré type quand même. Mais dites-moi, maintenant qu'on est copains, faut pas me raconter d'histoires : il n'y a pas de rubis en Nord-Birmanie. Vous êtes ici pour quoi au juste ?

Malko réfléchissait à toute vitesse. L'approche classique, c'était de se faire passer pour un acheteur de drogue. Mais Jim risquait très vite de savoir qui il était et de se défilier. Il fixa le visage congestionné de l'Américain.

— Je travaille pour le Narcotic Bureau.

Une lueur de panique passa dans les yeux injectés de sang de Jim Dough.

— Vous blaguez, non ?

— Je ne blague pas, dit Malko. Je suis au Laos pour enquêter sur la drogue.

— Dites donc, se défendit Jim, il n'y a pas que moi. Je me défends un petit peu, comme tout le monde.

Il semblait totalement désarçonné. Malko avait pris sa décision en un éclair. Jamais il ne retrouverait une aussi bonne occasion de prendre Jim Dough à contre-pied. Il décida d'aller encore plus loin. D'essayer de verrouiller une hypothèse.

— Qui vous a donné l'ordre de piloter un DC-3 plein d'anhydride acétique ? dit-il. Celui qui s'est écrasé dans la jungle.

Jim le regarda avec des yeux ronds.

— Mais, nom de Dieu, comment...

— Vous êtes revenu voir ce qu'il était devenu, aux commandes d'un Pilatus, continua impitoyablement Malko. Je vous ai vu.

L'Américain crispa ses mains sur ses cuisses :

— Vous m'avez vu !

— Oui, j'étais près des débris du DC-3.

— Qu'est-ce que vous faisiez là ? Malko chercha le regard de Jim Dough.

— Je venais de découvrir le cadavre d'un agent du Narcotic Bureau de Vientiane, Ralph Amalfi. Assassiné parce qu'il y avait découvert ce que transportait cet avion.

Il y eut un long silence. Jim Dough faisait visiblement un prodigieux effort pour chasser les vapeurs de l'alcool, essayer de faire front. Mais il perdait pied.

— Assassiné, répéta-t-il.

— On lui a coupé la tête et arraché le foie, précisa Malko. Pour qui accomplissiez-vous cette mission ?

Jim ouvrit la bouche et la referma.

— Je ne sais pas de quoi vous voulez parler, bredouilla-t-il. Je n'ai jamais piloté cet avion.

Il mentait avec une grande maladresse.

— Vous êtes complice d'un meurtre, dit Malko. Ceux qui vous ont fait transporter ce chargement ont tué pour se protéger. Aidez-moi. Sinon je serai obligé de vous mêler à l'enquête. Il m'est facile de retrouver le plan de vol du DC-3. Avec le nom du pilote.

Jim Dough était totalement prostré maintenant. Il secoua la tête.

— Foutez le camp.

Malko se leva.

— Je vous donne jusqu'à demain soir, dit-il. Je suis au Lane-Xang, chambre 225. Si vous me dites tout ce que vous savez, je vous garantis que vous ne serez pas inquiété. Sinon vous êtes fini.

Il sortit de la chambre sans se retourner. Jim Dough avait pris sa tête dans ses mains et son pied gauche battait rythmiquement la mesure sur le plancher. L'attaque de Malko l'avait démoli.

Celui-ci se retrouva dans le sentier sombre longeant le complexe de la C.I.A. Il se mit à marcher vers l'avenue Lane-Xang, seul endroit où il avait une minuscule chance de trouver un taxi à cette heure tardive.

Furieux et en sueur, Malko secoua la grille du Lane-Xang, fermée par un énorme cadenas. Il n'avait pas trouvé de taxi et avait dû marcher.

Soudain quelque chose frôla sa jambe et il baissa les yeux. Il aperçut dans l'ombre la tache jaune d'un chien. Un chow-chow.

Il y eut un bruit léger dans l'ombre et il distingua des cheveux blonds et un pantalon vert.

— Bonsoir, fit la voix mélodieuse de Cynthia. Vous rentrez très tard.

CHAPITRE X

L'étonnement de Malko se transforma instantanément en un sentiment beaucoup plus agréable. Ce ne pouvait être un hasard. Si la superbe Cyntia était là, c'est qu'elle l'avait attendu près de deux heures.

— Quelle merveilleuse surprise, dit-il.

Cyntia s'approcha, un sourire ambigu aux lèvres.

— Vous avez de la chance que Confucius aime se promener la nuit.

— Pourquoi de la chance ?

— Parce que le veilleur de nuit du Lane-Xang dort à poings fermés. Essayez donc de le réveiller...

Malko regarda le jardin et le hall sombre. Évidemment, il avait toujours la ressource de passer par dessus la grille. Mais cela manquait un peu de dignité...

— Qu'est-ce que vous suggérez ? Cyntia sourit.

— Je peux vous donner l'hospitalité, si vous n'avez peur ni de moi, ni de mon chien.

Malko regarda l'admirable silhouette de la jeune femme avec une petite boule dans la gorge.

— Je ne vois vraiment aucune raison d'avoir peur de vous.

Cyntia fit claquer la laisse de son chien sur sa cuisse.

— J'aurais pourtant pu le croire... Tout à l'heure. Ce fut au tour de Malko de sourire :

— Je n'aime pas les victoires trop faciles. Le hasard fait parfois trop bien les choses.

Cyntia lui expédia un regard ironique. Puis elle glissa son bras sous le sien.

— Venez. J'habite un peu plus loin. Juste après le Vat Chanh. A cinq blocs, comme disent les Américains.

Malko réalisa qu'il n'avait plus du tout sommeil.

— Vous m'accordez une revanche ?

Cyntia jouait avec un jeu de cartes, en souriant. Sa maison, typiquement laotienne, sur pilotis, était fraîche, avec de grands ventilateurs tournant au plafond et des nattes partout, meublée surtout de coussins et de sièges très bas.

Un grand sabre birman au fourreau d'argent était exposé à un mur. Malko et elle s'étaient installés dans des sièges d'osier, près d'une table basse. En dépit de son insolite invitation, elle ne faisait rien pour le provoquer. Bien au contraire. Toute son attitude évoquait une réserve de bon aloi.

— Je vois mal comment je pourrais refuser, dit Malko. Où voulait-elle en venir ? La jeune femme battit les cartes et distribua.

— Cent dollars la partie, annonça-t-elle.

Malko contempla le tas de billets froissés étalés devant lui. Il n'avait plus un sou. Tous ses dollars et ses kips y étaient passés. Cyntia le regarda d'un air ironique. D'un geste tout à fait naturel, elle défit les boutons de son chemisier noir et le fit glisser de ses épaules. Sa poitrine apparut, haute et ferme. Magnifique. Elle se tenait les épaules en arrière, très droite, fixant Malko dans les yeux.

— J'ai trop chaud, dit-elle. Et je n'aime pas l'air conditionné.

Elle se leva. Uniquement vêtue de son pantalon vert, elle était encore plus excitante. Malko allongea la main et la posa sur sa hanche. La bouche sèche. Le contact de la chair élastique lui fit l'effet d'une coulée de lave brûlante dans l'estomac. Cyntia se dégagea d'un mouvement souple.

— Il ne faut pas tricher, dit-elle. Vous avez abandonné votre victoire tout à l'heure. Maintenant, vous avez perdu.

Malko, furieux et frustré, ôta sa main. Elle l'avait bien eu.

Soudain, Cyntia éclata de rire, prit les billets et les posa sur ses genoux.

— Vous êtes aussi stupide que Jim Dough, fit-elle avec commisération. Reprenez donc vos beaux dollars. Je vous avais dit qu'il ne fallait pas jouer au poker avec moi...

— Qu'est-ce que vous voulez dire ? Demanda Malko. Nettement sur la défensive.

Les mains sur les hanches, sa magnifique poitrine semblant défier Malko. Cyntia le fixait, pleine d'ironie.

— Vous croyez vraiment que je me jouerais au poker, si je n'étais pas sûre de gagner ? Je fais ce que je veux avec des cartes. C'est la raison pour laquelle j'ai échoué à Vientiane. Je suis interdite dans tous les casinos du monde. Tous les joueurs professionnels me connaissent. Je ne peux plus rien faire de mon habileté. Sauf m'amuser un peu aux dépens de quelques imbéciles...

Malko chercha la vérité dans ses grands yeux bleus. Ils étaient à la fois amers et flamboyants de rage. Deux grands plis d'amertume soulignaient la belle bouche. Ses sourcils épilés accentuaient la dureté de son visage.

— Pourquoi avez-vous fait exprès de perdre ? demanda-t-il. Vous ne m'aviez jamais vu.

Cyntia prit son verre de vodka sur la table et le vida d'un coup. Puis elle

s'assit par terre sur la natte près de Confucius et le caressa distraitement, sans cesser de regarder Malko.

— C'est vrai, dit-elle, personne à Vientiane ne peut se vanter d'avoir couché avec moi. Ce soir, j'avais deux raisons. D'abord, je voulais donner une leçon à ce rustre de Jim Dough. Ensuite, j'avais envie de faire l'amour avec vous.

— Vous n'en avez plus envie ? Demanda Malko malgré lui.

Elle hésita :

— Je ne sais pas. Je ne crois pas. Vous auriez dû venir avec moi tout à l'heure, au lieu de partir avec cet idiot de Jim.

— J'avais des raisons sérieuses de me conduire comme je l'ai fait, dit Malko. D'ailleurs, vous vous en êtes doutée...

— Pourquoi ?

— Ce n'est pas par hasard que vous êtes venue m'attendre près de l'hôtel. Après le couvre-feu.

Cyntia releva la tête et fixa Malko avec une intensité presque douloureuse.

— C'est vrai. Je n'aime pas me tromper.

— Vous n'avez commis aucune erreur, affirma Malko. C'est seulement un mauvais concours de circonstances.

La jeune femme caressa Confucius.

— Pourquoi teniez-vous tellement à faire plaisir à Jim Dough ? Au point de refuser de faire l'amour avec moi. Vous êtes donc si sûr de vous ?

Malko secoua la tête.

— Pas du tout. Mais je ne peux rien vous dire pour le moment.

Elle haussa les épaules.

— Bon, n'en parlons plus. Je vais vous montrer votre chambre. Il est trop tard pour retourner à l'hôtel.

Malko la suivit dans une petite pièce où se trouvait un lit avec une moustiquaire. Cyntia se retourna, les pointes de ses seins à quelques centimètres de la chemise de Malko. Encore plus provocante que si elle avait été totalement nue.

— Bonsoir.

En dépit de sa rebuffade précédente, Malko ne résista pas : il l'attira contre lui. Cyntia ne résista pas. Leurs lèvres se touchèrent. Une langue chaude et habile s'empara de la sienne, dans un baiser très doux. Et le mont de Vénus extraordinairement proéminent de Cyntia lui meurtrit le ventre. Mais elle s'écarta tout de suite, une drôle de lueur dans le regard.

— Non, je ne veux pas, murmura-t-elle.

Malko sentit que ce n'était pas la peine d'insister. Cyntia n'était pas le genre de femmes qu'on prenait de force. Mais le sang battait à ses tempes et il se sentait plus incliné au viol qu'au baise-main. Pour éviter de se conduire comme une bête, il changea de sujet.

— Vous vous êtes souvent jouée au poker ? demanda-t-il.

Cyntia sourit gaiement.

— Non. C'est le prince Lom-Savath qui m'en a donné l'idée. Un poussah laotien milliardaire et corrompu qui s'est mis dans la tête de coucher avec moi. Il est venu au Purple Porpoise un soir, dès qu'il a su que j'étais à Vientiane. Puis il m'a fait proposer par son secrétaire de venir passer une semaine chez lui contre quelques lingots d'argent. Il était si sûr de lui que je lui ai proposé de les jouer.

— Bien entendu, il a perdu... Mais depuis il vient presque tous les soirs au Purple Porpoise. Il me demande toujours de jouer avec lui. Mais ça ne m'amuse pas. Pour se consoler, il a dit à tout Vientiane que j'étais lesbienne.

Elle s'écarta de Malko et se dirigea vers la porte. Avant de la refermer, elle se retourna :

— J'espère que vous n'êtes pas somnambule... Confucius est féroce la nuit et il dort près de moi.

Qu'en termes galants... Malko commença à ôter sa chemise en pensant avec nostalgie au corps somptueux de Cyntia. Et aussi à son esprit tortueux.

Sa mission achevée, il avait bien l'intention de prendre sa revanche. De gré ou de force. Il s'allongea sous la moustiquaire et essaya de dormir.

Jim Dough ouvrit les yeux. Il avait l'impression d'avoir la bouche pleine de coton. Une barre d'acier lui enserrait le front. Il mit plusieurs secondes à réaliser qu'il s'était endormi dans le fauteuil d'osier.

Il faisait grand jour. L'Américain consulta sa montre : neuf heures et demie. Soudain, il vit les bouteilles de Champagne et le souvenir de la soirée de la veille lui revint d'un coup. Ça n'avait pas été un cauchemar... Il se leva et poussa un cri de douleur : toutes ses articulations lui faisaient mal.

L'après-midi, il volait jusqu'à la base de Long-Chien, avec un Curtiss Commando. Trois heures aller et retour.

Après s'être déshabillé rapidement, il se jeta sous une douche tiède. Ensuite, il but d'un seul trait la moitié d'une bouteille de Contrex pour se laver les reins.

Plus il se réveillait, plus l'angoisse lui tordait l'estomac. Il était dans un horrible pétrin et n'avait que quelques heures pour prendre une décision.

Il se sécha, passa une chemise et un pantalon et sortit. L'entrée principale du complexe de Na-Hai-Dio n'était qu'à une centaine de mètres et il laissa là sa Camaro.

Cinq minutes plus tard, il entra dans le bureau de la secrétaire de Cy Villard.

— Je voudrais voir M. Villard de toute urgence, dit-il. Pour une affaire extrêmement importante.

Cy Villard attendit tout juste que la porte de son bureau se soit refermée sur Jim Dough pour décrocher sa ligne directe. Peu de gens en connaissaient

le numéro et elle ne passait pas par sa secrétaire. Étant donné la paresse des Laotiens et leur manque de moyens, il y avait peu de risques d'écoute.

Le Premier Secrétaire était ivre de rage. Avec une pointe d'inquiétude.

À l'autre bout on décrocha. Une voix annonça en chinois :

— Ici, la résidence de M. Lo-Shing.

— Je veux parler à Lo-Shing, dit en anglais Cy Villard. De la part de M. Villard, de l'ambassade américaine.

Il y eut un silence assez long au bout du fil, avant qu'il entende la voix cauteleuse du Chinois.

— C'est une joie de vous entendre, monsieur Villard. Puis-je vous rendre un service ?

L'Américain mourait d'envie de lui dire que le meilleur service qu'il pouvait lui rendre était de se faire hara-kiri... Hélas, Lo-Shing était l'associé du prince Lom-Savath dont les Méos avaient recommencé à se battre du bon côté...

— Un de mes pilotes sort de mon bureau, dit-il. Un de ceux que j'avais affectés aux appareils transportant vos marchandises. Un agent du Narcotic Bureau serait venu le trouver pour lui dire que la cargaison de son appareil était composée d'anhydride acétique servant à la préparation de l'héroïne.

— J'espère qu'il ne s'agit que d'un bluff et que vous n'avez pas abusé de ma confiance.

Cy Villard dut écarter l'écouteur de son oreille pour ne pas être assourdi par les protestations véhémentes du Chinois. Il écouta quelques secondes puis le coupa.

— Bon. Je suis heureux que vous n'y soyez pour rien. Car si le pilote a dit vrai, je serai obligé de donner votre nom au Narcotic Bureau.

— Bien sûr, bien sûr, approuva Lo-Shing. À propos, comment s'appelle ce pilote ?

— Jim Dough.

— Je vous remercie.

Le Chinois raccrocha après une formule de politesse délicatement ciselée.

Cy Villard resta quelques instants le regard dans le vide. Par moments, il se dégoûtait.

CHAPITRE XI

M. Lo-Shing était un homme extrêmement méticuleux et prudent. Ce qui lui avait permis de rester vivant et de prospérer. Né à Aberdeen, le village flottant de Hong-Kong, sur une jonque prête à couler à la première vaguelette, il avait su très tôt le peu de valeur de la vie humaine. La seule viande qu'il avait mangée jusqu'à l'âge de seize ans était celle des rats qu'il attrapait avec des collets ou le poisson qu'il volait au restaurant flottant Kai-Tak.

Pensif, il réfléchissait dans son bureau climatisé devant une feuille couverte de caractères chinois.

Le coup de téléphone de Cy Villard l'avait plus ennuyé qu'inquiété. Certes, le fait que le Narcotic Bureau s'intéresse à Jim Dough était fâcheux. Bien que la chaîne entre cet humble exécutant et lui-même soit tortueuse et sûre. Mais Lo-Shing préférait faire jouer le système des cloisons étanches. Il n'aimait pas les gens qui jouaient avec le feu. Le seul problème était de déterminer l'ampleur du danger.

Fallait-il éliminer son pion ?

Ou bien l'homme qui travaillait pour le Narcotic Bureau ? Ou bien tous les deux ? Bien qu'il n'ait qu'un respect très modéré de la vie humaine, Lo-shing répugnait toujours aux solutions extrêmes. Par simple esprit d'économie.

Devant le Lane-Xang, les habituels marchands avaient déployé leurs éventaires de bijoux méos en argent. Sans grand espoir. A côté du Bangkok Post de la veille, seul journal vendu à Vientiane. Le quotidien en langue lao n'imprimait que des nouvelles des plus fantaisistes.

Malko décida de marcher jusqu'à la rue du Boun. Lorsqu'il s'était réveillé, Cyntia était déjà partie promener Confucius. Une bonne laotienne ridée et muette avait fait du thé à Malko. Maintenant, il n'avait plus qu'à attendre le retour de Jim Dough. Si le pilote d'Air America acceptait de parler, Malko espérait bien remonter toute la filière qui pourrissait la C.I.A. au Laos.

Aussi haut doit-il aller.

Ubol l'attendait pour déjeuner chez Tan-Dao-Vien, le seul restaurant chinois possible de Vientiane, en face de l'hôtel Anbo. Il avait envie de

manger chinois. D'ailleurs, en dehors des innombrables gargotes débitant de la soupe chinoise et du poisson séché, il n'y avait pas un seul restaurant laotien à Vientiane !

Le Tan-Dao-Vien était divisé en une trentaine de petits boxes, grâce à des cloisons intérieures en horrible plastique vert. Ubol s'était installée dans un petit box près de la fenêtre.

— J'avais peur que tu ne viennes pas, dit-elle en embrassant Malko.

Elle portait son éternel ensemble noir très ajusté, sans rien dessous, et ses yeux brillaient de joie.

— Mes parents sont très contents, annonça-t-elle. Ils trouvent la maison magnifique.

Au moins le séjour de Malko à Vientiane n'aurait pas été complètement inutile. Les comptables de la C.I.A. blêmiraient s'ils savaient qu'il utilisait les fonds secrets de la « Company » pour reloger une famille thaï dans la détresse...

— Je suis très content dit Malko.

— Mais il va falloir que tu viennes les voir, dit-elle. Ils veulent absolument te connaître.

— Me connaître ! Mais pourquoi ?

Ubol pouffa de rire dans ses nouilles chinoises, signe chez un Asiatique d'un grand trouble, avant d'avouer :

— Ils te prennent pour William. Ils veulent que je t'épouse.

Malko se sentit blêmir. Quelle horrible petite salope ! Mais Ubol posa la main sur sa cuisse.

— N'aie pas peur, c'est seulement pour eux. Nous ferons une petite fête et nous boirons. Comme cela ils seront contents.

Elle semblait si désespérée que Malko ne voulut pas lui faire de peine.

— Dès que j'aurai fini ce que j'ai à faire, je viendrai, promit-il. Mais pas aujourd'hui.

— Comment va ton travail ? Tu as trouvé les gens que tu cherchais.

— Presque, dit Malko.

— Tu sais qui a tué ton ami ?

— Non.

Ubol posa ses baguettes.

— Moi, je le sais, dit-elle gravement. Malko resta les baguettes en l'air.

— Tu le sais ! Mais comment ?

— Tout se sait à Vientiane. C'est le Chinois Lo-Shing qui l'a fait tuer. Il y avait quelque chose dans l'avion qui lui appartenait. Ce sont des conducteurs de pousse, des sam-los qui ont commis le meurtre. Pour quinze mille kips chacun.

Malko n'en revenait pas. Il revit la tête incroyable du Chinois au Vieng-Ratry.

— Qui t'a dit cela ? Ubol sourit. Modeste.

— J'ai un ami qui possède tous les sam-los de Vientiane. C'est lui qui me

l'a dit. Il connaît beaucoup de choses.

Malko se dit qu'il ne devait négliger aucune piste.

— Fais-moi rencontrer ton ami, suggéra-t-il. Il peut m'être utile.

Ubol eut un rire de tête. Timide et embarrassé.

— Quand nous serons mariés...

En roulant sur le taxiway, Jim Dough croisa le vieux Stratocruiser de la C.I.C.⁽⁹⁾ qui partait pour Hanoi. Le pilote qu'il connaissait lui fit un signe de la main. Jim répondit distraitement. Toute la journée, il n'avait cessé de penser à son entrevue avec Cy Villard et aux ennuis qui l'attendaient. Il avait même failli se tuer à cause de ça. Lors de l'atterrissage à la base 120, distrait par ses soucis, il avait pris la piste trop tôt et arraché un bout de clôture en fil de fer avec son train d'atterrissage.

Vingt centimètres de plus, il « crashait ». Avec huit tonnes d'explosif à bord...

Il arriva devant le terminal de Air America et fit pivoter son avion. Puis il coupa ses moteurs.

À l'attitude de Villard, il avait compris quelque chose : en cas de pépin, il allait se retrouver seul. Le patron de la C.I.A. avait joué les naïfs, comme si ce n'était pas lui qui avait donné l'ordre de transporter la camelote du Chinois... Jim Dough en bouillait encore de rage. Il n'avait pas l'intention de jouer les boucs émissaires. D'autant que cela ne lui rapportait pas un dollar. C'était plus intéressant de transporter dix livres d'opium pour ravitailler une petite fumerie et cela ne faisait de mal à personne.

Il se leva de son siège et prit son carnet de vol.

Au moment où Malko entra dans le hall du Lane-Xang, la Chinoise bouffie de la caisse lui tendit l'appareil téléphonique.

— C'est pour vous.

Malko prit le récepteur et reconnut la voix de Jim Dough. L'Américain paraissait nerveux et fatigué.

— Ce que vous m'avez dit hier soir, dit-il, ça tient toujours ?

— Toujours, dit Malko.

— Bon. Je suis à Vat-tai. Il faut que je passe chez moi. On peut se retrouver dans une demi-heure.

Malko eut du mal à garder son calme. Les minutes allaient être longues.

— Où ?

À l'autre bout du fil, il sentit Jim hésiter. Puis l'Américain proposa :

— Vous voyez la rue des bombayes ? Il y a une pharmacie et, juste en face, le Bar du Mékong. Attendez-moi là.

— Pourquoi pas chez vous ? objecta Malko qui tenait à la discrétion.
— Il faut que je voie le pharmacien, fit Jim Dough. D'ailleurs, ça pourrait vous intéresser aussi. Sur cette phrase sibylline, il raccrocha.

Jim Dough gara sa Camaro dans son driveway, prenant soin de ne pas cacher la plaque « Mékong house N° 36 ». Tous les Américains étaient ainsi répertoriés, selon un code spécial tenu à l'ambassade.

Jim prit le sac contenant sa combinaison de vol et poussa la barrière. Il ne fermait jamais sa porte. Les Laotiens ne volaient pas. La fraîcheur de la maison lui sembla délicieuse après la chaleur du Vat-Tai. Il alla droit au réfrigérateur où il prit une boîte de bière qu'il but d'un coup. Il avait juste le temps de prendre une douche avant de rejoindre Malko. Maintenant qu'il avait pris sa décision, il était moins tendu.

Il avait déjà défait sa chemise lorsqu'il entra dans sa chambre. Il alla à la salle de bains et ouvrit les robinets de la douche. Puis revint dans la chambre achever de se déshabiller.

Brusquement, il sentit une présence. Il voulut reculer, mais il était trop tard. Trois Asiatiques inconnus de lui se jetèrent sur lui en même temps. Ils l'avaient tout bonnement attendu derrière la porte. En dépit de leur minceur, ils étaient d'une force redoutable. Deux d'entre eux prirent chacun un des bras de Jim et les ramenèrent derrière son dos brutalement. Il se débattit, sans parvenir à s'en débarrasser, comprenant immédiatement de quoi il s'agissait.

Il sentit le troisième de ses agresseurs s'affairer autour de son ceinturon. Il ne comprit pourquoi qu'en voyant son gros 45 automatique dans la petite main brune. La culasse claqua. Jim hurla.

— Non !

Il réussit à éviter le canon de l'arme pendant quelques secondes, puis ceux qui le tenaient le poussèrent d'un coup sur le lit. Ses jambes se dérobèrent sous lui et il tomba à plat-ventre, le drap étouffant ses cris. La dernière chose qu'il sentit fut le froid du canon sur sa tempe. Il y eut une explosion et le monde cessa d'exister pour Jim Dough.

Malko trempa ses lèvres dans son cognac-soda. Une boisson infâme, mais c'est tout ce que l'énorme patron corse du Bar du Mékong consentait à servir. Il demanda un autre verre et but d'un trait ce qui restait de la bouteille de Perrier.

Le bar, tout en longueur, était désert, ce qui avait permis à Malko de prendre un tabouret près de la porte. D'où il surveillait la porte de la pharmacie. Jim avait trois quarts d'heure de retard ! Pourtant, il n'avait pas pu se tromper : c'était la seule pharmacie de la rue des bombayes, juste en face

du Bar du Mékong.

Il repensa au scepticisme du général Khammouane lorsqu'il avait expliqué une heure plus tôt au Laotien qu'il était en train de pénétrer la filière de la drogue liée à la C.I.A. Le Laotien avait hoché la tête.

— J'ai essayé moi aussi, avait-il dit à Malko. Sans succès. Ils sont très forts et ne prennent aucun risque.

Las d'attendre, Malko décida d'aller chez Jim Dough. Même s'ils se croisaient, il le retrouverait. Il laissa cinq cents kips sur le comptoir et monta dans sa Volkswagen.

L'odeur âcre de la cordite flottait encore dans la chambre. Malko se pencha sur la forme étendue sur le ventre, en travers du lit bas. Ivre de rage.

La balle du Colt, entrée dans la tempe droite, était ressortie au-dessus de l'oreille gauche, emportant un bon morceau de boîte crânienne et souillant les draps de sang et de matière cervicale. Jim Dough était sûrement mort instantanément. Il avait encore la bouche ouverte. Malko examina pensivement la main droite du mort, crispée sur la crosse du 45.

Il pouvait voir l'étui vide sur la hanche de l'Américain. L'image de Cyntia l'effleura. L'Américain ne gagnerait jamais son pari. Il n'y avait aucune trace de violence ni de lutte. Jim Dough semblait bien s'être suicidé.

Soudain, un bruit parvint à son cerveau. De l'eau qui coulait. Il poussa la porte de la salle de bains et resta en arrêt. La douche coulait.

En une seconde, il fut certain que Jim Dough ne s'était pas suicidé. Quand on a décidé de mourir, on ne se fait pas couler une douche. Surtout quand on ne la prend pas. Jim Dough était tout habillé. Avec encore ses vêtements de travail.

Malko sortit de la salle de bains. Étouffant de rage. Une fois de plus, les autres avaient été plus rapides. Ou Jim Dough avait commis une imprudence, ou ils avaient eu vent de leur contact. Il pensa au mystérieux Lo-Shing qu'Ubol avait accusé du meurtre d'Amalfi. C'est lui qu'il devait essayer de coincer, maintenant.

Au moment où il sortait du living-room, il entendit un bruit de sirène qui se rapprochait. Le son vint mourir devant la porte. Il se heurta presque au général Khammouane qui sautait de sa B.M.W. Le Laotien fit un signe discret à ses gorilles qui se précipitaient déjà sur Malko.

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Jim Dough n'était pas au rendez-vous. Je suis venu ici. Il est mort.

Le général Khammouane pénétra dans la maison, suivi de Malko. Aussitôt, les policiers commencèrent à fouiller partout. Malko et l'officier laotien s'immobilisèrent devant le cadavre du pilote. Délicatement, le général prit le Colt de la main du mort et l'examina. Le chargeur était encore plein. Un des policiers entra dans la chambre, tenant à la main une valise. Il la posa

sur le lit et l'ouvrit. Elle contenait des sachets de poudre blanche serrés les uns contre les autres. Le général Khammouane en prit un, l'ouvrit et mit un peu de poudre sur le bout de sa langue.

Puis il regarda Malko, avec une expression mi-ironique, mi-lasse.

— Nous sommes arrivés trop tard tous les deux, dit-il. On m'a téléphoné il y a dix minutes en me demandant de faire une perquisition chez Jim Dough, précisant que je trouverais de l'héroïne et qu'il en faisait le trafic... Je suis venu aussi vite que j'ai pu...

— Qui vous a téléphoné ?

— Je n'en sais rien. L'homme a raccroché tout de suite. Comme vous m'aviez déjà parlé de lui, je suis venu immédiatement.

Malko regarda le cadavre de Jim Dough. Il était sûr que c'est parce qu'il était sur le point de révéler tout ce qu'il savait qu'il avait été tué. Il faisait une parfaite victime expiatoire.

— Vous devriez faire attention, dit pensivement le général Khammouane. On ne s'est pas encore attaqué à vous, mais cela pourrait venir.

Malko se sentit soudain très fatigué. Depuis qu'il avait commencé ses recherches, il se heurtait à un mur élastique. Sans gestes spectaculaires, mais avec une redoutable efficacité on supprimait tous ceux qui auraient pu le mener quelque part. Même à titre préventif... L'ami de Ubol, le loueur de Sam-lo devenait soudain d'une brûlante actualité. Car, si la petite Laotienne avait dit vrai, ce ne pouvaient être que les hommes du Chinois qui s'étaient attaqués à Jim Dough.

Le Purple Porpoise était plein d'Américains qui discutaient bruyamment. Cyntia était au fond de la salle, en train de parler à des clients. Elle portait une robe super mini à pois blancs, faussement jeune fille qui laissait son dos nu et découvrait des jambes splendides jusqu'à mi-cuisse.

Malko s'assit à un tabouret du bar. En passant près de lui, elle demanda presque sans bouger les lèvres :

— Vous avez bien dormi ?

Il réprima une furieuse envie de la prendre dans ses bras. Elle sembla s'en apercevoir car elle recula un peu et ses lèvres avancèrent imperceptiblement comme pour mimer un baiser.

— Je suis très occupée, maintenant, soupira-t-elle.

— Je vois, fit Malko. J'avais seulement envie d'une vodka très, très glacée pour me remonter le moral.

Elle fronça les sourcils :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

Malko plongea ses yeux dorés dans les siens.

— Jim Dough ne prendra jamais sa revanche. Il s'est suicidé cet après-midi.

Elle encaissa sans broncher. Puis, doucement, presque gentiment, elle demanda :

— Cela vous contrarie ?

— Beaucoup, dit Malko. Et je n'aimerais pas perdre sur tous les tableaux.

Cyntia esquissa un sourire. Puis la porte du Purple Porpoise s'ouvrit. Malko tourna la tête. Un Laotien énorme en forme de barrique et au crâne piriforme essayait de franchir la porte.

En dépit de la chaleur il était engoncé dans ce que Malko identifia comme un gilet pare-balles kaki...

— Tiens, voilà le prince Lom-Savath, souffla Cyntia à l'oreille de Malko. Il est en avance.

Elle s'avança vers le Laotien, la main tendue. Il la prit entre les siennes et la porta à ses lèvres si goulûment que Malko crut qu'il allait l'avaler. Mais il la garda longuement contre son visage, tirant la jeune femme vers lui. La pointe de ses seins arrivait juste à la hauteur de ses yeux.

— Vous êtes toujours aussi belle, dit le prince d'une voix gutturale.

Il posa une main minuscule sur la hanche de la jeune femme et Malko éprouva une poussée idiote de jalousie. Mais déjà Cyntia virevoltait, dévoilant encore un peu plus de ses jambes. Derrière le poussah, s'encadra un Asiatique très âgé, au menton orné d'une barbiche, qui s'empressa de retirer son gilet pare-balles au potentat. Celui-ci se laissa tomber dans un des grands fauteuils de rotin, les yeux fixés sur les cuisses de Cyntia. Celle-ci sourit :

— Que désirez-vous, Excellence ?

Le Laotien pointa vers elle un index minuscule et boudiné :

— Vous !

Puis il éclata d'un rire canaille et inattendu.

Malko but sa vodka d'un coup et glissa de son tabouret.

Essayant de se concentrer sur son prochain problème : retrouver ceux qui avaient « suicidé » Jim Dough.

Une des phrases de l'Américain lui revint à l'esprit : son allusion au pharmacien de la rue des bombayes. L'ami d'Ubol pourrait peut-être l'aider.

Cy Villard était blême. Il avait réussi à faire bonne figure devant le général Khammouane, venu en personne lui apprendre la mort de Jim Dough. Maintenant qu'il était seul, il réalisait mieux la situation.

Il eut envie de téléphoner à Lo-Shing. Mais à quoi bon ? Le Chinois nierait. Et lui, Cy Villard n'avait pas tellement envie de le pousser dans ses derniers retranchements...

La mort de Ralph Amalfi, l'agent du Narcotic Bureau, ne l'avait pas laissé indifférent. Mais il n'en était pas directement responsable. Tandis que pour Jim ! Il regarda le petit paquet de ses pièces d'identité et eut envie de vomir.

Un jour peut-être, on pourrait régler tous les comptes. En attendant, il était obligé de servir son pays. Et de se salir les mains.

CHAPITRE XII

Malko avait du mal à détacher les yeux du moignon entouré de chiffons sales. Il bougeait sans arrêt, comme doué d'une vie indépendante.

Ngo, l'ami d'Ubol, avait été amputé juste au-dessus du genou droit. Dans son hangar au toit de tôle ondulée, plein de cyclo-pousse, il régnait une chaleur d'enfer, étouffante et moite. Malko sentait la sueur dégouliner le long de son torse, collant sa chemise de voile à sa peau. Même Ubol avait des gouttelettes de transpiration sur le visage. Les yeux noirs et mobiles, pétillants d'intelligence, du loueur de Sam-los fixaient Malko avec intérêt.

— Je serais très heureux de vous aider, dit-il dans un français ampoulé et un peu raide. Très, très heureux.

Malko lui avait dit la vérité. Au point où il en était. Il venait de lui raconter l'étrange rendez-vous manqué, de lui demander s'il savait quelque chose sur le pharmacien ?

La réaction du Laotien l'étonnait un peu. Il n'aurait pas pensé rencontrer autant d'enthousiasme. Ceux qui traquaient les trafiquants d'opium à Vientiane n'étaient pas d'habitude si bien vus.

— Vous connaissez ce pharmacien ?

Un mince sourire fit briller les dents en or du Laotien dans la pénombre du hangar.

— Je connais très très bien M. Truong, dit-il doucement. Durant la guerre nous étions tous les deux dans l'armée du Kuomintang contre les Japonais. J'étais capitaine. Truong était dans le service de Santé.

Malko ne comprenait plus.

— Vous ne semblez pas animé pourtant de très bonnes intentions à son égard ? remarqua-t-il.

Le sourire du Laotien s'accentua.

— M. Truong était déjà un homme très habile, dit-il. Un excellent commerçant. C'est pour cela que la Division le chargea, en 1945, d'aller chercher des médicaments à Hanoi pour nous les ramener au Yunnan, où nous en avions grandement besoin. Mais la tentation a été trop forte : les antibiotiques se vendaient au poids de l'or au marché noir... Alors M. Truong n'est jamais revenu. Je ne l'ai retrouvé ici que bien des années après la fin de la guerre. Dans sa pharmacie.

— Mais je n'avais plus qu'une jambe. On avait été obligé de m'amputer, faute de pénicilline pour soigner ma blessure.

Une haine tranquille brillait dans les yeux noirs de M. Ngo. Le Vietnamien semblait soudain plongé dans une profonde rêverie. Comme s'il se trouvait toujours dans les forêts du Yunnan.

— Vous pensez que ce Truong est mêlé au trafic de la drogue ? demanda Malko.

— M. Truong n'a jamais pu résister à l'envie de gagner un dollar. Mais il est très, très malin. S'il vous voit vous intéresser à lui, il se méfiera tout de suite.

— Que suggérez-vous, alors ?

Le Vietnamien prit ses béquilles et se mit debout avec effort.

— Beaucoup de gens travaillent pour moi. Je vais leur demander de surveiller Truong. Quand je saurai du nouveau, je vous le dirai.

— De quelle façon ?

— Il faut être prudent. M. Lo-Shing a des amis partout. Un sam-lo s'arrêtera près de vous et insistera pour vous emmener au El Morocco, à Dong-Palang. Vous irez avec lui.

Malko lui serra vigoureusement la main. Le Vietnamien lui arrivait à peine à l'épaule.

— J'espère que M. Truong aura beaucoup d'ennuis, dit-il avec conviction.

Malko se retrouva dehors, ivre de chaleur, Ubol sur ses talons. Le hangar se trouvait près des bâtiments de bois de la Présidence, non loin du Settah-Palace. Les sam-los entraient et sortaient sans arrêt, pédalant nonchalamment. Plusieurs dormaient près de la porte, affalés sur leurs machines, saouls de fatigue, d'opium et de soleil, pitoyables épaves d'un monde en décomposition.

Ubol prit la main de Malko.

— Tu es content ?

Il y avait tant d'anxiété dans sa voix qu'il en fut touché.

— J'espère que ton ami est sérieux.

— Il m'a toujours dit qu'il haïssait Truong, qu'un jour, il le tuerait...

— Il n'y a plus qu'à attendre. Ubol lui tira le bras.

— Ta m'as promis quelque chose...

— Quoi ?

— Notre mariage.

Il ne manquait plus que cela.

Une vingtaine de Laotiens, hommes, femmes et enfants, occupaient la maison et le minuscule jardin qui l'entourait. Malko fut accueilli par des sourires jusqu'aux oreilles et des saluts bouddhistes, les deux mains jointes, paume contre paume, devant le visage. Ubol rayonnait. Un homme assez âgé qu'elle présenta comme son père, se planta devant Malko et lui tint un grand

discours qu'Ubol résuma :

— Il est très content que sa fille épouse un homme aussi riche que toi. Il souhaite que tes récoltes soient toujours abondantes et que nos enfants grandissent heureux...

Pour l'instant, on n'en était pas encore là... Malko regarda les jarres d'alcool de riz et les plats de nourriture coupée en menus morceaux qui encombraient la cour. La famille d'Ubol avait dévalisé le marché. Il devait y avoir au moins vingt canards coupés en morceaux.

— Il faut que ta t'habilles, dit Ubol.

— Que je m'habille ? Elle rit.

— Oui. Tu vois, le vieux dans le coin ? C'est le chef du village. Il est venu spécialement pour nous marier. Tu dois porter le costume traditionnel. Ensuite, nous consommerons le mariage, pour que tout le monde puisse voir que je suis bien ta femme.

Elle semblait s'amuser follement. Malko essaya de ne pas penser à ce qu'il était venu faire au Laos. Il ne fallait jamais prendre la vie au sérieux. Il eut peur qu'Ubol se laisse prendre au jeu.

— Mais ta sais bien que je vais très vite repartir, dit-il. Que tout cela ne correspond à rien...

Elle eut son curieux rire de tête.

— Bien sûr ! Mais tu m'as permis de sauver la face avec la maison. Mes parents sont heureux. Ils savent bien que tu ne viendras jamais vivre dans leur village. Mais ils sont fiers que je sois aimée d'un homme riche et puissant.

L'odeur de l'encens emplissait la petite maison. Drapée dans un long sarong, une couronne de fleurs de frangipanier autour du cou, Ubol contemplait Malko d'un air sérieux. Lui n'était vêtu que d'un sarong drapé autour de la taille. On avait frotté son torse d'huile de palme parfumée.

En face d'eux, se trouvait le chef du village, accroupi par terre devant une petite natte où étaient posées huit liasses de dix mille kips et un petit tas de liens en coton blanc : la cérémonie pouvait commencer.

Lentement et solennellement, le chef du village prit les billets et commença à les compter à haute voix, le visage tourné vers la porte.

À chaque énoncé répondait un hurlement de joie : les parents massés en bas de l'escalier manifestaient leur satisfaction ! Malko avait la tête qui tournait légèrement à cause du choum, de l'alcool de riz, dont on lui avait fait boire une dizaine de petits verres. Il eut envie d'éclater de rire en pensant que son enquête ne reposait plus que sur une vieille haine entre deux Vietnamiens.

Les billets rangés, le chef du village prit un des liens de coton, saisit le poignet droit de Malko et le lia autour. Ubol se pencha pour lui expliquer :

— Ce sont des bacs. Chacun de ses liens doit retenir une de tes âmes et lui apporter le bonheur. Il faudra que tu les gardes jusqu'à ce que les liens se défassent tout seuls. Sinon, cela a l'effet contraire.

Tout en marmonnant des incantations, le chef du village continuait à attacher autour des deux poignets des liens qui se chevauchaient.

— Combien a-t-on d'âmes ? demanda-t-il un peu inquiet.

— Beaucoup, dit Ubol. Mais on ne s'occupe que des plus importantes.

Maintenant Malko avait l'air d'une starlette qui s'est ouvert les poignets et qu'on a sauvée de justesse. Ubol étincelait de joie. Discrètement, le chef du village se retira par l'escalier, serrant précieusement les billets contre lui. Malko et Ubol restèrent seuls. La pièce où ils se trouvaient ne comportait aucun meuble, rien qu'une épaisse natte jaune.

Ubol commença à dérouler son sarong. Malko vit apparaître son petit corps élastique et brun. Gardant son collier de frangipanier, elle vint se frotter contre Malko. Dehors, on entendait les cris et les plaisanteries de la famille, occupée à sabler l'alcool de riz.

— Il faut que tu oublies tes problèmes pour ce soir, dit Ubol. Je suis sûre que Ngo va t'aider. Il y a si longtemps qu'il veut se venger de Truong... En attendant, tu dois me faire honneur, sinon ma famille sera terriblement déçue.

— Pourquoi as-tu laissé la porte ouverte ? demanda Malko. Tous les moustiques vont entrer.

— C'est pour qu'ils puissent venir voir... De mieux en mieux.

Voyant l'expression de Malko, Ubol éclata de rire en lui arrachant son sarong :

— Tu n'as pas à avoir honte ! dit-elle en le contemplant admirativement.

Elle s'allongea sur la natte et l'attira contre elle. Ses mains commencèrent à jouer sur lui et très vite il oublia la présence de l'encombrante famille.

Malko mit plusieurs secondes à relier le craquement des marches à la tête hilare qui les observait par la porte entrouverte. À cheval sur lui, Ubol riait aux éclats, secouait la tête, serrant ses hanches entre ses cuisses musclées. Au début de leur étreinte, Malko avait été surpris par ces éclats de rire intempestifs. Puis il avait très vite compris que c'était la façon d'Ubol d'extérioriser son plaisir. Chaque fois qu'il soulevait les reins pour l'empaler un peu plus, elle crispait ses ongles sur lui et rejetait la tête en arrière, riant comme une folie. L'alcool de riz aidait beaucoup à sa libération.

— Il y a quelqu'un, dit Malko.

Il cessa de bouger mais la tête avait déjà disparu. Ubol fit la moue et commença à se balancer d'avant en arrière, les yeux fermés. Totalement fermée à tout ce qui n'était pas son plaisir.

Le petit corps souple de la Laotienne semblait avoir la résistance d'un morceau de caoutchouc.

— Continue, continue, murmura-t-elle.

De nouveau, l'escalier craqua. Malko devina une silhouette les épiant. Mais cette fois, il fit comme si de rien n'était. Heureusement : Ubol, la tête rejetée en arrière, éclatait d'un rire de folle !

Aussitôt après, elle se laissa tomber sur sa poitrine, épuisée. Jamais

Malko n'aurait cru qu'il y avait autant d'énergie dans ce petit corps. Dehors, le vacarme était à son comble. Un des membres de la famille commentait à voix haute pour les timides les exploits de Malko.

Malko sortait du Lane-Xang quand un cyclo-pousse en stationnement dans le jardin de l'hôtel, s'ébranla et arriva à sa hauteur. L'homme parlait si mal le français qu'il eut du mal à saisir les mots-clefs :

— El Morocco... Dans Palang.

C'était un Laotien anonyme, au visage lunaire, édenté, vêtu des habituels haillons. Malko monta dans le pousse. Aussitôt, l'autre poussa sur ses pédales et tourna sur le quai Fangum à droite.

Qu'avait pu apprendre Ngo ?

Ngo était allongé au fond de son hangar, en train de fumer une pipe d'opium, protégé de la vue par une grande planche. Il acheva de griller sa boulette avant d'adresser la parole à Malko. Pendant quelques secondes, il resta les yeux fermés, concentré sur son bien-être. Puis il dit lentement :

— M. Truong va livrer ce soir deux cents kilos d'anhydride acétique à Lo-Shing, dans un local hors de Vientiane. Vous pouvez le suivre, il ne se doute de rien. Il partira à six heures avec sa camionnette. Pour l'instant, elle est garée devant la pharmacie. C'est une vieille « 403 Peugeot. »

Il avait parlé d'un trait ; visiblement ravi. Malko ne retint qu'une chose ; il reprenait une piste.

— Vous êtes certain qu'il ne se méfie pas ? Ngo sourit :

— Je vous en donne ma parole, Monsieur. Il est quatre heures, vous avez encore le temps de vous organiser.

Malko ne tenait plus en place. Il fallait prévenir le général Khammouane, car lui, Malko, n'avait aucune autorité pour procéder à une perquisition. Il tendit la main à Ngo.

— Merci, je vous tiendrai au courant.

Le Vietnamien était en train de faire griller une autre boulette. Il colla ses lèvres à l'embout de la pipe. Malko faisait déjà partie d'un autre monde. Ce dernier sortit du hangar. Il lui restait deux heures pour agir.

— Le général Khammouane est à Louang-Prabang. Indifférente, la secrétaire en mini souriait à Malko.

— Quand revient-il ?

— Demain matin.

— Son adjoint est là ?

— Il est parti avec lui. Je lui dirai que vous êtes venu.

Malko remercia et ressortit. Donc, il se retrouvait seul. Il remonta dans la Volkswagen et prit ta direction du Lane-Xang. Il avait juste le temps de passer prendre son pistolet extra-plat. Puisque Khammouane était absent, il irait tout seul. Il pensa à Ubol qu'il avait laissée dans « leur » maison. Après le départ des invités, il avait fait l'amour une partie de la nuit. La jeune Laotienne le laissait s'endormir puis le réveillait à coups de caresses, extirpant de son corps les dernières parcelles d'érotisme. Elle s'était montrée d'une imagination remarquable pour une Orientale, exigeant d'être prise de la façon la plus inhabituelle. Pour avouer ensuite à Malko qu'il avait été le premier à profiter ainsi d'elle.

Malko évita un camion Dodge qui entrait au Q.G. de l'aviation militaire laotienne et accéléra. La camionnette Peugeot du pharmacien avait pris deux cents mètres d'avance. Truong, un Vietnamien sec et maigre aux cheveux gris, était parti à six heures précises du centre de la ville. Malko espérait que la camionnette contenait bien l'anhydride acétique.

Il ignorait encore ce qu'il allait faire. Le mieux étant évidemment d'attendre le lendemain pour agir avec le général Khammouane. M. Truong conduisait assez vite, mais sans donner l'impression de se méfier. En ville, il avait été facile de le suivre. Depuis qu'ils avaient dépassé Vat-Tai la circulation était plus fluide, mais la Volkswagen de Malko, immatriculée à Vientiane, passait inaperçue.

La route suivait le Mékong et ses sinuosités. Peu à peu les maisons modernes s'espacèrent, faisant place à la forêt et à des cahutes sur pilotis. Ils croisèrent un convoi de véhicules militaires. À Vientiane on avait tendance à oublier que le pays était en guerre et que les Pathet-laos tenaient les deux tiers du pays.

Malko essaya de rester derrière un taxi qui suivait la camionnette. Mais, trois kilomètres plus loin, celui-ci s'immobilisa sur le bas côté, un pneu crevé. Il n'y avait plus aucun véhicule entre eux et la camionnette roulait plus lentement que la Volkswagen. Heureusement, il n'y avait qu'une route. Donc, une seule chose à faire. Accélération, Malko dépassa la camionnette. Au passage, il aperçut le profil de Truong, une cigarette aux lèvres, les yeux fixés sur la route. Pas du tout sur ses gardes.

Un peu plus loin, la route tournait légèrement. Malko perdit la Peugeot de vue. Sans trop s'inquiéter. Il parcourut encore un kilomètre, l'œil collé au rétroviseur. Rien. C'était angoissant. Ou la camionnette avait tourné dans un chemin qu'il n'avait pas vu, ou elle avait stoppé pour une raison inconnue. Malko stoppa sur le bas côté et leva son capot arrière. Un camion surgit du

virage et le doubla. Mais pas de Peugeot. Il remonta dans la voiture et fit demi-tour. Lorsqu'il sortit du virage, la route s'étalait devant lui, vide, à l'exception d'un cycliste roulant vers Vientiane.

La pancarte à demi-effacée se lisait à peine : U.S. AID 1/2 mille. Elle avait été clouée sur un arbre à l'entrée d'un chemin boueux qui s'enfonçait dans la forêt vers le Mékong. La Peugeot ne pouvait avoir été que là. Un demi-mille, cela se faisait à pieds en dix minutes. Si le pharmacien entendait le bruit d'une voiture, il allait immédiatement se méfier.

Fermant la voiture, Malko s'engagea à pied dans la boue, observant les deux murailles de jungle verte. C'était un endroit merveilleux pour un guet-apens comme celui qui avait coûté la vie à Amalfi. Il accéléra, souhaitant de tout son cœur que la volcanique Ubol n'ait pas entendu parler de Dalila.

CHAPITRE XIII

L'air chaud faisait trembler les contours des hangars construits au bord du Mékong. À cet endroit, la berge à pic avait près d'une dizaine de mètres. Malko essuya son front dégoulinant de sueur. Son cœur cognait dans sa poitrine comme s'il avait couru vingt kilomètres. Pourtant, il n'avait quitté la route boueuse que depuis deux cents mètres. Progressant directement à travers la forêt clairsemée. La végétation tropicale était si compacte qu'il faillit se déchirer à la clôture de barbelés qui délimitait le terrain de l'U.S. Aid. Plusieurs bâtiments en tôle ondulée cuisaient sous le soleil. Tout semblait désert. Malko franchit avec précaution l'obstacle et se dirigea vers le premier hangar. Il s'immobilisa le long du mur. La tôle réfléchissait la chaleur et la température était encore plus étouffante. Malko avança avec précaution jusqu'à ce qu'il aperçoive la camionnette du pharmacien.

Les portes arrière étaient ouvertes et deux Laotiens étaient en train d'en extraire une énorme bonbonne qu'ils avaient du mal à transporter à deux. À petits pas, ils s'engouffrèrent dans le hangar le plus éloigné de Malko.

Personne d'autre n'était en vue. Aussi, il courut jusqu'au hangar où les deux Laotiens venaient d'entrer, et se colla aux tôles brûlantes.

Il examina la cloison. Les tôles étaient gondolées et disjointes. Il n'eut qu'à tirer pour écarter suffisamment deux feuilles et se glisser à l'intérieur. Il eut l'impression d'entrer en enfer. Il faisait au moins 50° ! Son horizon était limité par des piles de caisses. Tapi derrière elles, il examina le hangar. De nombreuses caisses étaient marquées « U.S. AID » en grandes lettres bleues, d'autres ne portaient aucune inscription. Il vit une pancarte en lettres rouges clouée sur un poteau de bois.

« Attention. Tout le matériel contenu dans ce hangar appartient aux États-Unis d'Amérique. Interdiction de déplacer ou d'emporter quoi que ce soit. »

Des bruits de voix le firent se coller contre une caisse. Poussant un « diable » les deux Laotiens passèrent à trois mètres de lui. En sueur, eux aussi. Deux grosses bonbonnes étaient en équilibre sur le diable. Ils les déposèrent derrière un énorme container gris.

Les Laotiens repartirent en traînant les pieds et Malko s'approcha : derrière le container il y avait des rangées de bonbonnes. Il en tourna une pour voir l'étiquette. En rouge, il lut : « anhydride acétique. DANGER ».

Cette fois, il y était. C'étaient peut-être les mêmes bonbonnes qui avaient provoqué la mort de Derek Wise. En telles quantités, le produit apporté par le

pharmacien ne pouvait servir qu'à la transformation de la morphine en héroïne. Sûrement pas un des objectifs de l'US. Aid. Maintenant, il faudrait savoir qui avait autorisé M. Truong à entreposer des bonbonnes. Car il ne semblait pas se cacher le moins du monde.

Il regretta l'absence du général Khammouane. Cette fois, le Laotien aurait pu intervenir directement. Il ne restait plus qu'à repartir par le même chemin et l'alerter. À moins de suivre les bonbonnes jusqu'à leur destination finale... C'était un risque qui en valait la peine.

Avec précaution, il se dirigea vers l'endroit où les tôles étaient disjointes. Au moment où il allait repasser à l'extérieur, il entendit à l'entrée du hangar des cris et des exclamations. Intrigué, il revint sur ses pas pour essayer d'apercevoir ce qui se passait.

Deux Asiatiques encadraient le pharmacien, l'air menaçant, brandissant de gros pistolets automatiques noirs. Truong protestait furieusement, d'une voix aiguë. Les deux manutentionnaires s'étaient arrêtés et observaient la scène. Malko était perplexe. Qui étaient ces inconnus armés ?

Soudain, il aperçut d'autres Laotiens en civil, eux aussi, armés de mitraillettes, qui sortaient d'un minibus arrêté plus loin. L'un d'eux s'approcha de Truong, lui dit quelque chose et le pharmacien se tut immédiatement. Trois hommes se dirigèrent vers l'intérieur du hangar.

Malko n'eut que le temps de plonger à travers les tôles disjointes. Il avait été trahi ! Cela ne pouvait s'expliquer autrement. Mais pourquoi Truong semblait-il aussi en mauvaise posture ? Les tôles vibraient encore quand les hommes armés arrivèrent dans la partie que Malko venait de quitter. Il entendit des vociférations et une rafale de coups de feu se répercuta sur les tôles avec un bruit épouvantable.

Malko franchit les barbelés en s'écorchant et atteignit l'épaisse végétation. Dieu merci, on n'y voyait pas à trois mètres. Sans souci des lianes et des épines, il lutta pour regagner la route. On ne semblait pas le poursuivre. Pendant cinq minutes, il courut à perdre haleine, pistolet au poing, déchirant sa chemise aux branches. Il retrouva la route si brutalement qu'il tomba dans le fossé. Il était presque à l'intersection de la route de Vat-Tai. Il aperçut sa Volkswagen et redoubla de vitesse.

Au moment où il montait dedans, il entendit un bruit de moteur. Il tourna la tête : le minibus fonçait dans le chemin boueux.

Il démarra de toute la force du moteur prêt à rendre l'âme et avait trente mètres d'avance quand l'autre véhicule rejoignit la route nationale. Hélas, il s'aperçut très vite que la Volkswagen ne pouvait dépasser le 80 sous peine de tomber en bouillie.

Le minibus se rapprochait. Tout à coup, Malko vit dans le rétroviseur des flammes sortir d'une des portières. On tirait sur lui.

La route était déserte. L'orage quotidien s'apprêtait à éclater et la nuit allait tomber. Sa seule chance était d'atteindre le Centre National de Documentation. En approchant de Vat-Tai, ses poursuivants n'oseraient pas

se heurter aux parachutistes du général Khammouane. Mais il fallait y arriver... En approchant de Vat-Tai, il commença à voir des véhicules dont une camionnette bleue et blanche d'Air America. Plusieurs pilotes laotiens étaient attablés à un restaurant en plein air, juste en face de leur base, avec encore leurs armes à la ceinture.

Derrière Malko, le minibus s'était rapproché, mais ses occupants ne tiraient plus, attendant que Malko stoppe pour l'abattre tranquillement. Ou bien, là où la route s'élargissait, ils pourraient le doubler facilement et le transformer en passoire.

À l'embranchement de la station des Trois éléphants il eut une idée. Au lieu de continuer tout droit par la large avenue Settathirath, il bifurqua brutalement à gauche, dans la rue Sam sur Thai en sens interdit ! Une vieille Nash, comme on n'en voyait plus qu'à Vientiane donna de furieux coups de klaxon, mais s'écarta. Les Laotiens n'étaient pas à cheval sur les principes du code de la route. Surpris, le minibus perdit plusieurs secondes à faire demi-tour. Devant Malko, la route était vide. Le centre de la ville était à moins d'un kilomètre.

Il ne vit pas surgir le pousse d'une petite allée sombre. Sûr de son droit, le malheureux se jeta littéralement sous ses roues.

Sous le poids, le pare-brise éclata et Malko fut momentanément aveuglé. La Volkswagen cahota, le pousse accroché aux roues avant et s'immobilisa en travers de la route.

Étourdi, Malko donna un coup d'épaule pour ouvrir la portière coincée. Des Laotiens accouraient de tous les côtés. Le conducteur du pousse gémissait, étendu sur le côté, du sang plein le visage. Une voiture l'évita de justesse. Malko le prit par les épaules et le traîna sur le bas-côté. L'homme hurla : il devait avoir une jambe brisée.

Soudain, Malko aperçut le minibus engagé lui aussi dans le sens unique. Abandonnant le blessé, il plongea dans le sentier d'où le pousse avait émergé.

Il se mit à courir à perdre haleine, sans même savoir où il allait. Le sentier zigzagait entre des clôtures de bois. Au bout de cent mètres, il se retourna et il lui sembla voir des silhouettes lancées à sa poursuite. Dans cette pénombre, il était à la merci de ses poursuivants, en dépit de son pistolet extra-plat. Il vit soudain flotter un drapeau. Il reconnut les bandes jaunes et rouges du Viêt-nam. Il se trouvait en face de la résidence de l'ambassadeur du Nord-Viêt-nam.

La maison de Cyntia était tout à côté.

Il bifurqua et eut un choc agréable au cœur en voyant de la lumière.

Il monta l'escalier de bois en deux bonds et frappa à la porte.

— Qui est-ce ? cria la voix de Cyntia.

— Malko.

Il y eut une légère hésitation puis la jeune femme lui cria d'entrer.

— Couché, Confucius.

Le chow-chow gronda encore un peu et se recoucha sous le hamac de sa maîtresse. Cyntia était en train de lire *Le Singe nu*, étendue dans un hamac suspendu à deux piliers de bois.

Elle posa son livre ouvert sur ses seins nus et examina Malko. Son seul vêtement était un slip de mousse bleu foncé triangulaire qui moulait orgueilleusement un mont de Vénus renflé. Malko fut stupéfait par la consistance de sa poitrine. En dépit de la position elle paraissait coulée dans du marbre. Cyntia était à peine maquillée et ses longs cheveux blonds retombaient sur ses épaules.

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle d'une voix glaciale. Je n'aime pas qu'on vienne me déranger sans prévenir.

Elle vit la chemise déchirée de Malko et eut un sourire ironique.

— Vous avez eu maille à partir avec une Laotienne jalouse ?

Il ne répondit pas. Cette maison lui semblait tout à coup l'endroit le plus agréable du monde. Mais il ne retrouvait pas le climat qui s'était établi entre Cyntia et lui, lors de leur première rencontre. La jeune femme se leva.

— Je vais quand même vous servir à boire. De la vodka, n'est-ce pas ?

Elle disparut et revint quelques instants plus tard, vêtue d'une longue robe de voile transparent. Elle se réinstalla dans le hamac et tendit son verre à Malko.

Il trempa ses lèvres dans le liquide glacé et fort et le laissa glisser sur son palais. Après avoir risqué sa vie, il éprouvait toujours un violent désir sexuel. Cyntia devait avoir le don de double vue car elle remarqua d'une voix distante :

— Je ne fais jamais l'amour dans un hamac. Si c'est la raison de votre visite, vous allez être déçu.

Malko fut brusquement agacé par son assurance. Sans lâcher son verre, il se pencha sur elle et voulut l'embrasser. D'abord, elle détourna le visage et il ne rencontra que son oreille. Fermement, il la prit par les cheveux et lui tourna la tête de force. Cette fois, elle se laissa faire.

Ses lèvres s'entrouvrirent et elle répondit au baiser de Malko. Habilement et lucidement. Quand il rouvrit les yeux, il vit ceux de la jeune femme, moqueurs et graves.

— Vous vous sentez d'humeur violeuse ? fit-elle. Vous feriez mieux de prendre une douche froide. J'aime bien flirter, mais on ne me viole pas.

À travers le tissu léger de la robe, il devinait les cuisses puissantes et longues. Malko se sentait ramené à toute vitesse à l'âge des cavernes. Il avait furieusement envie de cette splendide femelle qui le narguait. Sans savoir par quel bout la prendre, il l'embrassa de nouveau, posant la main sur son mont de Vénus, à travers la robe légère.

Immédiatement, il sentit que Cyntia n'avait plus rien sous sa robe. Il se pencha et l'embrassa, accentuant son geste possessif. Il lui sembla sentir un

imperceptible frémissement sous ses doigts. Leur baiser devint plus violent.

Elle avait fermé les yeux. Le chien grogna. Arrachant sa bouche de celle de Malko, elle dit :

— Confucius, tais-toi.

Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'elle n'était pas encore au septième ciel. Sa main courut le long des cuisses pleines, atteignit les chevilles. La jeune femme se laissait faire, sa langue s'agitant paresseusement contre celle de Malko. Lorsque la main de ce dernier remonta, entraînant le tissu de la robe, elle déplaça imperceptiblement les jambes. Il effleura l'intérieur des cuisses, là où la peau est la plus douce. Son cœur battait comme celui d'un collégien.

Puis il faillit crier de joie : enfin, il s'emparait de l'inaccessible Cyntia...

Maintenant, il ne la ménageait plus. La longue robe s'était enroulée autour des hanches. Les yeux fermés, une grande ride lui barrant le front, Cyntia ne l'embrassait plus, la bouche entrouverte. C'était le supplice de Tantale : dès qu'il se rapprochait d'elle le hamac se balançait dangereusement.

Il brûlait d'arracher Cyntia à ce hamac et de la prendre pour de bon. Elle s'offrait maintenant sans retenue à sa caresse. Sans paraître désirer autre chose. Il avait totalement oublié la C.I.A. et le danger qu'il venait de courir.

Cyntia atteignit le plaisir d'un coup, d'une détente de tout son corps après un temps qui parut à Malko infini. Elle laissa échapper un gémissement, et le hamac, agité par une houle furieuse, faillit se décrocher. Comme dans un rêve, Malko entendit Confucius gronder de nouveau. À croire qu'il était jaloux. Mais Cyntia était sûrement trop raffinée pour avoir recours à un chien. Alors que tout Vientiane était à ses pieds. Malko avait envie d'elle à hurler. Oubliant toute galanterie, il la tira doucement par le poignet, pour l'arracher du hamac. Elle ouvrit les yeux.

Un regard limpide et clair de petite fille heureuse. Avec une dureté inquiétante pour une femme qui venait d'éprouver un plaisir aussi total. Ses yeux bleus se reflétaient dans les yeux dorés de Malko. Les pommettes saillantes, les sourcils rasés semblaient émerger d'une horde de Gengis Khan.

— Merci, dit-elle.

Malko faillit en avaler sa chevalière. Il y a des moments où la politesse rejoint le cynisme...

— Venez, dit-il.

— Où ?

— Hors de ce hamac. Je ne voudrais pas être obligé de le décrocher.

Cyntia ne changea ni d'expression ni d'attitude.

— Je n'ai pas envie de faire l'amour, dit-elle paisiblement. Je me sens très bien.

Devant l'expression de Malko, elle rit.

— Vous êtes tous les mêmes ! Vous pensez qu'une femme a besoin de se sentir déchirée, pénétrée, ravagée... Vous êtes bien vaniteux. J'ai connu un Américain, il y a quelque temps. Il a débarqué ici un soir et s'est déshabillé. Il

possédait un sexe comme je n'en avais jamais vu chez aucun homme. Il en était fabuleusement fier.

— J'ai su après qu'il avait parié cent dollars que c'est moi qui le violerais. Je l'ai chassé à coup de cravache.

— J'espère que je n'aurai pas à aller jusque-là avec vous. Elle le dévisageait, moqueuse, comblée et agressive. Malko parvint à refouler un peu ses instincts primitifs :

— Si j'ai refusé de profiter de vous, l'autre soir, j'avais des raisons très sérieuses.

— C'était votre droit, fit froidement Cyntia. Mais je ne m'offre pas deux fois.

La robe relevée jusqu'au ventre, appuyée sur les coudes, les yeux flamboyants, elle était superbe.

— Vous m'avez très bien fait jouir, fit-elle.

C'était un comble. Confucius poussa soudain un grognement plus fort et colla son museau contre le plancher.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Malko.

— Des rats probablement.

Brutalement, Malko la tira hors du hamac. Elle tomba à genoux sur le sol et se releva aussitôt, immédiatement, une lueur meurtrière dans les yeux.

— Salaud !

Au lieu de fuir, elle se rua sur lui. Ils roulèrent ensemble sur la natte. Au moment où il sentait les ongles de Cyntia chercher ses yeux, il y eut une série d'explosions assourdissantes. Confucius poussa un gémissement d'agonie. Le plancher semblait pris de la danse de St-Guy.

Il y eut une nouvelle rafale de coups de feu et cette fois, des échardes jaillirent du vieux teck. Cyntia poussa un cri. D'elle-même, elle roula hors de l'endroit où les balles avaient jailli. Malko avait déjà son pistolet extra-plat au poing. Visant un interstice des planches il tira trois fois. Ceux qui l'avaient poursuivi avaient retrouvé sa trace et s'étaient glissés sous la maison.

Il croisa le regard de Cyntia, soudainement fondant. Ils retenaient leur souffle, allongés l'un contre l'autre, là où le plancher était le plus épais. Presque bouche à bouche, la jeune femme murmura :

— Je vous demande pardon.

On n'entendait plus rien. Malko guettait la porte. Une grenade est si vite lancée... Mais ses coups de pistolet semblaient avoir découragé ses agresseurs.

Cyntia, encouragée par le silence, ne perdit pas une minute. Cette fois, c'est elle qui l'attira contre elle, puis bientôt sur elle, à même la natte qui leur meurtrissait les reins. Elle l'embrassa furieusement, entrechoquant leurs dents. Malko posa son pistolet.

Il avait trop envie d'elle. Cyntia grognait, lui enfonçait ses ongles dans le dos.

— Je te veux, ordonna-t-elle. Viens.

Quand il la prit, elle se jeta au-devant de lui de toute la force de ses reins. Malko ne résista pas longtemps.

Cyntia s'acharnait, déchirant sa robe aux esquilles, les yeux grands ouverts. Ils faisaient trembler le plancher presque autant que les balles.

Ensuite elle attira sa tête sur son épaule et resta ainsi. Quelques instants plus tard, il sentit qu'elle pleurait.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda-t-il.

— Confucius.

Il tourna la tête. Le chien gisait dans une flaque de sang, mort. Une des balles avait déchiété son museau. Cyntia pleurait sans retenue.

— Je l'avais depuis six ans, dit-elle. Il me suivait partout. Malko ne dit rien. La douleur de la jeune femme était sincère. Ils restèrent étendus sur le plancher, à demi déshabillés, couverts de poussière et d'éclats de bois.

— Pourquoi veut-on vous tuer ? demanda-t-elle.

— C'est une longue histoire, dit Malko.

— Je voudrais pouvoir vous aider, murmura Cyntia. Et venger Confucius.

— C'est trop dangereux. Cyntia se serra contre lui.

— Je suis bien.

Malko la regarda avec surprise.

— Mais vous n'avez pas...

Cyntia resta muette quelques secondes.

— Je ne jouis jamais, dit-elle enfin. Mais j'aime donner du plaisir à un homme que j'aime.

La maison était silencieuse, les tueurs étaient loin. Malko sentit tous ses nerfs se dénouer d'un coup. Cyntia se détacha de lui, s'assit sur ses talons et se pencha sur lui.

Elle ne cessa sa caresse que lorsque Malko cria. Une lueur de triomphe dans ses yeux bleus, elle se redressa et secoua sa crinière blonde avec une moue espiègle :

Mes cheveux... dit-elle.

CHAPITRE XIV

Malko commençait à s'impatienter sérieusement quand la porte du bureau de Cy Villard s'ouvrit enfin. Il n'avait plus revu le responsable de la « Company » pour le Laos depuis leur première entrevue. Entre-temps, Jim Dough était mort et Malko n'avait pas beaucoup avancé dans son enquête. Cy Villard devait le savoir, car il lui demanda d'un ton condescendant, dès qu'ils furent dans le bureau :

— Avez-vous pu matérialiser vos « chimères » ?

— Presque, dit Malko, je suis venu vous inviter à contempler leurs dépouilles...

Sans parler de Ngo, il résuma son expédition au local de l'U.S. Aid et la suite... Ralph Villard jouait distraitemment avec un crayon en écoutant Malko. La fraîcheur du bureau climatisé tranchait agréablement sur l'atmosphère étouffante de la ville. L'orage menaçait et d'énormes nuages en forme de champignons atomiques couvraient la ville. Malko se tut.

— C'est tout à fait impossible, dit Cy Villard. Les dépôts de l'U.S. Aid sont interdits à toutes personnes étrangères.

Malko eut du mal à garder son sang-froid.

— Je n'ai pas rêvé, dit-il. Je vous mènerai à l'endroit où je l'ai vu apporter ces stocks.

Le ton de Malko était tellement glacial que Cy Villard changea d'attitude.

— Si c'est exact, cela regarde les services du général Khammouane, dit-il.

— Je lui en ai parlé, dit Malko. Il souhaite que vous assistiez à la perquisition.

L'Américain jeta un coup d'œil ennuyé à sa montre :

— Je dois aller voir l'ambassadeur. Pouvez-vous me retrouver ici dans deux heures ?

— J'aimerais que vous décommandiez votre rendez-vous et que vous veniez tout de suite, suggéra Malko.

Cy Villard secoua la tête.

— Impossible. Je ne peux pas désobéir à mon ambassadeur...

Alors que c'était lui le vrai patron de l'ambassade... Malko se leva, résigné, et furieux.

— À tout à l'heure.

Au crissement de pneus de la BMW du général Khammouane, les préparatrices de la pharmacie Truong levèrent un nez effrayé. Malko pénétra dans la boutique, suivi de l'officier laotien. Une jeune femme s'avança vers eux, comme si c'étaient de simples clients.

— Que désirez-vous Messieurs ?

— Voir M. Truong ? dit Malko.

— M. Truong n'est pas là. Mais je peux réaliser n'importe quelle ordonnance.

Malko sentit sa patience lui échapper.

— Ce n'est pas pour une ordonnance. Où est Truong ?

Khammouane intervint en laotien et la préparatrice sembla se recroqueviller.

— M. Truong n'est pas venu aujourd'hui, avoua-t-elle. Nous ne savons pas où il est.

— Quand l'avez-vous vu pour la dernière fois ? demanda Malko.

— Hier. Il est parti avec la camionnette livrer des produits pharmaceutiques dans des villages. Nous avons peur qu'il ait été arrêté par des Pathets-Laos.

Malko avait une autre idée. Sur le moment il avait pensé que le pharmacien s'était aperçu de la filature. Mais cela n'expliquait pas les hommes qui paraissaient le malmener.

— Allons au dépôt de l'U.S. Aid, dit-il. Nous n'avons pas besoin de Truong.

Ils ressortirent de la pharmacie. La Lincoln de Cy Villard était garée derrière la BMW. Malko dit au général :

— Je monte avec lui. Vous nous suivez.

Il ouvrit la portière de la Lincoln et s'assit à côté du premier secrétaire.

— Truong a disparu, annonça-t-il. Mais je retrouverai facilement les lieux. Voulez-vous dire à votre chauffeur de prendre la route de Louang-Prabang ?

Cy Villard mâchonna furieusement sa cigarette, avant de répercuter l'ordre.

L'ambiance dans la Mark III de Villard était aussi glaciale que l'air qui sortait du conditionneur. Depuis le départ de Vientiane, lui et Malko n'avaient pas échangé un mot. La BMW de Khammouane suivait. La pancarte indiquant le dépôt de l'U.S. Aid apparut.

— Tournez là, dit Malko.

La grosse voiture s'engagea en cahotant dans le chemin boueux. Malko avait le cœur dans la gorge. Il reconnut la grille. Deux soldats laotiens la

gardaient. La Mark III stoppa et il descendit, suivit de Villard. Ce dernier se tourna vers lui :

— Alors ?

— C'est bien là.

Les deux soldats avaient déjà ouvert la grille sans poser de question.

— Vous reconnaissez ces hommes ? demanda l'homme de la C.I.A.

Malko secoua la tête.

— Non. Ils n'étaient pas là hier. Allons à l'intérieur. Suivi de Khammouane, ils pénétrèrent dans le hangar brûlant. Malko alla droit à l'endroit où il avait vu les bonbonnes. Il n'y avait plus rien sauf quelques caisses vides. Malko était ivre de rage.

— On a tout déménagé !

Villard se tourna vers une des sentinelles.

— Quelqu'un est venu ce matin ?

— Personne, Sir.

— Depuis quelle heure êtes-vous là ?

— Sept heures, sir, le dépôt n'est gardé que jusqu'à six heures du soir.

Quand Malko était venu, il était plus de six heures... Villard se tourna vers Malko, un rien ironique.

— Alors, où sont vos bonbonnes d'anhydride acétique ?

— On les a déménagées cette nuit, dit Malko, je n'ai pas rêvé. Elles étaient là.

Le premier secrétaire haussa les épaules.

— Vous avez décidé d'avoir raison à tout prix. Je connais les hommes qui travaillent avec moi. Personne ne se livre à la contrebande de l'opium...

C'en fut trop pour Malko.

— Et M. Lo-Shing ? demanda-t-il.

Les yeux de Cy Villard cillèrent rapidement mais il demeura imperturbable.

— Je ne sais rien de ses affaires.

Malko était furieux. Il avait l'air d'un imbécile.

— Je retrouverai ces bonbonnes, dit-il.

Le général Khammouane ne dit rien et les suivit hors du hangar. Devant la Mark III, Villard fit face à Malko.

— La prochaine fois, ne me dérangez pas pour rien, fit-il.

Il monta dans la voiture sans proposer à Malko une place. Ce dernier se retrouva avec le général Khammouane. Le Laotien ne semblait pas bouleversé.

— Ne vous tracassez pas, dit-il, cela m'est arrivé des dizaines de fois. Même si on avait trouvé les bonbonnes, nous n'aurions arrêté que des complices. Ils sont merveilleusement protégés.

— Je retrouverai ce pharmacien, dit Malko. Même si je dois retourner chaque maison de Vientiane.

Khammouane sourit.

— Vous avez encore beaucoup à apprendre, monsieur Linge. Ils sont les plus forts.

Ubol ne savait plus où se mettre.

— C'est terrible, balbutia-t-elle, je ne pensais pas qu'il pourrait trahir.

Visiblement, elle n'était pour rien dans la mésaventure de Malko.

— Je veux voir Ngo, dit-il.

Ils n'échangèrent pas un mot jusqu'au dépôt des cyclopousse. Ubol ruminait sombrement sa perte de face... Et Malko sa vengeance. Ngo était toujours étendu au même endroit, en train de fourrer des billets de mille kips dans un grand panier, son coffre-fort. Comme il n'y avait plus de gros billets, les caissières de tous les magasins avaient un panier semblable accroché au plafond par un sandow, comme tiroir-caisse.

En voyant Malko, le Vietnamien unijambiste, manifesta la plus grande joie :

— Bonjour, Monsieur, je suis heureux de vous revoir. Quelles bonnes nouvelles m'apportez-vous ?

Il semblait si sincère et enthousiaste que Malko faillit se demander pourquoi il était venu. Mais il se souvint à temps qu'il était en Asie.

— Monsieur Ngo, fit-il. J'ai suivi le pharmacien comme vous me l'avez dit. Mais c'était un guet-apens. J'ai failli être tué, le pharmacien a disparu et je ne suis pas content...

Ce qui était un *understatement*... Ngo réagit exactement comme si Malko lui annonçait que le temps venait de changer.

— C'est très fâcheux, reconnut-il. Très fâcheux. Encore un *understatement*. Malko avait une furieuse envie de lui faire avaler son moignon.

— Monsieur Ngo, je vous tiens pour responsable de ce qui est arrivé. Pour une raison que j'ignore, vous m'avez trahi.

Ngo sembla se tasser, mais il ne répondit pas. Ubol se mit à pépier rapidement d'une voix de tête. Ngo baissait la tête, l'air confus. Ubol était déchaînée. Au passage, Malko saisit le mot bouk-kak, cochon, une horrible injure en vietnamien. Finalement, Ngo s'extirpa un sourire constipé.

— Je crois que j'ai commis une erreur, reconnut-il. J'avais tellement envie de me venger de M. Truong...

— Qu'avez-vous fait ? demanda Malko.

Ngo se passa nerveusement la langue sur les lèvres.

— J'ai prévenu les autres que M. Truong avait trahi et qu'il venait avec vous au dépôt. Je pensais qu'ils allaient seulement s'attaquer à lui et le punir. Je suis désolé pour vous. Vraiment très désolé.

Malko était atterré. Le débordement de haine de Ngo le privait de sa dernière piste.

— Qui avez-vous averti ? demanda-t-il. Ngo secoua la tête.

— Cela ne servirait à rien que je vous le dise. Même si je vous montrais la personne à qui j'ai donné l'information. Mais je sais que Lo-Shing a été mis au courant et qu'il était très très fâché...

C'est le moins qu'on puisse dire. La satisfaction effaçait la honte chez Ngo. Il redressa la tête.

— Où est Trong ? Il n'a pas reparu à son magasin.

— J'espère qu'il est mort, fit Ngo avec une grande sincérité. La plus grande joie de ma vie serait de voir son cadavre...

— Et moi de le retrouver vivant, fit Malko. Je veux savoir ce qu'il est devenu.

Ngo le toisa avec surprise :

— Mais il est très certainement mort, Monsieur...

— On ne sait jamais, fit Malko qui commençait à connaître les méandres de l'âme asiatique. Je reviendrai vous voir demain. D'ici là, je veux savoir ce qu'il est devenu. Sinon...

Ubol appuya sa vague menace d'une bordée d'injures particulièrement obscènes, comme seuls les Jaunes savent en inventer.

— Si ta ne trouves pas, menaçait-elle, que le verrat qui a engrossé ta mère vienne te sodomiser...

Le Purple Porpoise était sombre et frais. Malko contemplait les jambes somptueuses de Cyntia, assise sur un haut tabouret. La jeune femme jouait distraitement avec un paquet de cartes qu'elle mélangeait avec une dextérité extraordinaire. Elle sourit à Malko.

— Tu as l'air contrarié ?

— Un peu.

Elle ne posait pas vraiment une question. Se rapprochant de lui, elle tendit le jeu.

— Tiens, brouille-le. Prends trois cartes et mets les dans tes poches. Une dans chaque.

Ostensiblement, elle se tourna, offrant à Malko le spectacle de sa croupe extraordinaire. Celui-ci prit trois cartes et fit comme elle avait dit. Puis il remit le paquet sur le comptoir. Blasé, le barman laotien ne regardait même pas.

— Ça y est, dit-il.

Cyntia se retourna, et glissa de son tabouret. Elle avança jusqu'à Malko et lui mit les bras autour du cou. Son mont de Vénus appuya sur la poche gauche de son pantalon.

— Huit de trèfle, fit-elle.

Son bassin se déplaça à droite.

— As de pique.

Elle s'appuya carrément contre lui, de face.

— Valet de carreau.

Et elle l'embrassa, sans souci du barman. Quand Cyntia s'écarta, ses yeux souriaient.

— D'habitude, dit-elle, je devine à distance... Tu as eu droit à un traitement spécial.

— Comment fais-tu ?

Elle mit un doigt sur ses lèvres.

— Chut. Je ne l'ai jamais dit à personne. Même si je t'épousais, tu ne le saurais pas. Contente-toi de savoir que puisque je t'aime, mes mains sont à ton service. C'était plutôt flatteur.

— J'ai enterré Confucius, dit soudain Cyntia. Et je donnerais cher pour retrouver les salauds qui l'ont tué.

Elle ne pensait plus ni à elle ni à Malko. Ce dernier soupira :

— Je vais aller me coucher.

Cyntia s'approcha de lui et glissa une clef dans sa main.

— Va chez moi. Je rentrerai tard, mais je serai heureuse de te trouver. Même si tu dors.

Malko prit la clef. C'était la première fois que Cyntia s'extériorisait autant. Bien que son amour subit paraisse invraisemblable de la part d'une créature aussi dure et maîtresse d'elle-même. Mais il avait envie de la croire.

En entrant dans le hangar des cyclo-pousse, le cœur de Malko se mit à battre plus vite. L'ambigu Ngo représentait sa dernière carte. Le Vietnamien était en train de recoudre un vieux short.

Il cligna rapidement des yeux en voyant Malko. Ubol l'interpella immédiatement dans sa langue. Lorsqu'elle eut fini, le Vietnamien leva les yeux vers Malko :

— Vous aviez raison, dit-il. Truong est encore vivant. Il est caché au village de Tourakhom, à quarante kilomètres de Vientiane, sur l'ancienne route de Louang-Pra-bang. Après Tourakhom, il y a un grand croisement de routes, au milieu des rizières. Si vous attendez là demain à trois heures, quelqu'un viendra vous chercher pour vous mener à lui. Mais Truong ne veut pas voir les hommes du général Khammouane. Il a très peur.

Ngo avait débité sa tirade d'un ton monocorde, le regard fuyant. Cela puait l'arnaque.

— Comment avez-vous su tout cela ? demanda Malko. Volubile, Ngo se lança dans de grandes explications : Truong avait réussi à échapper aux hommes de Lo-Shing. Il se cachait là-bas, parce qu'il avait une maîtresse à Tourakhom. Mais le Chinois, croyant qu'il l'avait trahi, Truong ne pouvait plus revenir à Vientiane. Il avait besoin d'argent et était prêt à parler à cette condition. Il savait beaucoup de choses.

Malko essaya de tempérer ce déluge verbal.

— Comment l'avez-vous retrouvé ? Ngo eut un sourire perfide.

— Une des préparatrices me fournit mon opium. Elle a bien voulu servir d'intermédiaire car elle ne me soupçonne pas. Truong pense que vous l'avez

suivi à cause de l'Américain qui s'est suicidé...

Malko l'interrompt.

— Bien. Faites dire à Truong que je serai au rendez-vous.

Ngo lui serra vigoureusement la main, lui présentant de nouveau toutes ses excuses... Dès qu'ils furent dehors, Ubol se pendit au bras de Malko.

— C'est un piège, il ne faut pas y aller. J'en suis sûre. Jamais Ngo ne m'a regardée en face.

— Tu crois ? demanda Malko, en souriant. Il pensait exactement la même chose.

Le général Khammouane semblait perplexe. Il passa la paume de sa main droite sur son crâne presque rasé. Le climatiseur de son bureau était en panne et il y régnait une chaleur de bête.

— Je me doutais que Truong était dans le trafic, dit-il. S'il a trahi Lo-Shing, il est déjà mort...

— Bien sûr, dit Malko, mais je voudrais quand même aller à ce rendez-vous... Pour voir ce qui va arriver.

Le Laotien hocha la tête. Approbateur.

— Je vais vous donner quelques parachutistes avec une voiture-radio. Ils attendront à un kilomètre. Vous aurez un walkie-talkie pour les alerter.

— Vous connaissez le lieu du rendez-vous ?

— Oui, c'est très plat. À la jumelle, on pourra veiller sur vous.

— Espérons qu'il en sortira quelque chose.

Le Laotien ne répondit pas. Il raccompagna Malko jusqu'à sa voiture. Sur le rond-point voisin se dressait un petit temple mal entretenu.

— La pointe de ce temple a été détruite lors de la révolution du capitaine Kong-li, soupira Khammouane. C'est dommage, parce qu'elle contenait un cheveu de Bouddha.

Malko compatit.

Truong essaya de crier, mais un de ceux qui le tenaient le frappa violemment sur la bouche. De toute façon, ils se trouvaient dans la cour déserte de la maison de Lo-Shing et personne n'aurait entendu.

Le pharmacien essayait de ne pas penser. Depuis que les hommes de Lo-Shing avaient surgi au dépôt de l'U.S. Aid, tout s'était déroulé comme dans un cauchemar. Personne n'avait voulu le croire. On l'avait battu longuement dans la cave de Lo-Shing, avec des lattes de bambous qui lui arrachaient des lambeaux de chair à chaque coup. Des Chinois impassibles et goguenards, ravis de torturer un Vietnamien. À chaque seconde, il espérait voir Lo-Shing pour pouvoir se justifier. Mais le Chinois n'avait pas daigné apparaître.

On le jeta sans ménagement à l'intérieur d'un camion, sur un chargement de sacs de riz. Une seule chose l'étonnait : qu'il soit encore vivant. D'habitude, Lo-Shing ne prenait pas tant de précautions avec les traîtres. Truong se souvenait que le Chinois avait fait décapiter à la hache un garçon de quinze ans, dans sa cave, parce qu'il avait dénoncé un tout petit pourvoyeur de fumerie. De plus, la sœur du supplicié avait dû venir se prostituer chez le Chinois, au profit des invités qu'il désirait honorer.

Truong n'arrivait pas à déterminer qui l'avait jeté dans ce diabolique guet-apens.

Tout à coup, il y eut un remue-ménage dans la cour. Les hommes qui l'avaient maltraité s'écartèrent précipitamment. Majestueux et rondet, Lo-Shing lui-même venait de faire son apparition. Il portait un costume blanc, à l'ancienne mode coloniale, avec un chapeau assorti, juché sur le sommet de son crâne en pain de sucre, ce qui le rendait parfaitement ridicule.

Mais Truong n'eut pas du tout envie de rire.

— Lo-Shing, cria-t-il, Lo-Shing, mon maître, mon bienfaiteur, je ne t'ai pas trahi, tu le sais.

Un des hommes se précipita et donna un violent coup de poing sur la bouche de Truong. La lèvre fendue du pharmacien se mit à saigner.

D'une voix aiguë, Truong continua néanmoins de protester de son innocence, énumérant tous les services qu'il avait rendus au puissant Lo-Shing et tous ceux qu'il pouvait encore lui rendre... Le Chinois écoutait d'un air approuvateur, comme un professeur approuve un brillant élève, ses petites mains croisées sur son estomac. Il n'avait jamais eu beaucoup de sympathie pour le pharmacien.

Peut-être à cause d'une obscure solidarité avec ses frères de race du Kuomintang, décimés par la malaria et les blessures, à cause de la rapacité de Truong.

Lorsque ce dernier se tut, enfin, à bout d'arguments, Lo-Shing parla enfin d'une voix posée, presque sans bouger les lèvres, juste assez fort pour que seul Truong saisisse le sens de ses paroles.

— Je sais que tu n'es pas coupable, dit-il avec un bon sourire. Aussi ta famille n'a rien à craindre de moi.

Un espoir fabuleux fit vibrer Truong.

— Je savais que tu étais juste, Lo-Shing, dit-il, je continuerai à te servir comme par le passé.

Le Chinois eut un sourire énigmatique.

— C'est exact, tu vas me servir.

Brusquement, Truong se demanda pourquoi on ne le détachait pas puisque le tout-puissant Chinois venait de reconnaître son innocence. Il osa poser la question. Lo-Shing le fixa avec une lueur malicieuse. Il s'approcha encore plus, à ne plus être qu'à une vingtaine de centimètres du visage du pharmacien.

— Dans ta vie tu as trahi tout le monde sauf moi, fit-il. Peut-être aurais-tu

fini par me trahir aussi si je t'en avais laissé le temps. Mais je te laisse le bénéfice du doute...

Truong ne comprenait plus. Lo-Shing parlait comme si...

— Pourquoi ne me détache-t-on pas ? demanda-t-il.

— Parce que tu vas me rendre service. Je n'ai dit à personne que tu n'avais pas trahi et tu vas être exécuté. J'ai encore besoin de toi. Adieu, Truong.

Il lui tourna le dos et s'éloigna de quelques pas pour parler à ses hommes. Il s'adressa à eux en chinois, langue que Truong comprenait suffisamment. Ce qu'il entendit le rendit d'abord muet d'horreur... Puis, lorsque Lo-Shing s'éloigna vers la maison, il hurla :

— Lo-Shing, Lo-Shing, je ne veux pas mourir, je n'ai rien fait.

Indifférent aux cris, le Chinois entra dans la maison. Ses hommes montèrent dans le camion où se trouvait Truong. Comme le prisonnier continuait à crier, l'un d'eux le frappa à la tempe de toutes ses forces.

Truong cessa de crier, juste au moment où la camionnette sortait dans la rue.

CHAPITRE XV

Posé sur les genoux d'Ubol, le walkie-talkie faisait entendre un petit grésillement rassurant et régulier.

Excepté la ligne bleue des collines calcaires, au nord, le paysage était parfaitement plat. La forêt avait été repoussée par les rizières depuis longtemps et les seuls accidents de terrain de cette Hollande tropicale étaient les diguettes séparant les rizières.

Malko regarda pour la centième fois autour de lui. Personne. Le carrefour était rigoureusement désert. Ubol, elle aussi, écarquillait les yeux. Elle avait troqué son éternel pantalon noir contre une minirobe de toile. Malko n'avait pu la dissuader de venir, en dépit du danger certain. Ngo était son ami, elle se sentait responsable. Il faisait un temps lourd et blanc et les sièges recouverts de plastique de la Volkswagen collaient comme de la glu. Tourakhom se trouvait à un kilomètre derrière eux.

La voiture contenant les hommes du général Khammouane était dissimulée près des premières maisons. Il était trois heures et demie, et l'heure du rendez-vous était passée.

Ubol, qui examinait les rizières à sa droite sursauta soudain.

— Regarde !

Quelqu'un courait sur une des diguettes, venant droit vers eux. Il était encore trop loin pour qu'on puisse discerner s'il s'agissait d'un homme ou d'une femme.

Malko arma son pistolet extra-plat. Ce carrefour dégagé représentait au moins une certaine sécurité. Il observa la silhouette en train de courir. Il lui sembla que c'était un homme. Mais sa démarche était étrange. Il courait en canard, maladroitement.

Il se rapprocha encore et Malko vit qu'il avait les mains attachées derrière le dos.

Malko sauta de la voiture, pistolet au poing, et partit en courant au-devant de l'inconnu, grimpant sur la diguette qui finissait à la route. En se rapprochant, il aperçut un nouveau détail : l'homme qui courait avait la tête enfermée dans une sorte de cagoule, avec deux trous percés pour les yeux. Et il criait sans arrêt. Pas des hurlements de gosier humain mais des glapissements de bête blessée à mort, une longue onomatopée qui glaça Malko.

Il avait du mal à garder son équilibre sur la diguette glissante, bordée par

la rizière. Il atteignit enfin l'homme qui courait. Une cagoule de toile noire lui couvrait tout le visage, fermée au cou par un lacet.

Il stoppa près de Malko, émettant des sons de plus en plus aigus. Malko, passant son pistolet dans sa ceinture, dénoua le lacet fixant la cagoule. L'homme dansait sur place, rendant ses mouvements difficiles, comme s'il avait été les pieds nus sur une plaque chauffante. Ses jappements de douleur ne s'interrompaient pas.

Malko arracha la cagoule. Et le regretta aussitôt : le spectacle était insoutenable.

C'était bien Truong, mais son visage n'était qu'une boursoufflure écarlate et vivante. On aurait dit de la confiture de groseille en train de bouillir. Des centaines d'énormes fourmis-manioc, longues chacune de deux centimètres, s'accrochaient à sa peau et dans ses cheveux, le dévorant vivant. À chaque morsure, elles enlevaient un morceau de chair... La paupière de l'œil gauche, à moitié dévorée, pendait, sanguinolente. Le sang suintait par des milliers de minuscules blessures.

Truong ouvrit la bouche pour crier et Malko vit le moignon qui continuait à saigner... On lui avait sectionné la langue...

Ses poignets étaient liés derrière son dos avec un mince fil de fer très serré qui entraînait dans la chair.

Malko essaya de ne pas regarder le visage torturé et de garder son sang-froid. Il fallait sauver Truong et le faire témoigner. Il prit le blessé par le bras et l'entraîna vers la route. Sans comprendre complètement le pourquoi de cette mise en scène grandiloquente.

— Venez, dit-il, j'ai une voiture.

Truong répondit par un flot d'onomatopées incompréhensibles.

Malko aperçut Ubol, sortie de la voiture. Il réalisa qu'il avait laissé dans sa hâte le walkie-talkie dans la Volkswagen.

Il inspecta les rizières désertes autour de lui. La route était également vide.

Soudain, il perçut un vrombissement de moteur. Cela venait de l'ouest. Il regarda dans cette direction, sans rien voir, ébloui par le soleil.

Le vrombissement envahit tout le paysage. Levant la tête, Malko aperçut deux appareils monomoteurs à hélice volant au ras de la rizière, aile dans aile, et venant droit sur le carrefour. Il n'eut pas le temps de se poser de questions. Deux traits lumineux se détachèrent des ailes d'un des avions. Un des traits termina sa trajectoire dans la Volkswagen. Il y eut une explosion sourde et, en une fraction de seconde, le véhicule ne fut plus qu'une boule de feu orange.

Les deux avions passèrent au-dessus de Malko dans un vrombissement aigu, si bas qu'il aperçut les autres roquettes suspendues sur les ailes. C'étaient des T.28 d'assaut aux couleurs laotiennes.

A côté de la Volkswagen en feu, Ubol n'était plus qu'un pantin inerte, étendu sur le dos au milieu de la route... Abandonnant Truong, Malko démarra comme un sprinter. Il se retourna et vit que les deux appareils

revenaient.

Au même instant, des flammes jaillirent des ailes. Des roquettes filèrent vers lui, comme de mortels insectes. Instinctivement, il plongea dans la rizière afin d'être protégé par la diguette. Sa dernière vision fut Truong immobile, assourdi par les explosions, paniqué et stupide, incapable de réagir.

Puis il s'enfonça dans la boue tiède de la rizière, retenant son souffle.

Lorsqu'il redressa la tête, Truong n'était plus sur la diguette.

Brillant dans le soleil, les deux T.28 viraient pour revenir. Il n'avait que le temps de franchir la diguette pour se protéger de l'autre côté. Mais ce jeu de cache-cache risquait de finir très mal. Sa seule chance était de parvenir à un bouquet d'arbres, cinq cents mètres plus loin. La boue jaillit de la diguette au moment où il effectuait un superbe plat-ventre dans la rizière boueuse. Les balles ricochèrent en couinant sur les cailloux. De nouveau, les T.28 rugirent au-dessus de sa tête. Mais cette fois ils se séparèrent, l'un virant tout de suite pour revenir sur ses pas. Ils allaient le prendre en sandwich, arrosant chacun un côté de la diguette. Il n'y avait plus aucune protection. Et chaque balle explosive de 12.7 était capable de le couper en deux.

Sur la route, la Volkswagen brûlait toujours près de ce qui avait été Ubol.

Malko se releva. Le T.28 qui avait viré avait disparu à ses yeux. Mais l'autre revenait sur lui. Dans quelques secondes, il serait à portée de tir.

Brusquement, il fut envahi d'une grande sérénité, devant l'inéluctable. Ce serait une mort rapide et finalement peu douloureuse. Il avait toujours su qu'il finirait ainsi : dans un pays lointain, seul, sans très bien savoir qui le tuait.

Il se força à regarder le monomoteur qui arrivait, volant au ras du sol, portant la mort dans ses ailes. Le général Khammouane avait raison. On ne s'opposait pas aux trafiquants d'opium au Laos. Pour se consoler, Malko pensa que derrière lui, il en viendrait un autre, puis encore un autre jusqu'à ce que le problème soit résolu. David Wise était terriblement têtu... Il le serait encore plus après la mort de son fils.

Malko sursauta. On l'appelait. Il tourna la tête et aperçut un bras nu sortant de la diguette, gesticulant frénétiquement. Il crut d'abord à une hallucination. Puis il se précipita et une main brune le saisit par le poignet. Elle l'attira dans une cavité creusée sous la diguette. Il aperçut une silhouette accroupie dans la pénombre. Cela sentait la boue et le buffle. Une voix de femme dit quelques mots en laotien. La fin de sa phrase fut couverte par le crépitements des balles. De la terre jaillit, giclant par l'ouverture. Le second T.28 passa au ras de la diguette, sans tirer, faute de cible.

Le ronronnement des avions s'éloigna. Malko avait quelques minutes de répit. Ses yeux s'accoutumèrent à la pénombre, il aperçut une jeune Laotienne accroupie, vêtue d'un large pantalon noir et d'une blouse, les cheveux relevés en chignon. Une de celles qu'il avait vu cultiver la rizière, une demi-heure plus tôt. Elle lui sourit de ses dents rouges de bétel.

Habités aux bombardements, les paysans avaient creusé des abris un peu partout. Malko avait eu la chance de se trouver près de l'un d'eux. De

nouveau, le vrombissement des avions se rapprocha. La jeune paysanne rentra la tête dans les épaules. Le miaulement des balles était toujours dangereusement proche.

Il y eut l'explosion sourde d'un container de napalm. Puis le concert de sifflements et d'explosions. Évidemment, Malko n'était pas à l'abri d'un coup direct qui pulvériserait leur fragile abri. Mais, sans la petite paysanne, il ne serait plus qu'un tas de chairs sanguinolentes dans la rizière.

Il faisait une chaleur étouffante dans leur abri. Malko réalisa soudain que depuis un moment, il n'avait pas entendu les avions. Il tendit l'oreille. Rien. Il avait hâte de retrouver les hommes du général Khammouane. Il pensa, plein de haine, au corps disloqué d'Ubol sur la route, et se leva, s'extirpant de la boue. Mais la paysanne le retint, posant la main sur son bras. Au même moment, le hurlement des deux T.28 volant au ras de la rizière les assourdit. Il y eut un nouveau chapelet d'explosions et de rafales. Malko se recroquevilla contre sa compagne de bombardement. Les deux avions s'éloignèrent.

Mais cette fois les T.28 devaient avoir épuisé leurs munitions. Dix minutes plus tard, ils n'avaient pas réapparu. La Laotienne sourit à Malko, pépia quelques instants, et sortit de l'abri. Malko la vit s'éloigner dans la rizière d'un pas rapide, enfonçant dans la boue jusqu'aux chevilles.

À son tour, il émergea avec précautions. Le soleil le fit cligner des yeux. La rizière était ravagée par les explosions des roquettes. L'une d'elles avait déchié la diguette à trois mètres de leur abri...

Le pharmacien Truong avait reçu une balle un peu avant l'œil droit. Elle avait emporté l'œil, puis traversé l'orbite gauche, enlevé l'œil gauche, avant de ressortir non loin de la tempe gauche. Elle avait fait éclater tout le côté gauche de la tête. Il gisait près de la diguette, dans un magma de boue et de sang.

Malko se demanda qui avait organisé ce guet-apens. Air-America ne possédait pas de T.28. Les Laotiens étaient forcément dans le coup.

Il se précipita vers la route, mais en arrivant devant Ubol, il regretta d'avoir couru. Les hommes du général Khammouane étaient déjà là, mitraillettes à la main, jetant des coups d'œil inquiets vers le ciel. Les T.28 pouvaient revenir. Malko se força à regarder Ubol. Un éclat de roquette lui avait arraché la moitié du visage, et sectionné la jambe gauche, presque à la hanche. Une énorme tache de sang s'étalait sur le macadam.

Il dut se retenir pour ne pas vomir et se laissa entraîner vers la voiture des hommes de Khammouane.

Le général Khammouane décrocha l'antique téléphone en équilibre sur

une pile de dossiers en instance. Il répondit par monosyllabes, ce qui empêcha Malko de deviner l'identité de son interlocuteur. Lorsqu'il raccrocha, il sourit à Malko. Celui-ci était en train de déguster une tasse de thé sans goût.

— Remettez-vous.

Malko se sentait mieux. Mais ni Truong, ni Ubol ne se remettraient jamais...

— Vous avez du nouveau ?

Depuis deux heures, Malko était installé dans le petit bureau du Centre National de Documentation. Une voiture du Groupe Spécial d'Investigations était partie chercher les restes des deux victimes. De son bureau, le général laotien essayait de trouver qui avait monté l'attaque. Même si Lo-Shing avait tiré les ficelles, ce n'était pas lui qui donnait des ordres à l'armée de l'air laotienne.

— J'ai du nouveau, annonça le général Khammouane. Il semblait embarrassé et son français en était d'autant plus guindé. Malko était sur des charbons ardents.

— Alors ?

Le Laotien alluma une « Craven » avec soin.

— La 9^e escadrille d'intervention – les T.28 qui vous ont attaqué – a reçu une information ce matin d'après laquelle un groupe de Pathet-Laos allait tenter une opération sur Tourakhom, aidé par des sympathisants locaux. Le rendez-vous était fixé au croisement. L'armée ne disposant pas de troupes d'intervention, les T.28 devaient détruire tout ce qui bougeait au point donné.

— Qui a donné cet ordre ? Khammouane sourit.

— Moi.

Malko crut avoir mal entendu. Le général Khammouane sourit tristement.

— Ce genre d'opération ne peut avoir le feu vert que de mon service. C'est ce qui s'est passé. Seulement, comme je suis souvent absent, je laisse des formulaires signés en blanc. Je sais que c'est imprudent, mais j'ai reçu des ordres supérieurs.

— À qui en avez-vous laissé ? demanda Malko. Le sourire du général s'accrut.

— À une seule personne tout à fait digne de confiance, M. Cy Villard.

CHAPITRE XVI

Après sa révélation, le général Khammouane avait baissé les yeux. Gêné. Malko ne voulait pas réaliser ce que cela signifiait. Il devait y avoir une explication. Ce n'était pas possible qu'un homme comme Cy Villard ait froidement donné l'ordre de l'assassiner. Même si l'enquête de Malko risquait de le gêner dans ses activités professionnelles.

— Vous êtes certain de ce que vous dites ? demanda-t-il. Le Laotien hocha la tête, affirmativement.

— Absolument. Ce genre de mission spéciale ne dépend pas du commandement militaire laotien, mais de la C.I.A. ou de moi.

Devant l'expression de Malko, il ajouta vivement :

— Je comprends ce que vous éprouvez et je vous devais la vérité. J'avais beaucoup d'estime pour M. Amalfi. Lui aussi semblait avoir découvert des choses gênantes... Il est mort. Comme vous avez failli mourir.

— Mais enfin, dit Malko, comment un haut fonctionnaire américain peut-il avoir partie liée avec un personnage comme ce Chinois ? Il faut qu'il soit totalement corrompu...

Khammouane secoua la tête.

— Je ne pense pas que M. Villard soit corrompu. Mais je pense que Lo-Shing est beaucoup plus rusé que lui. Or, Lo-Shing est associé avec le prince Lom-Savath. Ce dernier est le chef des Méos qui se battent pour la C.I.A... Ce n'est pas simple.

Malko n'arrivait pas à arrêter une conduite. Il avait une furieuse envie d'aller trouver Villard et de lui demander des explications... Mais le premier secrétaire n'était pas homme à se laisser démonter. Il ne serait pas plus avancé après une telle démarche. Il repensa au cadavre disloqué d'Ubol et une bouffée de haine lui bloqua la poitrine. Avant Villard, il y avait Ngo à punir.

— Je vais continuer, dit-il. Jusqu'à ce que je trouve ce qui se passe ici. Même si je dois y passer des mois.

Le général Khammouane approuva gravement.

— J'ai eu la même réaction que vous, au début. Maintenant, je me demande si je gagnerai jamais. Mais, venez, je vous invite à dîner.

— Je veux retrouver Ngo, dit Malko. Le Laotien sourit.

— Ne soyez pas naïf. Ngo ne vous a pas attendu. Lo-Shing sait déjà que vous êtes vivant.

Il éteignit la lampe de son bureau et ouvrit la porte. Aussitôt, le

parachutiste, qui gardait la porte, se redressa au garde-à-vous. Khammouane monta au volant de sa BMW et posa une mitraillette Uzi sur le siège entre Malko et lui.

— Allons Chez Lyne, proposa-t-il. Vous risquez d'y voir des gens intéressants, et on n'y mange pas trop mal. Ça me rappelle Hanoi. Quand je travaillais pour le 2^e Bureau français.

Malko ruminait sa rancœur. Sans se presser, l'officier laotien remonta l'avenue Lane-Xang. En arrivant à la hauteur de l'arc de triomphe, il ralentit et dit à Malko.

— Vous voyez ce monument ? C'est à l'image du Laos. Comme tous les pays ont des monuments aux morts, nous avons voulu en avoir un aussi. Un jour, le Gouvernement a décidé de construire cet arc de triomphe. On déciderait ensuite à quels morts et à quelle victoire le dédier... La construction a pris dix ans. Si on y avait mis tout le ciment qu'on y a officiellement englouti, il serait plus grand que la pyramide de Kheops...

— Par contre, toutes les villas du quartier de That Luang devraient avoir la forme d'un arc de triomphe...

Ravi de sa plaisanterie, Khammouane tourna autour de l'arc et redescendit. Lyne se trouvait près du Mékong, dans une petite rue calme bordée d'arbres.

L'histoire de l'arc de triomphe sans victoire n'avait pas déridé Malko. Maintenant qu'il était certain du rôle de Cy Villard, il cherchait désespérément comment il allait le confondre. Ce qui semblait à première vue délicat.

Cy Villard claqua la portière de sa Mark III et se dirigea vers sa porte d'entrée. Celle-ci s'ouvrit sur Shane, sa femme. En dépit de la chaleur, elle portait des collants ultra-fins, gris fumée et une très légère robe en mousseline noire, largement au-dessus du genou, au bustier transparent. Elle avait à la main un verre de martini et paraissait très gaie.

— Welcome home, darling, dit-elle. Nous avons rendez-vous à l'ambassade d'URSS à huit heures, pour un dîner assis.

Cy Villard laissa tomber son attaché-case sur un des fauteuils de la véranda. Sa femme lui passa un bras autour du cou et l'embrassa légèrement sur les lèvres.

— Je ne te plais pas ? J'ai mis pourtant tout ce que tu aimes...

Elle se serra un peu contre lui, moitié pour rire, moitié parce qu'elle adorait voir dans les yeux de Cy la lueur du désir. Ils étaient mariés depuis dix ans, mais continuaient à être très amoureux l'un de l'autre. Shane, une fois tous les deux mois, allait à Bangkok acheter des robes.

Cy fit un effort et parvint à sourire.

— Tu es superbe, fit-il. Excuse-moi, j'ai eu un travail fou aujourd'hui.

Il s'écarta d'elle et entra dans la maison. Shane resta à jouer avec son verre vide, un peu déçue. Elle avait espéré que son mari lui ferait l'amour avant d'aller à cette soirée ennuyeuse. Elle aimait se dire, en regardant les autres femmes dans ces soirées mondaines, qu'elle était la seule à qui son mari faisait plus que baiser la main.

Cy Villard alla directement dans sa salle de bains et se déshabilla. Puis il ferma la porte à clef et se mit sous sa douche. Plus que de l'eau fraîche, il avait besoin de se sentir seul. Jamais, il n'avait autant senti le poids de l'étrange métier qu'il exerçait. Où les règles du jeu ne se trouvaient dans aucun manuel.

Depuis une heure, il savait que l'opération avait raté, que Malko était vivant. Et aussi qu'il s'était fait avoir par le prince Lom-Savath.

L'histoire avait été admirablement montée. Comme toujours lorsqu'il s'agissait de Lo-Shing... Bien qu'il soit sur ses gardes, Villard n'avait pas pu parer le coup.

Lom-Savath avait joué le grand jeu. La veille, il avait débarqué dans le bureau du premier secrétaire, ce qui n'était arrivé que deux fois depuis que Cy Villard était à Vientiane. Lom-Savath, essoufflé et grandiloquent, s'était mis à pleurer ! De vraies larmes coulaient sur ses joues grasses et allaient se perdre dans les plis de son menton.

Entre deux sanglots, il avait expliqué la cause de sa détresse à Villard. Lo-Shing l'avait trahi, trompé honteusement, avait bafoué son amitié. Le Chinois venait de lui avouer qu'il avait bien entreposé de l'anhydride acétique dans le local de l'U.S. Aid. Jusque-là, la comédie n'avait rien de bien nouveau : Cy Villard ne se faisait aucune illusion sur les liens de Lo-Shing et de Lom-Savath : ils s'entendaient comme larrons en foire. Mais ce n'était qu'un hors-d'œuvre. De but en blanc, Lom-Savath avait déclaré qu'il allait être obligé de rallier officiellement les Pathets-Laos... Il n'avait jamais été aussi loin dans le chantage.

— Le pharmacien Truong, avait-il expliqué à Cy Villard, a juré de me perdre. Il est prêt à se parjurer pour m'impliquer dans le trafic d'opium. Or, il a rendez-vous avec cet agent du Narcotic Bureau.

Bien entendu, Lom-Savath s'était fait une joie de révéler l'heure et le lieu du rendez-vous...

Il avait quitté le bureau de l'Américain, sans rien demander. En lui serrant les mains et en lui disant « adieu ». Laissant à Cy Villard le soin de tirer les conclusions. À travers les détours tortueux et mensongers du récit, le responsable de la C.I.A. de Vientiane avait parfaitement compris l'alternative : Lo-Shing et Lom-Savath exigeaient qu'il les débarrasse de deux personnes qui les gênaient.

Dont un agent de la « Company ». Le pire était que le prince Lom-Savath pouvait parfaitement se rallier aux Pathets-Laos sans risques. Il avait souvent fait des déclarations pro-communistes et n'en était pas à un retournement près.

Cy Villard, seul dans son bureau du complexe de Na-Hai-Dio, avait

réfléchi trois heures sur le problème. Depuis des années, on lui avait appris que la vie d'un seul individu n'avait aucun poids lorsqu'il s'agissait d'une décision intéressant la collectivité. Or, sa mission à Vientiane était de faire la guerre aux communistes. Avant de quitter son bureau, il avait appelé le Quartier Général des Forces aériennes royales. C'était exactement vingt-quatre heures plus tôt.

Il sursauta et tendit l'oreille. Assourdi par le bruit de la douche, il n'avait pas entendu qu'on frappait à la porte.

— Cy, qu'est-ce que tu fais ? appela la voix de Shane. Il y a une demi-heure que tu es là-dedans. Nous allons être en retard.

L'Américain sortit du jet et cria :

— J'arrive.

Il s'ébroua et commença à s'essuyer. Il aurait tellement voulu pouvoir se laver le cerveau avec la même facilité. Surtout depuis qu'il savait que Truong était déjà entre les mains de Lo-Shing lorsque le prince Lom-Savath était venu le trouver.

Non seulement Truong n'avait jamais représenté un danger, mais l'opération n'avait eu pour but que l'élimination de Malko Linge. Qui était toujours vivant et ne mettrait pas longtemps à remonter jusqu'à lui.

Le général Khammouane tendit la main à Malko.

— Bonne nuit. Ne faites pas de mauvais rêves. Demain, vous me direz ce que vous avez décidé de faire.

Le dîner Chez Lyne avait un peu détendu Malko. La BMW démarra et il monta les marches du perron. En dépit de l'heure tardive, il y avait encore plusieurs marchands de souvenirs assis par terre. Malko allait passer à côté lorsqu'une voix pressante lui fit tourner la tête.

— Monsieur, Monsieur, venez voir mes bijoux.

Un homme était accroupi devant un parterre de colliers méos en argent. C'était Ngo.

Malko s'immobilisa. Le Vietnamien avait vraiment un culot d'enfer ! La main de Malko partit vers la crosse de son pistolet extra-plat glissé dans sa ceinture. Tout ce que méritait Ngo, c'était une balle dans la tête. Et encore, en faisant preuve d'une énorme indulgence... Le Vietnamien vit le geste de Malko, mais ne bougea pas.

— Monsieur, répéta-t-il, regardez mes bijoux. Malko s'approcha. L'autre se hissa le long du mur, le visage levé vers lui. Il transpirait, avait les traits tirés, la peau de son visage était presque transparente.

— Ils m'ont forcé, murmura-t-il. Si je vous avais prévenu, ils m'auraient tué.

— Vous vouliez faire exécuter Truong ? dit Malko. Le Vietnamien secoua la tête :

— Non, non, je vous jure, ils l'auraient liquidé de toute façon. Ils voulaient vous tuer, vous.

Il tremblait, abject et larmoyant. Malko débordait de dégoût.

— Ubol a été massacrée, fit-il.

Le Vietnamien se hissa encore un peu plus le long du mur, comme une araignée maladroite. Son visage n'était plus qu'à quelques centimètres de celui de Malko.

— C'est à cause d'elle que je suis venu, souffla-t-il. Je sais quelque chose.

— Ah, non, merci, dit Malko. Vous m'avez déjà fait le coup deux fois.

La main sale du Laotien agrippa sa chemise. D'un ton suppliant, il fit :

— Monsieur, il faut me croire.

— Qu'est-ce que vous savez ?

Ngo attira Malko encore plus près. Il chuchota si bas qu'on l'entendait à peine.

— Je sais pourquoi ils ont peur, souffla-t-il.

— Qui « ils » ?

— Lo-Shing, le prince, leurs amis américains. Lo-Shing a acheté d'un coup toute la récolte du Triangle d'Or. Il est en train de la transformer en héroïne dans le nord. Il a fait venir des génératrices qui tournent jour et nuit. Dans une semaine, il commencera à vendre l'héroïne. Il y en a dix tonnes.

— Dix tonnes !

— Chut !

Ngo inspecta le jardin désert.

— Dix tonnes, répéta-t-il. J'en suis sûr. Croyez-moi. Malko était ébranlé.

— Où est-ce ?

Le Vietnamien prit une expression torturée. Ses grandes dents rougies de bétel apparurent en un rictus désespéré.

— Je ne sais pas exactement, dit-il. Au nord de Ban-Houey-Sai. On m'a dit seulement que Lo-Shing a signé un accord avec les Chinois de là-haut et que deux cents gardent la raffinerie.

Malko cessa d'écouter, affreusement déçu. Encore un tuyau crevé. Il n'allait pas passer au peigne fin la jungle du Nord-Laos, infestée de Pathets, de Chinois du Kuomintang et de Thaïs rebelles. Ngo insista :

— Dans quelques jours, il sera trop tard. L'héroïne sera partie. Par avion, sur les jonques, dans des camions. Ils démonteront les générateurs, il n'y aura plus rien jusqu'à l'année prochaine.

— Je vais voir, dit Malko.

Le Vietnamien se détacha du mur.

— Au revoir, Monsieur. Essayez de faire quelque chose.

Il ramassa ses bijoux qu'il réunit dans un carré de toile, prit ses béquilles et commença à descendre péniblement le perron. Très vite, sa silhouette bizarre se fondit dans l'obscurité.

Le bar du Lane-Xang était un désert de néon verdâtre. En dépit des barmaids court-vêtues, rendues hideuses par l'éclairage.

Malko tournait et retournait dans sa tête les révélations de Ngo. Quelle importance y attacher ? Évidemment cela recoupait tout ce qu'il savait déjà. Voilà pourquoi Lo-Shing avait fait venir tellement d'anhydride acétique. Une seule personne pouvait l'éclairer : le général Khammouane.

Il abandonna sa bière tiède et alla au fond du hall, au standard téléphonique. Le général laotien lui avait laissé son numéro personnel.

Malko aperçut dans ses phares la BMW arrêtée au carrefour et stoppa. Khammouane descendit et vint vers lui.

— Vous n'auriez jamais trouvé, si je n'étais pas venu au-devant de vous, dit-il. Et puis, mes parachutistes sont parfois nerveux la nuit. Suivez-moi.

Le général habitait non loin de l'hôpital américain au fond d'un chemin de terre à l'ouest du That Louang, une énorme pagode qui marquait la limite nord de Vientiane. Cinq minutes plus tard, il fit pénétrer Malko dans un living meublé à l'européenne. En haut, on entendait des cris d'enfants. Malko lui raconta sa rencontre avec Ngo. Khammouane semblait perplexe, lui aussi.

— C'est très vraisemblable, dit-il. Lo-Shing est de taille à avoir acheté toute la récolte de pavot. Cela expliquerait son acharnement à écarter tout risque.

— Il faut absolument découvrir cette raffinerie.

Le Laotien passa nerveusement sa main dans ses cheveux courts.

— C'est presque impossible. Une a fonctionné pendant trois ans à Me-Sai, en Thaïlande. Nous ne l'avons jamais su. Ils choisissent toujours des endroits isolés. C'est une région difficile d'accès, sans route. Il faudrait du temps et des hélicoptères. Nous n'avons ni l'un ni l'autre...

— Mais enfin, s'insurgea Malko. Vous êtes chargé de la répression du trafic. Vous pouvez demander des hélicoptères. D'ailleurs, j'ai les pouvoirs de les demander pour vous.

— Bien sûr, acquiesça Khammouane. Mais l'armée laotienne n'a que quelques hélicoptères. Elle en a besoin pour faire la guerre. Air America n'en a pas.

— Puisque Ngo a pu savoir cela, peut-être pourrait-on en apprendre plus par vos informateurs.

Le Laotien hocha tristement la tête.

— J'en doute. Ils ne sont pas assez bien placés. Comme vous avez pu le voir, les gens de la drogue sont très prudents... Lo-Shing se laisserait couper en morceaux et sans dire un mot et cette canaille de prince Lom-Savath est intouchable. Même pour moi. Je serais désavoué immédiatement, si je me

permettais même de l'interroger. Il le sait et me tiendra tête.

— Il n'y a rien à faire alors, dit amèrement Malko. Nous savons qu'il y a quelque part au nord dix tonnes d'héroïne et nous restons les bras croisés.

Le général Khammouane tira sur sa cigarette, mal à l'aise. Malko le sentait nerveux, irrité et impuissant.

— Je ne vois pas, admit-il. Il faudrait un miracle. Jusqu'ici, nous n'avions découvert les raffineries d'héroïne que lorsqu'elles ne servaient plus.

Malko pensa à David Wise qui aurait sacrifié en vain son fils. Une seconde, il fut tenté d'aller trouver Villard et de lui parler d'homme à homme. Puis, il pensa à tous les fils invisibles qui retenaient le numéro un de la C.I.A. à Vientiane.

Parfois, il avait des accès de candeur, il se rêvait en train de faire la guerre en gants blancs.

— Je vais essayer de faire un miracle, dit-il, en se levant.

— Vous avez une idée ?

— Un fantôme d'idée, tout juste.

Le général Khammouane n'insista pas ; il raccompagna Malko jusqu'à sa voiture. Dans l'obscurité, quatre parachutistes veillaient, bardés d'armes automatiques.

Un brouhaha intense jaillit à la figure de Malko lorsqu'il ouvrit la porte du Purple Porpoise. Le bar était bourré de pilotes de la C.I.A. qui venaient de toucher leur paye. Cyntia allait d'une table à l'autre, vêtue jusqu'aux chevilles d'une chaste robe de soie, qui se contentait de mouler son corps de rêve. En voyant Malko, elle eut un sourire éblouissant, abandonna ses hôtes et vint vers lui.

— Je croyais que tu m'avais abandonnée, dit-elle, pour ta petite chose jaune. Ta vodka t'attend.

Il la suivit au bar, et l'admira tandis qu'elle lui préparait une vodka glacée. Ses oreilles résonnaient encore du mitraillage des T.28. Leurs regards se croisèrent. Cyntia vit les paillettes vertes qui obscurcissaient ses yeux d'or et demanda à voix basse :

— Qu'est-ce qu'il y a ? Malko se força à sourire.

— Tu es toujours d'accord pour venger Confucius ?

À condition de se montrer très intelligent et très cruel, il avait une chance de faire mentir le pessimisme du général Khammouane.

CHAPITRE XVII

Le prince Sisavath était si nerveux qu'il faillit s'entailler le pouce en entamant son second camembert. Il s'arrêta quelques secondes pour que ses mains s'arrêtent de trembler, puis s'en coupa une énorme part qu'il engloutit d'un coup. Lorsque les muscles de ses mâchoires étaient en mouvement, sa tête ressemblait plus que jamais à une poire.

Le goût onctueux du fromage sur son palais le détendit un peu. Magnanime, il coupa un morceau plus petit et le tendit à la fillette accroupie près de lui. Elle avait des membres déliés, déjà presque un corps de femme, avec une petite croupe provocante et de longs cheveux noirs.

— Goûte, Arun.

Elle secoua la tête sans répondre. Terrifiée, elle avait recroquevillé son petit corps brun et lisse, entièrement nu, sur le coussin de soie, à côté de Lom-Savath. Elle avait un peu plus de treize ans. C'est Vinh, son majordome, qui la lui avait amenée, deux jours plus tôt. Elle était avec sa famille au Nouveau Marché et il avait remarqué son charme. Lom-Savath avait joué avec sous les yeux de ses parents, flattés ; lorsqu'il avait annoncé qu'il souhaitait la garder dans sa résidence, les parents lui avaient presque baisé la main.

Lom-Savath était riche et puissant. Discrètement, le prince s'était assuré auprès du père qu'elle était encore vierge. Puis il avait donné une poignée de kips, prenant soin qu'il n'y ait pas de gros billets. Arun, la fillette, avait accepté passivement son sort. L'idée de devenir courtisane ne l'effrayait pas. Mais l'aspect physique de Lom-Savath l'inquiétait. Elle se voyait déjà écrasée, laminée sous cette masse de cent cinquante kilos.

Lom-Savath s'était dit qu'elle arrivait à pic pour le distraire de sa tension nerveuse.

Agacé par l'attitude passive de la fillette, il lui intima l'ordre de se rapprocher encore de lui.

Elle obéit, et les petits doigts grassouilleux du Prince s'attardèrent sur le soupçon de poitrine, puis continuèrent leur exploration plus bas. Arun demeurait coite. On disait que Lom-Savath avait des pouvoirs magiques, qu'il pouvait se transformer en dragon même s'il était en colère. Elle n'avait pas du tout envie de faire l'amour avec un dragon...

— On t'a parfumée ? demanda Lom-Savath.

Arun secoua la tête affirmativement. Le prince avait l'odorat très délicat. Toutes ces petites paysannes sentaient toujours la rizière. Avant de les utiliser,

il les faisait littéralement tremper dans le parfum. Arun n'avait pas échappé à la règle. De plus, on avait rasé le peu de poils qu'elle avait au pubis. Lom-Savath aimait l'extrême jeunesse.

Il soupira. Les heures passaient avec une lenteur torturante. Là-bas, dans le nord, l'opium de ses Méos était en pleine transformation. Mais Lo-Shing, en Chinois avisé, ne payait qu'après. Quand tout s'était bien passé. En attendant, Lom-Savath endurait mille morts. Il aimait charnellement les barres d'argent que le Chinois lui remettait en paiement. Il lui arrivait de les compter, de les toucher pendant des heures. De dormir dessus même. Son jardin était truffé de lingots enterrés profondément. Il faisait courir le bruit que des dragons invisibles les gardaient. Que ceux qui tenteraient de s'en emparer seraient transformés en crapauds. Ou dévorés.

Il pensa à son associé Lo-Shing. Leur association était un vrai mariage d'amour. Ils avaient en commun un mépris total pour l'espèce humaine et une âpreté incroyable. Mais Lom-Savath était naturellement cruel alors que Lo-Shing n'était qu'efficace. Il n'avait jamais tué personne sans un motif valable. Un jour qu'il se trouvait dans la voiture de Lom-Savath, un autre véhicule avait dépassé la Mercedes 250 du prince. Ivre de rage, ce dernier l'avait rattrapé, coincé sur le trottoir. Il avait fait descendre le chauffeur, et, sous les yeux ébahis du Chinois, l'avait abattu !

Lo-Shing n'aurait jamais fait cela. De plus, il méprisait secrètement la nonchalance himalayenne de Lom-Savath. Lui avait toujours travaillé.

Néanmoins, ils s'accordaient parfaitement bien. La nouvelle de la réduction de la culture du pavot en Turquie les avait remplis de joie : cela signifiait que le prix de l'opium allait monter. Donc, leurs bénéfices.

Au fond de lui-même, le prince Lom-Savath se reconnaissait une petite supériorité. Il était quand même un peu plus abject que Lo-Shing. Le Chinois avait des nerfs d'acier et un courage physique à toute épreuve. Lom-Savath était prêt à tous les reniements.

Ayant avalé trop vite, il rota, ce qui fit trembler douloureusement toutes ses couches de graisse.

Il avait assez mangé.

Étendant la main, il prit délicatement le minuscule téton du sein droit d'Arun et le pinça entre deux doigts boudinés. La fillette, surprise, essaya de se retenir puis laissa échapper un léger couinement de douleur. Aussitôt, Lom-Savath la lâcha :

— Je te faisais mal ? demanda-t-il hypocritement. Elle était vraiment très jolie. Lentement, il palpa tout son corps, s'attardant au pubis rasé. Elle attendait, tendue, inquiète, craignant de ne pas satisfaire le prince. Doucement, avec des mots précis, il lui expliqua ce qu'il attendait d'elle. En majordome prévoyant, Vinh avait d'ailleurs familiarisé la fillette avec ce qu'il attendait, grâce à une vieille bouteille de Pepsi-Cola.

Jugeant ses explications suffisantes, le prince Lom-Savath s'accouda dans ses coussins et ferma les yeux. Arun écarta avec respect le kimono de soie

brodée et s'agenouilla sur la natte, la tête baissée. Timidement, elle écarta les replis graisseux. Quand sa bouche toucha sa chair, Lom-Savath frémit et se mit à penser de toutes ses forces à Cyntia. La splendide étrangère blonde le hantait. Depuis qu'elle était à Vientiane, les courtisanes laotiennes les plus habiles lui paraissaient fades. Le temps qu'il passait au Purple Porpoise était le meilleur moment de la journée. Une délicieuse torture.

En attendant, Arun continuait maladroitement sa caresse, s'étouffant, s'interrompant, sans résultat apparent.

Agacé, Lom-Savath lui dit :

— Arrête-toi. Tu n'es qu'une gourde.

Furieux, Lom-Savath pensa à Cyntia. Il l'imaginait douée de tous les secrets de la technique amoureuse. Elle, si elle le voulait, saurait tirer du plaisir de son vieux corps fatigué.

Il baissa les yeux et se contempla avec tristesse. Il était toujours inerte. La fillette ne comprenait plus. Elle avait pensé qu'il en voulait à sa virginité. Il se remit à penser à Cyntia. L'image de sa chute de reins somptueuse et inaccessible lui arracha un gémissement involontaire. L'évocation de son rêve impossible le mit dans un état d'excitation fébrile.

Pesamment, il remua sa masse énorme. Il attrapa la fillette par le milieu du corps, comme un chat, et la jeta à plat ventre sur les coussins, le corps en arche. L'évocation de Cyntia avait provoqué chez lui une émotion qui devenait de plus en plus rare et dont il entendait bien profiter.

De la façon peu orthodoxe qu'il affectionnait avec ses jeunes proies. Ahanant, il recouvrit Arun de ses cent cinquante kilos. Le visage dans les coussins, la fillette essaya de se détendre. Mais quand il voulut se frayer un passage, la douleur fut si forte qu'elle hurla et se débattit. Sa résistance augmenta le désir de Lom-Savath. Il s'acharna, pesant de toutes ses forces. La fillette hurla comme un cochon qu'on égorge... Furieux, le prince lui intima de se taire. Mais la souffrance était trop vive, elle continua à sangloter et à supplier. Ses cris vinrent à bout de son envie. Il avait besoin de calme pour évoquer Cyntia.

Il abandonna soudain Arun et rampa jusqu'à un coffret en argent posé sur une table basse. Il l'ouvrit, en sortit une seringue et des ampoules de morphine. Il en brisa une à l'extrémité et remplit rapidement la seringue. La fillette reniflait, sans avoir osé changer de position. D'un geste sec, Lom-Savath enfonça la seringue dans sa fesse droite et y pompa brutalement tout le liquide.

Sous la légère douleur, elle poussa un petit cri.

— N'aie pas peur, dit le prince. Je ne vais plus te faire mal.

Il prit une seconde ampoule et en injecta le contenu presque au même endroit. C'était un truc que les Marines employaient pour les viols collectifs. Il attendit quelques instants et sans douceur, reprit son assaut. Pesant féroce de tout son poids, Arun couina faiblement. Elle avait l'impression que sa croupe était devenue un insensible morceau de bois. Passivement, elle

se laisse faire, suffoquant sous le poids de son bourreau.

Le prince Lom-Savath continuait à la forcer, mais son désir était tombé d'un coup. En quelques secondes, il se rétracta, s'extirpa involontairement, comme si la morphine agissait aussi sur lui.

Il roula sur le côté, au bord des larmes, frustré. De nouveau l'image du corps merveilleux de Cyntia passa devant ses yeux. La fillette se retourna timidement et allongea la main pour le caresser. Cette attention acheva d'énervier Lom-Savath. Il attrapa une mince badine de bambou au manche d'argent massif et en cingla le corps nu d'Arun.

— Va-t'en, glapit-il, va-t'en.

Effondrée, la fillette s'enfuit à reculons. À peine eut-elle refermé la porte qu'elle fut happée par les cheveux. Vinh, le Vietnamien, la contemplait sévèrement.

— Tu as déplu au Seigneur ? demanda-t-il. Qu'as-tu fait ?

Elle essaya de lui expliquer. Vinh ne l'écoutait pas. Il la poussa vers une natte sous l'escalier et la déflora brutalement.

De plus en plus nerveux, le prince Lom-Savath se promenait, à petits pas pressés, dans les allées de son jardin. Il n'avait aucune nouvelle de Lo-Shing et cela l'inquiétait. Jamais ils n'avaient encore traité une telle quantité d'opium. Or, en dépit de leurs efforts, ils n'avaient pas éliminé ce diabolique agent du Narcotic Bureau. Il avait réellement espéré oublier ses soucis avec la petite Arun...

Il tomba soudain en arrêt devant un massif de roses. Les fleurs étaient desséchées, presque sans pétales. Visiblement, on ne s'en était pas occupé.

— Sisom ! hurla-t-il de sa voix de fausset.

Le jardinier émergea en courant d'un petit lac où il soignait des lotus. Il s'inclina devant son maître, débordant de servilité. Totalement édenté, c'était un individu taré que Lom-Savath avait arraché à la justice, un jour de bonté. Il avait tué une veuve pour violer sa fille. Ce trait avait plu au prince...

— Tu n'as pas soigné les roses, dit sévèrement Lom-Savath.

L'autre montra ses gencives.

— Je les ai soignées, Maître, mais les génies du mal se sont acharnés sur elles.

— Tu es un menteur et un paresseux ! Lom-Savath avait enfin trouvé son dérivatif. Il sortit un petit automatique de la poche de son pantalon et baissa le cran de sûreté. Le jardinier le fixait stupidement. Lom-Savath braqua l'arme contre sa poitrine.

— Je vais te punir, annonça-t-il.

À bout portant, il tira dans la poitrine du jardinier. Il était si énervé que cinq coups partirent avant qu'il ôte son doigt de la détente. Sa victime tituba, avec une expression d'intense stupéfaction, puis tomba en arrière sans un mot. Le prince le contempla quelques secondes puis se détourna et revint vers la maison. Il y a longtemps qu'il avait envie de le tuer. Il dirait à la police que c'était un agent des communistes et aux Pathet-Laos un mouchard du général

Khammouane. Le meurtre l'avait un peu détendu, mais ce n'était pas suffisant. Il revint vers sa résidence.

Le prince Lom-Savath fit griller la première boulette d'opium. Il prit sa vieille pipe en ivoire incrustée d'argent et la bourra dans le fourneau. Puis, appliquant l'embout à ses lèvres, il aspira la fumée à longues goulées pressées. C'était la façon la plus agréable d'attendre une heure décente pour se rendre au Purple Porpoise. Où il verrait la pulpeuse Cyntia en chair et en os. Seul palliatif à son anxiété.

CHAPITRE XVIII

Dans un sursaut de dignité, le prince Lom-Savath tenta de détourner les yeux. Il y parvint pendant une fraction de seconde mais son regard revint se poser sur les hanches moulées de soie bleue, à quelques centimètres de lui.

Cyntia semblait faire exprès de rester bavarder avec un groupe d'Américains de la table voisine, en lui tournant le dos. Elle était vêtue d'une robe très courte qu'elle avait encore raccourcie en la serrant dans une large ceinture. Le tissu s'arrêtait au premier tiers de ses longues cuisses, sans que cela semble la gêner le moins du monde. Elle bougea légèrement, se déhanchant et la bouche de Lom-Savath s'assécha instantanément. Ce n'était pas possible d'avoir envie d'une femme à ce point-là.

Il y avait pas mal de monde au Purple Porpoise, mais Cyntia avait donné au prince la meilleure table en face du bar, près de l'entrée. Celle des hôtes de marque. Un fauteuil restait toujours libre pour que la jeune femme puisse venir s'y asseoir.

Au moment où, toute honte bue, Lom-Savath allait allonger la main pour lui caresser la hanche, Cyntia se retourna. Avec un sourire vaguement moqueur. Affolé, le Laotien cligna vivement des yeux.

— Vous avez l'air bien songeur, remarqua Cyntia. À quoi pensez-vous ?

On lui aurait donné sur-le-champ un million d'années-lumière d'indulgences plénières.

Le cerveau de Lom-Savath virait au clafoutis. Il parvint à arracher son regard du ventre bombé qui le narguait orgueilleusement, et soupira :

— Vous savez bien que je suis très amoureux de vous...

— Voyons...

Gentiment, elle s'assit en face de lui. Lorsqu'elle croisa les jambes, il préféra fermer les yeux. Mais son trouble était si visible qu'elle éclata de rire. Elle se pencha et lui glissa à l'oreille :

— Calmez-vous, sinon vous allez faire comme les petits garçons au collège, rien qu'en me regardant...

Elle était si près que ses cheveux blonds balayaient son visage. La jambe de la jeune femme s'était appuyée contre la sienne. En dépit de l'ironie, il sentit une certaine complicité dans sa voix.

Un client l'appela du fond du bar et elle ne répondit même pas.

— Si vous voulez, dit Lom-Savath, je ferai de vous la femme la plus riche de Vientiane.

La pulpeuse bouche de Cyntia s'ouvrit sur un sourire divinement innocent.

— Et qu'est-ce qu'il faudrait que je fasse pour cela ? Le regard de Lom-Savath chavira.

— Vous le savez bien.

Cyntia éclata d'un rire gai et se leva.

— Vous plaisantez, Prince, vous n'avez pas envie de moi à ce point.

Elle s'éloigna vers le fond, laissant Lom-Savath dans un état comateux. Après son expérience ratée de l'après-midi et la tension de l'opération Lo-Shing, il lui fallait à tout prix une compensation. Dès que Cyntia revint vers le bar, il lui fit signe de le rejoindre à la table. Elle obéit.

— Je parle sérieusement, fit-il. Je donnerais n'importe quoi pour...

Une lueur ambiguë passa dans les yeux bleus de la jeune femme.

— Je suis flattée, dit-elle. Je vais vous donner une chance dans ce cas.

Lom-Savath crut qu'il allait s'évanouir.

— Tout ce que vous voulez.

— Nous allons jouer au poker, dit Cyntia.

— Combien ?

Lom-Savath était prêt à toutes les folies.

— Mon poids en argent, si je gagne.

Une seconde, la rapacité effaça le désir chez le Laotien. Il soupesa des yeux la sculpturale Cyntia. Mais son envie d'elle était viscérale, incontrôlable.

— D'accord, dit-il faiblement.

Cyntia se retourna vers la salle et tapa dans ses mains.

— Gentlemen, dit-elle, un peu de silence. Le prince Lom-Savath a accepté de tenter de me gagner au poker. Contre mon poids en barres d'argent...

Un concert de hurlements lui répondit. Solennellement, Cyntia alla prendre un jeu de « kem » derrière le bar et revint à la table. Elle sortit un jeu de la boîte et le tendit à Lom-Savath.

— Un coup sec de stud, annonça-t-elle.

On se serait cru à Las-Vegas. Tous les pilotes pariaient dans un sens ou dans l'autre. Debout ou même assis par terre, les clients s'étaient agglutinés autour de la table de Lom-Savath. Ce dernier mélangea et fit couper à Cyntia. Puis il distribua deux cartes dans un silence de mort.

Cyntia retourna un neuf de trèfle. Lui un roi de pique.

À la donne suivante, Cyntia aligna un valet de trèfle et Lom-Savath un sept de carreau.

Puis, lentement, Cyntia posa un dix de trèfle sur la table. Blême, le Prince ajouta un huit de cœur à son jeu.

Il restait une carte à distribuer.

Cyntia, avec un drôle de sourire, hésita puis posa un huit de trèfle.

Il y eut des murmures. À une carte près, c'était une couleur. Et quand on connaissait sa façon de dominer les cartes... Lom-Savath, décomposé, aligna

un second roi. Au mieux, il avait un breelan.

— À vous, fit-il d'une voix étranglée.

Lentement, Cyntia retourna la dernière carte : un six de carreau. Fausse couleur. Avec un barrissement de joie, Lom-Savath jeta un roi de cœur sur la table.

La bouche de Cyntia se tordit en un demi-sourire.

— Vous gagnez, dit-elle. Je n'aurai pas mon poids en barres d'argent.

Lom-Savath ne put même pas répondre. Il avait l'impression que son cœur allait sauter hors de sa poitrine. Ce n'était pas possible. Il avait envie de se jeter tout de suite sur Cyntia. Dans un concert d'exclamations, il se leva.

— Ma voiture est dehors, parvint-il à articuler.

Il était temps : au fond du bar, trois admirateurs de Cyntia étaient en train de tirer à la courte paille celui qui allait couper la gorge de Lom-Savath pour empêcher un crime contre la beauté...

Cyntia fronça les sourcils.

— Mais, mon cher Prince, pour qui me prenez-vous ?

La maigre chatte siamoise sauta sur les genoux de Malko en ronronnant. Avec plaisir, il caressa son poil étonnamment doux. La maison de Cyntia était totalement silencieuse.

Il se demanda s'il avait bien fait de révéler son plan à la jeune femme et de lui demander son aide. Il ne savait rien d'elle. Sinon qu'elle était une aventurière. Comme la belle comtesse Samantha Adler. Et probablement tout aussi dangereuse. En dépit des protestations d'amour qu'elle lui prodiguait.

Étant donné l'importance des intérêts en jeu, elle pouvait être tentée de révéler la vérité au prince Lom-Savath. Dans ce cas, il ne donnait pas cher de son blason...

Fataliste, il attira à lui la bouteille de vodka et se dit qu'on ne mourait qu'une fois. La chatte frotta son museau contre sa main et ronronna plus fort. Comme pour le rassurer.

Le prince Lom-Savath eut l'impression d'un mirage qui s'éloignait. Les yeux hors de la tête, il protesta :

— Mais vous avez perdu ! Cyntia eut un sourire glacial.

— Vous voulez peut-être me consommer sur place, sur le plancher de ce bar, fit-elle cinglante.

Il secoua la tête.

— Je veux... Nous allons chez moi.

— Non, nous irons chez moi, fit paisiblement Cyntia. Je vous attendrai ce soir, à partir de onze heures.

— Mais je n'aime pas sortir si tard, c'est dangereux.

— Alors, tant pis pour vous.

Elle avait ouvert la porte du bar. La Mercedes 250 de Lom-Savath avec le

fanion laotien – trois éléphants blancs sur fond rouge à l'aile gauche – s'avança. Cyntia tendit sa main à baiser.

— À tout à l'heure, fit-elle d'un ton sans réplique.

— Attends-moi ici toute la nuit s'il le faut, ordonna Lom-Savath.

La Mercedes 250 venait de s'arrêter devant la maison de Cyntia. Avec un petit choc agréable au cœur, le prince aperçut de la lumière. La jeune femme tenait sa promesse. Elle l'attendit.

Il s'extirpa péniblement de la voiture, alourdi par son gilet pare-balles. Puis il monta les marches de bois.

Sans même qu'il ait à frapper, la porte s'ouvrit sur Cyntia. Elle avait échangé sa robe ultra-mini pour un long fourreau très près du corps sous lequel elle ne portait visiblement rien.

Ce qui parut d'excellent augure à Lom-Savath. Il se dit qu'un bonheur ne venait jamais seul. En plus de la petite fortune retirée de l'opération Lo-Shing, il allait s'offrir l'extraordinaire Cyntia pour rien.

— Je vous attendais, dit Cyntia.

Elle s'effaça pour le laisser entrer. En passant, il ne put s'empêcher de caresser la hanche soyeuse et ronde. La grande pièce n'était éclairée que par une grande lampe jaune. Le prince Lom-Savath s'empressa de déposer son gilet pare-balles sur un fauteuil d'osier. Il faisait délicieusement frais. Il se laissa tomber sur un divan très bas et Cyntia vint se planter devant lui. Elle avait relevé ses cheveux en chignon, sans doute pour avoir moins chaud. Il lui sembla qu'elle n'était plus aussi détendue. Pourtant quand il la prit par la main pour l'attirer à côté de lui, elle se laissa faire. Mais elle tourna la tête quand Lom-Savath voulut l'embrasser.

— Qu'est-ce qu'il y a ? objecta-t-il. Vous m'avez donné votre parole.

Les yeux de la jeune femme suivaient une petite araignée en train de remonter le long de son fil accroché au plafond.

— Je suis là, il me semble.

— Alors ?

— Alors, fit-elle, il y a une question subsidiaire...

— Mais qu'est-ce que vous voulez ? demanda d'un ton geignard Lom-Savath.

Presque les larmes aux yeux. Il pensait sincèrement avoir le privilège de la duplicité.

— Une chose très simple, fit Cyntia, très mondaine. Le lieu où se trouve la raffinerie d'héroïne de Lo-Shing. Dans le nord. Personne ne saura jamais que c'est vous.

Le prince Lom-Savath crut que la foudre venait de tomber à ses pieds. Il regarda Cyntia pour voir si elle était bien vraie. Que cette fille superbe ait partie liée avec le rigide bureau des Narcotics le laissait sans voix. Il voulut se lever mais Cyntia le retint par le bras. Une panique viscérale balaya son désir.

— C'est si difficile que cela de trahir ? dit-elle doucement.

Lom-Savath bredouilla une injure. Il fallait prévenir Lo-Shing de ce

danger. Des centaines de milliers de dollars étaient en jeu. Cette fille était un serpent ! Il la fixa avec des yeux nouveaux. Elle était toujours aussi belle. Il s'était presque attendu à la voir devenir laide d'un coup.

Il grimaça un simili sourire.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez. Mais puisque vous ne tenez pas votre enjeu je vais repartir.

— Vous ne sortirez pas d'ici tant que vous n'aurez pas répondu à ma question, dit Cyntia.

Lom-Savath tenta encore de se lever mais la jeune femme le repoussa facilement sur le canapé. Elle était grande, sportive et musclée. Le prince glapit :

— Laissez-moi, je me vengerai.

— Il va falloir parler très vite, dit sentencieusement Cyntia, sinon, je vais être obligée de vous torturer.

Le Laotien bégaya une protestation. C'était incroyable !

Mais la jeune femme semblait mortellement sérieuse, il réalisa soudain combien son visage aux sourcils épilés était dur, en dépit de la belle bouche sensuelle.

— Mais vous ne pouvez pas ! protesta-t-il avec indignation.

— Je pense que votre chauffeur ne viendra pas vous chercher avant que vous ne sortiez de vous-même, dit-elle. Nous avons tout le temps de vous faire parler.

— NOUS !

— Oui, NOUS, fit Malko en ouvrant la porte de la chambre.

Le prince Lom-Savath fixa, incrédule, l'homme blond qui tenait un long pistolet noir dans la main droite. Cela tournait au cauchemar. Il sut instantanément de qui il s'agissait.

— Prince Lom-Savath, dit l'homme blanc en excellent français, je n'ai que peu de temps pour vous faire parler et il faut que j'obtienne ce renseignement. Mais je n'hésiterai devant rien pour vous faire parler. Bien que ces méthodes me soient extrêmement désagréables...

Cyntia roucoula :

— On pourrait commencer par faire l'amour devant ce gros porc. Son cœur ne tiendra sûrement pas.

Malko se dit qu'elle en aurait été parfaitement capable. Mais ce n'était pas un moyen assez sûr.

— Vous acceptez de parler ? demanda-t-il en laotien. Recroquevillé sur le divan, le prince Lom-Savath secoua ses trois mentons. Aussitôt les mains de Cyntia emprisonnèrent ses poignets avec une force inattendue.

— La soirée va être très désagréable pour vous, dit-elle, glaciale.

CHAPITRE XIX

Malko but d'un trait le verre de vodka glacée. Il voulait se vider le cerveau, agir comme un automate, ne penser surtout pas à ce qu'il faisait.

La respiration saccadée du prince Lom-Savath formait un bruit de fond insupportable. Il fit un sérieux effort de volonté pour le regarder. Depuis vingt minutes, le Laotien endurait son supplice sans interruption. Tandis que son chauffeur somnolait dans la Mercedes 250, à quelques mètres, de la maison de Cyntia.

L'énorme Laotien pendait, la tête en bas, comme une gigantesque baudruche, les mains liées derrière le dos. Cyntia s'était chargée des nœuds, avec une habileté stupéfiante. La corde qui lui liait les chevilles avait été accrochée à une grosse solive qui coupait le plafond en deux. Ils n'avaient pas été trop de deux pour hisser les cent cinquante kilos du Laotien. Malko avait eu l'idée de ce traitement en pensant à la petite chouette des bonzes... Le principe était le même.

C'était un duel au poker entre Lom-Savath et lui. Il ne pouvait se résoudre à lui arracher les ongles comme un vulgaire tortionnaire, ou même à le frapper.

Mais en adoptant la philosophie des bonzes, le problème se résolvait tout aussi bien. Si on le laissait assez longtemps la tête en bas, le prince Lom-Savath allait mourir d'une embolie cérébrale ou d'un désamorçage de la pompe cardiaque. Il le savait et pouvait éviter cette fin désagréable.

Malko avait sûrement soupesé l'enjeu de la partie avant d'avoir recours à cette froide cruauté. Mais il n'avait pas le choix. Personne d'autre à Vientiane que lui n'oserait interroger le puissant prince Lom-Savath. Surtout de cette façon... Pas même Khammouane. Or, le gros Laotien était le « ventre mou » de l'organisation de la drogue. Ni Villard – s'il était au courant –, ni Lo-Shing ne seraient aussi malléables.

Mais pour l'instant le prince Lom-Savath refusait de parler. La bouche ouverte, il respirait à peine, d'une façon irrégulière et saccadée. Cyntia se leva et vint se planter devant lui. Les mains sur les hanches, de jersey de soie montrant étroitement son corps splendide, elle était divine. Ses yeux bleus suivaient avec intérêt le mouvement des prunelles du Laotien. Comme pour s'amuser, elle le poussa légèrement de la hanche, ce qui déclencha un léger mouvement de pendule.

— On dirait un gigantesque jambon, remarqua-t-elle. Il ne va pas tarder à

mourir à mon avis...

Malko regarda le visage violet du Laotien, ses yeux rouges et exorbités. Étant donné son obésité, le supplice qu'il lui faisait subir risquait d'être mortel à brève échéance. Ce qui ne l'arrangerait pas. Il s'accroupit, et prit le pouls de Lom-Savath. Il battait à une vitesse terrifiante, entre 150 et 200. Cela inquiéta Malko :

— Vous ne voulez pas parler ?

— Détachez-moi, haleta Lom-Savath, je parlerai, je vous le jure.

Cyntia avait une lueur dangereuse dans ses beaux yeux bleus.

— Je n'ai pas été très honnête avec lui, murmura-t-elle. Avec une lenteur calculée, elle défit la fermeture Éclair de sa robe, eut un frisson des épaules et se retrouva entièrement nue, à l'exception de ses sabots à très hauts talons. Dans cette tenue, elle tourna autour du prince, s'amusant de ses yeux gonflés.

Lom-Savath, violet, hoquetait comme une gargouille en folie. Les yeux étaient prêts à jaillir des orbites, la bouche était grande ouverte, il était visiblement au bord de la suffocation... Un filet de bave coulait sans interruption de sa bouche. Malko fronça les sourcils.

— Prince, dit-il, bientôt personne ne pourra plus rien pour vous.

Il rencontra le regard révolté de l'homme. La cruauté était un art difficile. Mais il fallait savoir se salir les mains. Il était fasciné par une grosse veine qui battait sur la tempe du Laotien. Soudain il se raidit. Le prince Lom-Savath disait des mots entrechoqués.

— Le missionnaire italien, à côté... Ban-Houey-Sai...

— Quel missionnaire ? Qu'est-ce que vous voulez dire ? Lom-Savath haleta plusieurs secondes sans pouvoir parler. Puis il gémit.

— Je vais parler, je vous le jure. Mais détachez-moi. Je vais mourir.

Malko scruta le visage de l'homme torturé. Le prince Lom-Savath était capable d'inventer n'importe quoi pour échapper à la mort. Il pouvait avoir mis l'eau à la bouche de Malko avec quelques mots sans signification. Mais il était peut-être aussi vraiment à bout.

— Je ne vous crois pas, dit-il. Parlez d'abord. Lom-Savath poussa un couinement étranglé.

— La raffinerie est au kilomètre 17, en remontant le Mékong. Au nord de Ban-Houey-Sai. Il y a un missionnaire italien, tout à côté. Mais vous ne...

Sa voix se brisa sur un sanglot. Il murmura encore :

— Vite, vite...

Puis sa bouche s'ouvrit et il resta immobile, les yeux révoltés. Évanoui. Malko remarqua que plusieurs petits vaisseaux avaient craqué dans le blanc de ses yeux.

Malko se précipita, détacha la corde et le corps tomba lourdement à terre. Il allongea le Laotien sur le dos. Ses yeux étaient striés de rouge, il respirait faiblement, la bouche ouverte.

Tranquillement, Cyntia remit sa robe.

— Il a eu une attaque, ce vieux dégouttant, remarqua-t-elle.

— Il faudrait appeler un médecin, dit Malko. Les yeux bleus le fixèrent, pleins de reproche.

— Un médecin ! Pour quoi faire ? Je vais le rendre à son chauffeur. (Elle pouffa.) Je lui dirai qu'il a eu une attaque pendant qu'il faisait l'amour avec moi.

— Non, je voudrais qu'il parle encore, dit Malko. Cyntia haussa les épaules.

— Bien, je vais en chercher un. Il habite à cent mètres...

— Mais le chauffeur...

— Je sors par la cuisine. Il ne verra rien. Elle sortit rapidement de la pièce.

Le vieux médecin laotien secoua la tête et se redressa.

— Il faut le transporter à l'hôpital, dit-il. Il a une inondation vasculaire qui a causé une lésion cérébrale. Et probablement un œdème pulmonaire.

— Est-ce qu'il va retrouver l'usage de la parole ? demanda Malko.

Le médecin hocha la tête.

— Je ne sais pas. Peut-être dans quelques heures. Peut-être dans quelques jours. Ou jamais.

— Très bien. Nous allons le faire transporter. Cyntia glissa deux mille kips au médecin qui s'esquiva discrètement par la porte de la cuisine.

Elle eut une grimace de dégoût devant le corps en partie dénudé de Lom-Savath. On aurait dit une baleine échouée sur le plancher de teck. Il avait vomi et son regard déviait curieusement vers la gauche. Comme s'il surveillait la porte.

— C'est mon poids en or qu'il aurait fallu, fit-elle. Il faut que tu partes maintenant. Je vais aller prévenir le chauffeur.

Gentiment, elle passa ses bras autour du cou de Malko et l'embrassa. Presque fraternellement. Mais son bassin était collé au sien et ses yeux souriaient.

— Un jour, dit-elle, j'irai chez un psychiatre et ensuite je viendrai te trouver...

Malko sortit. Dehors, la chaleur poisseuse lui tomba sur les épaules. Il fallait maintenant trouver le moyen d'intervenir efficacement. En souhaitant que le prince Lom-Savath ne retrouve pas immédiatement l'usage de la parole.

Dès le lendemain, il irait exposer la situation au général Khammouane. Le Laotien était le seul à disposer des moyens légaux pour une telle opération.

Le général Khammouane écoutait Malko attentivement en prenant des

notes. Quand ce dernier mentionna le missionnaire italien, il leva la tête.

— Une fois, déjà, ce missionnaire nous avait signalé qu'un avion de trafiquants s'était posé par erreur sur son terrain. C'est normal qu'ils aient monté une raffinerie là-bas. C'est tout près des plus grosses récoltes.

Le bureau du général laotien était toujours aussi minable, avec sa peinture écaillée et ses meubles rudimentaires. Quant au thé qu'on leur avait apporté, il avait sûrement été passé dans une chaussette laotienne...

Malko était sur des charbons ardents.

— Qu'allez-vous faire ? demanda-t-il. Nous pouvons porter un coup décisif au trafic. Je pense qu'ensuite la C.I.A. n'osera plus tremper dans les combines de Méos.

Le général Khammouane souriait mais ses yeux étaient devenus graves.

— Rien, dit-il tristement.

Malko fixa avec stupéfaction le général laotien. Khammouane n'était pourtant ni corrompu ni lâche.

— Vous plaisantez ?

Le Laotien jouait machinalement avec une cartouche. Abattu, décontenancé.

— Pour une opération de cette envergure, dit-il, j'ai besoin de transporter une centaine d'hommes au minimum. Ngo vous a prévenu que les Chinois du Kuomintang gardaient la raffinerie. Tout près de là, il y a un village où ils sont cinq mille... Ils ont des armes automatiques et n'hésiteront pas à s'en servir.

— Or, pour transporter mes parachutistes, au moins jusqu'à Ban-Houey-Sai, j'ai besoin d'avions. Ces appareils je ne peux les demander qu'à l'armée de l'air ou à Air America. On va me demander la raison d'une telle opération. Je serai obligé de la donner. Le général Boum Sak, qui commande l'aviation tactique, a été arrêté il y a six mois, avec quarante-cinq kilos d'héroïne. C'est un ami intime de Lo-Shing... Quant à M. Villard, qui contrôle Air America, vous savez ce qu'il en est...

— Ou « on » nous attendra pour nous tendre une embuscade, en mettant cela sur le dos des Pathet-Laos, ou ils s'arrangeront pour perdre du temps et il n'y aura plus rien quand nous arriverons...

Malko n'entendait plus que le vacarme du climatisateur. Ainsi tout le mal qu'il s'était donné, tous les risques pris aboutissaient à ce constat d'échec. Il avait finalement remonté la filière C.I.A. de la drogue, il connaissait les responsables et il était totalement impuissant. Sous l'effet de la rage, ses yeux virèrent complètement au vert. Le général Khammouane l'observait avec sympathie.

— Si seulement j'étais libre, soupira-t-il. Avec mes parachutistes, ça ne ferait pas un pli.

Malko secoua la tête.

— Pas de regrets stériles. Il faut trouver autre chose. Khammouane alluma une cigarette française qui dégagea une fumée nauséabonde.

Pris d'une inspiration subite, il fouilla soudain dans un dossier et en sortit une fiche en carton.

— Un certain Jo Positano est arrivé de Saigon ce matin, dit-il. Il est signalé par Interpol comme trafiquant de drogue en liaison avec la mafia des Chinois. Je me demandais pourquoi il était à Vientiane ; maintenant je vois. Il doit venir prendre livraison de sa part saïgonnaise...

Malko écoutait attentivement. Il venait d'avoir un début d'idée.

— Si vous ne pouvez pas m'aider officiellement, dit-il, pouvez-vous à titre personnel ?

Khammouane sourit :

— Je suis prêt à quitter mon uniforme pour venir avec vous. Mon pays a besoin d'intégrité. Nous devons montrer aux communistes que nous aussi pouvons lutter contre la corruption.

— J'ai besoin d'aller à Saigon, dit Malko. Très vite et sans que personne ne le sache. J'ai aussi besoin que ce Positano ne bouge pas de Vientiane tant que je serai absent.

— Pour Saigon, c'est facile, dit Khammouane, je m'arrangerai. Je vois ce que vous avez dans la tête. Mais c'est de la folie : vous allez à une mort certaine.

— Est-ce que Positano est déjà venu à Vientiane ? Le Laotien secoua la tête.

— Je ne pense pas. Je n'ai rien sur lui au C.D.N.

— C'est une bonne chose, dit Malko. Quand puis-je partir pour Saïgon ? Le général Khammouane décrocha son vieux téléphone.

— Je vais vous trouver une place dans l'avion de la C.I.C.

Malko ôta discrètement le coton qu'il avait dû glisser dans ses oreilles pour survivre au vacarme du vieux stratocruiser. On le distribuait au décollage avec les bonbons...

Les dalles de béton de l'aéroport de Than-Son-Nut semblaient chauffées de l'intérieur tant la réflexion du soleil était forte. Une douzaine de pilotes d'hélicoptères vietnamiens se reposaient, avachis sous leurs machines. Malko avait l'impression de perdre un kilo à chaque pas. Il n'avait pas beaucoup de temps : le Stratocruiser repartait deux heures plus tard avec une cargaison de diplomates. Dieu merci. L'armée américaine possédait à Saïgon l'un des centres de télécommunications les plus modernes du monde.

Il éprouva une sensation bizarre à se trouver là. La dernière fois qu'il s'était trouvé à Than-Son-Nut, cela avait été dans des circonstances tragiques, pour embarquer à une mort certaine un certain capitaine Thuc, agent double du Nord-Vietnam^[10]... Aujourd'hui ce qu'il avait à faire était encore plus

dangerueux.

Il arriva devant la porte d'un bâtiment gardé par deux sentinelles américaines, entouré de barbelés, de sacs de terre, de fûts remplis de ciment. Plusieurs canons légers étaient installés sur le toit. Un vrai blockhaus. Au fronton s'étalait une énorme inscription :

MACV AIR FORCE COMMAND

Au moment où la sentinelle lui barrait le chemin, plusieurs Phantoms décollaient, en route pour An-Loc, assourdissant totalement Malko.

Dès que le vacarme eut décré, il demanda :

— Je veux voir le général Trim. Il m'attend. Pendant que le soldat dépouillait ses accréditations, il observait l'aéroport. Ici, c'était une guerre de milliardaire, avec un décollage toutes les minutes, si différente de la petite guerre féroce de la C.I.A. au Laos. La sentinelle ressortit, infiniment plus respectueuse :

— Le général vous attend, Sir.

Il fit claquer la crosse de son M. 16 contre sa paume et ouvrit la porte, laissant passer une bouffée d'air glacial.

Jo Positano se réveilla en sursaut. On frappait à coups redoublés à la porte de sa chambre. Instinctivement, le Corse saisit la crosse de son 45 automatique posé sur la table à côté de lui et se dressa en sursaut.

Brusquement, il réalisa où il se trouvait, lâcha le pistolet et cria d'une voix rauque et cassée :

— Ça va... Ça va...

Les boys du Lane Xang n'avaient pas la main légère. Il se leva et écarta le rideau. On voyait à peine le Mékong, il faisait encore nuit. Jo vérifia automatiquement la présence de sa mallette fermée à clef. Cent cinquante mille dollars en petites coupures s'envolent facilement si on n'y prend pas garde. Mais Jo était un garçon prudent et sérieux. Un de ces rares Corses à qui les Chinois de Saïgon fassent confiance. C'était la première fois qu'il venait à Vientiane, mais il allait souvent à Bornéo ou à Hong-Kong, convoier des gens dont on n'était pas sûr. Jo Positano savait que les Chinois pardonnaient rarement une trahison et avait envie de vivre vieux.

Il s'habilla rapidement. Le rendez-vous était à Air America à 6 heures 30. C'est tout ce qu'il savait. Et le nom du pilote qui devait l'emmener : Mark.

Un nom qui n'était sûrement pas le sien. Il avait hâte d'être de retour à Saïgon. Depuis huit mois, il vivait avec une petite congai de dix-huit ans, acide, sensuelle, infidèle et insupportable. Mais dès qu'il touchait sa peau satinée, il oubliait ses mensonges et ses criailleries. Il repartirait les mains vides. Tranquille. La marchandise suivrait plus tard, par des voies détournées.

Il glissa son Colt entre sa chemise et sa peau, mit sa veste blanche et son

chapeau à bord noir et ferma soigneusement la porte de sa chambre. Les couloirs étaient déserts et il mourait de faim. Dans le hall, cela ne valait pas mieux. Un boy endormi somnolait contre le desk. Il n'eut pas un regard pour le Corse. Celui-ci sortit sur le perron et respira l'air tiède et humide, il avait encore plu toute la nuit. Putain de mousson.

Soudain, il réalisa que le taxi qu'il avait commandé la veille n'était pas là. La mallette à bout de bras, il apostropha le boy :

— Où est le taxi, bouk-kak⁽¹¹⁾.

L'autre leva un regard totalement inexpressif.

— Y a pas moyen taxi. Trop tôt.

Il replongea dans sa somnolence. Jo s'avança, menaçant, la main sur la crosse, prêt à lui faire sauter la tête. Il se ravisa vite : cela ne servirait à rien. On lui avait déjà dit de se débarrasser de ses vieux réflexes colonialistes. C'était aussi pernicieux que le cognac-soda.

Le problème était de parvenir à l'aéroport. Balançant sa mallette, il partit à pied sur le quai Fangum, ivre de rage. Il avait été idiot de donner cinq cents kips d'avance au taxi la veille. Le gars devait ronfler, bourré d'opium. Il n'avait pas fait cent mètres qu'il entendit un bruit de moteur derrière lui.

Il se retourna.

Deux phares s'approchaient. Il leva le bras. Aussitôt le véhicule ralentit. C'était un taxi déglingué conduit par un Laotien au crâne pelé. D'autorité, Jo Positano ouvrit la portière et s'installa sur la banquette défoncée, sa mallette près de lui.

— À Vat-Tai, bouk-kak, fit-il aimablement. Air America.

Le chauffeur redémarra sans dire un mot. Après le Purple Porpoise, il tourna à droite pour rejoindre la rue Saya Settathirah. bercé par les cahots, Jo s'était remis à somnoler. C'était vraiment un miracle qu'il ait trouvé un taxi à cette heure-là.

Soudain, au carrefour de Sithan, le chauffeur tourna à gauche, dans un chemin menant au Mékong. L'air toujours aussi endormi. Jo Positano sauta littéralement de son siège, et le couvrit d'injures en vietnamien.

— Nom de Dieu, je t'ai dit à Vat-Tai, bouk-kak ! L'autre mit bien cent mètres pour freiner et s'arrêter.

Ils se trouvaient dans un chemin désert bordé par le mur d'une grande pagode. Le chauffeur se retourna avec un sourire d'excuse. Sans redémarrer.

Instantanément, Jo sentit quelque chose d'anormal. Il n'avait pas traîné trente ans en Asie pour rien. Sa main plongea vers sa ceinture comme un cobra et reparut avec le Colt. Juste au moment où le chauffeur sautait sur lui, par-dessus la banquette. Sans viser, Jo pressa la détente et la balle de 11,43, entra juste sous l'œil droit du Laotien puis ressortit, emportant un bon morceau de paroi crânienne. Le choc le rejeta sur le volant.

Les portières s'ouvrirent brutalement et plusieurs hommes bondirent sur le Corse. Celui-ci tira encore une fois, entendit un cri, se débarrassa d'un autre adversaire d'un coup de pied et roula dans le fossé. Un projecteur s'alluma.

Il aurait pu peut-être encore s'en tirer, mais il réalisa qu'il avait laissé la mallette dans la voiture. Jo aurait vendu sa mère pour un ticket de tiercé, mais avait de la moralité : Colt au poing, il ressortit du fossé et courut vers le taxi immobilisé.

Aussitôt, plusieurs silhouettes se dressèrent devant lui. Il tira encore deux fois avant d'atteindre la voiture, plongeait sur la banquette et récupéra la mallette. Un homme lui sauta sur le dos. Il le tua sans même se retourner. Une voix cria en laotien :

— Prenez-le vivant !

Jo comprit qu'il ne s'en sortirait pas. Il ne lui restait que deux balles. Il en tira encore une dans le tas, ouvrit la bouche, enfourna le canon de l'énorme pistolet et, sans réfléchir, appuya sur la détente.

La lampe éclaira ce qui restait du visage de Jo Positano. Une bouillie de chairs et d'os avec cinq dents bien détachées. Le général Khammouane remarqua avec une nuance de respect :

— C'était une vraie bête fauve. Il a tué quatre de mes hommes.

Malko ne pouvait détacher ses yeux du cadavre. Toute l'embuscade n'avait pas duré plus de trois minutes. Mais, avec la mort du Corse, tout son plan était remis en question. Il avait espéré apprendre par lui plus de détails sur le rendez-vous. Maintenant il savait seulement ce qu'avait dit le chauffeur retenu par Jo Positano : il allait à Air America pour se faire transporter à la raffinerie, probablement. Mais il ignorait si Jo Positano connaissait ceux qu'il allait retrouver, s'il y avait un signe de reconnaissance. Bref, des éléments vitaux. Malko se sentait coupable : son idée avait coûté quatre vies humaines.

— Il faut essayer de capturer le pilote qui l'attend, dit Khammouane.

Malko regarda le mauve dans le ciel. C'était l'aube.

— Non. C'est trop risqué. Je vais y aller quand même.

— C'est de la folie ! fit Khammouane. Vous ne savez pas où vous allez !

— Tant pis, je n'aurai pas une autre chance semblable. Est-ce qu'un autre de vos hommes peut conduire le taxi ?

Le Laotien n'hésita pas.

— Je vais le conduire moi-même. Malko sursauta :

— Vous ! Mais on risque de vous reconnaître.

— Sûrement pas, dit Khammouane. Pour les Américains, tous les Laotiens se ressemblent. Au moins je verrai la tête de celui qui vous attend. Et puis, on ne sait jamais.

Comme tous ceux qui avaient participé au coup de main, il était en civil, vêtu d'une chemise, d'un pantalon et de nus-pieds. Il monta dans le taxi et prit le volant, posant sa mitraillette Uzi sur le plancher. Malko monta à l'arrière. Pendant que le général conduisait, il glissa le contenu de la mallette du Corse dans la sienne, beaucoup plus grande, liasse par liasse. Dessous, se trouvait

son pistolet extra-plat avec cinq chargeurs. Plutôt une protection morale qu'autre chose, là où il allait.

Cinq minutes plus tard, ils passèrent devant la Grande Pagode qui se trouvait avant le QG des Forces aériennes laotiennes. Air America était cent mètres plus loin.

CHAPITRE XX

Le taxi stoppa entre les deux bâtiments verts hérissés d'antennes. Un seul bureau était illuminé. Le cœur de Malko battait la chamade. Personne ne semblait l'attendre.

Il ne pouvait pas rester indéfiniment dans ce taxi. Soudain, le général Khammouane donna un léger coup de klaxon qui fit sursauter Malko. Le Laotien se retourna en souriant :

— Quand le tigre ne vient pas, il faut aller à lui, dit-il à mi-voix.

Il n'avait pas fini de parler que la porte du bureau illuminé s'ouvrit sur un petit rouquin en tenue de vol. Un Colt pendait à sa ceinture. Il examina le taxi, les sourcils froncés, puis s'avança jusqu'au véhicule. Il ouvrit la portière. Le réverbère éclaira son visage méfiant.

— Jo Positano ?

Il avait l'accent traînant du sud. Malko soutint son regard.

— C'est moi.

Le pilote le scruta attentivement, puis laissa tomber :

— Vous êtes en retard.

— Je suis là depuis un moment, dit Malko sur ses gardes.

— Vous auriez dû entrer. On avait rendez-vous à l'intérieur.

Il y avait déjà de la méfiance dans sa voix. Malko sentit qu'il fallait passer à l'attaque, sous peine de prendre de gros risques.

— Je n'aime pas qu'on me voie, dit-il. On y va ? L'Américain se détendit un peu. Laissant la porte du taxi ouverte, il s'écarta.

— Ça va. Montez dans la machine. C'est le premier Pilatus à gauche.

Malko descendit, prit un billet de mille kips dans sa poche et le tendit au général Khammouane.

Le Laotien remercia et démarra aussitôt. La dernière chose qu'il aperçut dans son rétroviseur fut la silhouette de Malko se détachant sur la clarté de l'aube. On n'aurait jamais dit qu'il portait une perruque...

Il se demanda s'il le reverrait jamais.

Le léger Pilatus remontait le Mékong, volant au ras de l'eau. Depuis leur départ de Vientiane, le pilote observait un silence radio rigoureux. Le soleil tapait sur le cockpit et on devinait la lourde chaleur qui stagnait en bas. Ils

avaient coupé au-dessus de la jungle, évitant les méandres du fleuve, jusqu'à Pat Beng. Maintenant, on ne voyait presque plus de jonques. La zone était totalement contrôlée par le Pathet-Laos. Plusieurs fois, le pilote jeta un œil inquiet sur les frondaisons vertes.

— Si je vole plus haut, je risque de me faire allumer, expliqua-t-il. De temps en temps, ils nous tirent dessus. Alors, on envoie les T.28... Et c'est à leur tour de déguster.

Malko essayait de se décontracter. Il regarda sa montre : huit heures trente. Il n'avait pas beaucoup de marge. Le petit rouquin, les yeux cachés derrière des verres argentés, pilotait décontracté. Malko se demanda si le prince Lom-Savath avait retrouvé l'usage de la parole. Dans ce cas il serait mort avant de toucher le sol. Car ils avaient sûrement une radio à la raffinerie clandestine.

— Dans combien de temps arrivons-nous ? demanda-t-il.

— Une heure, dit le rouquin. Ensuite, il faut prendre la piste mais ce n'est pas loin. Seulement, la route est dégueulasse.

— Il n'y a pas de terrain plus près ?

— Si. Mais je n'ai pas l'autorisation de m'y poser. Malko avait envie de lui poser des tas de questions, mais se dit que ce serait imprudent. Le rouquin agissait-il de son propre chef, ou était-il couvert par des ordres donnés par la « Company » ?

Il jeta un coup d'œil à la mallette posée derrière lui. Pourvu que personne ne le force à l'ouvrir.

Au-dessous d'eux le Mékong se rétrécissait coulant entre des berges rocheuses et hautes. Le petit Pilatus, ballotté par les courants chauds semblait un jouet.

Le pilote s'était mis à siffloter Long Tall Texan, abominablement faux. Il se tourna vers Malko.

— C'est la première fois que vous venez dans ce bled ?

— Oui.

— C'est pas chouette. Saïgon, j'aime bien. Il y a des congaïes extras...

Le silence retomba. Le paysage était d'une monotonie désespérante avec la jungle verte et le ruban jaunâtre du Mékong. Sans presque s'en rendre compte, Malko ferma les yeux, vaincu par la tension nerveuse.

Il se réveilla en sursaut. Le rouquin venait de lui donner un coup de coude dans les côtes.

— On arrive.

Malko aperçut des toits de tôle ondulée alignés le long du Mékong, entre une colline surmontée d'un gros bâtiment de pierre et le fleuve. C'était Ban-Houey-Sai. Tout autour la jungle avait été défrichée et ne reprenait que plus loin.

Le Pilatus perdit brutalement de l'altitude, frôlant la colline. La piste apparut juste derrière. Les débris de deux DC-3 achevaient de pourrir juste à son entrée, recouverts déjà par les hautes herbes. Encourageant.

— C'est plein de rabattants, remarqua le rouquin. Avec les Laotiens qui ne sont pas des cracks...

Les roues prirent contact souplement avec la petite piste bétonnée. Toute l'aérogare de Ban-Houey-Sai tenait dans un simple bâtiment de bois, sans même le téléphone, qui faisait également office de tour de contrôle. Le Pilatus se dirigea vers le bâtiment. Malko, sur ses gardes, regardait qui allait surgir. Il n'y avait que deux autres avions sur le terrain : un DC-3 d'Air-Laos et un vieux Cursiss Commando d'Air America.

Quand le Pilatus s'arrêta, deux mécanos laotiens vinrent poser des cales devant les roues. Malko descendit avant le pilote avec son attaché-case. C'était le bout du monde, à huit cents kilomètres de Vientiane. Ici, personne ne pouvait lui porter secours.

— Comment allons-nous là-bas ? demanda-t-il.

— Il y a une Jeep, fit le pilote.

Il disparut quelques instants dans la « tour de contrôle » et ressortit. La chaleur était encore plus étouffante qu'à Vientiane. Il n'y avait pas un souffle d'air.

Effectivement, une Jeep était garée derrière le bâtiment, à l'ombre. Le pilote prit la clef sous le siège et Malko s'installa à côté de lui.

— Maintenant, on va bouffer de la boue, annonça-t-il. Trois minutes plus tard, ils débouchaient dans l'unique rue de Ban-Houei-Sai. La bourgade se trouvait à trois kilomètres environ de l'aéroport.

Brusquement, le pilote stoppa devant une épicerie chinoise à l'aspect minable. Il sauta à terre avec un clin d'œil pour Malko.

— Je vais faire mon marché, dit-il.

Malko le suivit à l'intérieur, se demandant ce qu'il pouvait bien acheter dans ce coin perdu. Chaque minute perdue risquait de réduire son plan à néant.

Il crut rêver en voyant les rayons de l'épicerie. Des caisses de vins fins français s'étaient jusqu'au plafond : Château Margaux, Pommard, Mouton-Lafite... A côté de Moët et Chandon Millésimé. Et même du Dom Pérignon.

À côté, c'était les parfums. Là aussi, toute la gamme de Dior était présente à des prix incroyablement bas. Dans un village de trois mille habitants où pas une Laotienne sur cent ne devait savoir ce qu'était un parfum...

Au fond, s'élevaient des montagnes de cartouches de cigarettes, à un dollar la cartouche.

Le pilote était en train de dévaliser la boutique. Il ajouta un flacon de parfum d'un litre au moins. Ravi.

— Ma petite adore ça ! fit-il. Mais il a fallu lui expliquer que cela ne se buvait pas comme du choum.

— D'où vient tout cela ? demanda Malko.

— Côté thaïlandais, la douane ferme à sept heures, expliqua le pilote. Mais au Laos, le type s'en va à six heures. Tout ça est entré en Thaïlande

détaxé, en transit. Comme tous les Méos qui viennent ici fourguer leur opium ont du fric, les affaires marchent bien.

Il remplit un énorme sac qu'il chargea dans la Jeep et ils repartirent. Un avion passa, très haut dans le ciel. A peine la dernière cahute passée, la Jeep commença à cahoter effroyablement.

Ban-Houei-Sai disparut à un détour du Mékong. Il n'y avait plus autour d'eux que la jungle verte et déserte. La piste serpentait en bordure du fleuve. Des énormes ornières creusaient la latérite. Par moments, il n'y avait que trois mètres entre les deux murailles. Tout à coup, le moteur de la Jeep cogna, toussa, repartit et s'arrêta définitivement.

— *Shit !*

Le pilote sauta par terre et ouvrit le capot. Malko eut l'impression qu'une chape glacée tombait sur ses épaules. Son plan était à l'eau.

Le pilote se releva en jurant, du cambouis jusqu'aux yeux. Depuis dix minutes il farfouillait en vain dans le moteur. La chaleur avait collé sa chemise à son torse comme sous une averse.

— Nom de Dieu de merde ! explosait-il, je ne comprends pas ce que ce putain de moteur a !

Malko ne comprenait pas non plus. Avec désespoir, il voyait passer les minutes. S'il n'était pas reparti avant cinq minutes, c'était fini.

À son tour, il se pencha sur le moteur récalcitrant. Mais la mécanique n'avait jamais été son fort, il part celle des femmes. Soudain un bruit leur fit lever la tête : un camion laotien arrivait en brinquebalant. En voyant la Jeep arrêtée, il stoppa. Un petit Laotien au visage lunaire descendit. Il parlait quelques mots d'anglais. Le Laotien se pencha, farfouilla dans les fils, intervertit un fusible, cracha par terre, appuya sur quelque chose et le moteur repartit, au mieux de sa forme.

Le Laotien eut un sourire ravi et remonta dans son camion.

Le rouquin, pour la première fois de sa vie, conçut quelque respect pour la race jaune. Sans même se nettoyer, il reprit son volant. Malko bouillait d'impatience. Et pas seulement à cause des 36° à l'ombre...

Ils roulèrent aussi vite que le permettait la piste défoncée. Encore une demi-heure. Puis, plusieurs Asiatiques en uniforme surgirent d'une des murailles vertes. L'un d'eux se planta en travers de la piste, un M. 16 à la main. Malko se crispa :

— Qu'est-ce que c'est ?

Le pilote ne semblait pas bouleversé par cette apparition menaçante.

— Des copains, fit-il laconiquement.

Les dits « copains » portaient un uniforme étrange, verdâtre avec une casquette chinoise molle, mais sans l'étoile rouge. Malko se dit que ce devaient être les fameux « soldats perdus » du Kuomintang qui erraient depuis

vingt-cinq ans aux frontières de la Birmanie, de la Thaïlande et du Laos. Vivant de pillage et surtout du trafic de l'opium. Les restes de l'armée de Tchang-Kai-chek chassés du Yunnan par les communistes.

Le pilote extirpa de son blouson un papier couvert de caractères chinois et le tendit à l'homme au M. 16. Les autres avaient le même armement, avec une effroyable profusion de chargeurs.

Le chef lut le papier, hocha la tête et tendit le doigt vers Malko.

— Il est O.K. fit le pilote, O.K. répéta-t-il en hochant vigoureusement la tête.

Satisfaits, les Chinois s'écartèrent et la Jeep repartit.

Ils roulaient beaucoup plus lentement. De temps en temps à travers le feuillage, Malko apercevait quelques uniformes. Il vit même le long canon noir d'une mitrailleuse légère. La piste s'élargit et déboucha sur une clairière arrachée à la jungle. Un bâtiment apparut à travers les arbres clairsemés. Trois ou quatre autres se devinaient derrière une haute palissade de bois. Une douzaine de Chinois se tenaient près de l'entrée du complexe, autour d'une mitrailleuse lourde.

Le Mékong coulait à cent mètres de là, en contrebas. Dès que le moteur de la Jeep s'arrêta, Malko entendit le bruit caractéristique d'un générateur. Inattendu dans ce coin perdu.

Ce ne pouvait être que le laboratoire de fabrication de l'héroïne. Une fabuleuse excitation lui fit battre le cœur. Enfin il y était arrivé. Envers et contre tout. Mais ce ne faisait que commencer.

Sa vie était, à partir de maintenant, en danger à chaque seconde.

Le pilote lui désigna un bâtiment de bois, un peu à l'écart.

— C'est là-bas que cela se passe.

Plusieurs hommes, des Laotiens, eux, sortirent d'un autre bâtiment, portant des bonbonnes. Le laboratoire était en pleine production. Malko respira profondément. A lui de jouer.

— J'ai mal au ventre, dit-il soudain. Le rouquin le regarda sans aménité.

— Qu'est-ce que vous voulez que ça foute ? Malko se donna l'air furieux.

— Je vais pas faire ça devant ces bougnoules. L'autre se radoucit aussitôt.

— Je connais pas bien le coin. Allez voir là-bas.

Il désignait un bâtiment. Malko, sans lâcher sa mallette, s'y dirigea. Dès qu'il eut tourné le coin, il se mit à courir. Il n'avait pas beaucoup de temps. Quelques mètres plus loin, il trouva ce qu'il cherchait : un tas de caisses et de matériel divers entassés le long du bâtiment.

Il s'accroupit et ouvrit l'attaché-case. Il y prit un objet oblong, long d'une quarantaine de centimètres. Une balise radio portative, fonctionnant sur piles. Il déplia l'antenne rabattue contre le cylindre, mit un commutateur sur « on ». Il ne restait plus qu'à l'activer. Comme prévu, il déboucha l'ouverture et urina rapidement dedans. N'importe quel liquide faisait l'affaire, c'était une balise

de détresse, prévue pour les équipages perdus en jungle. Celle-là avait été légèrement modifiée, et émettait sur 135,5 MGZ au lieu de 125,5. Afin qu'on ne puisse la confondre avec une vraie.

Malko la dissimula parmi les caisses. Seule, l'antenne dépassait. Dès maintenant, la balise émettait un signal continu.

La première partie de son plan était réalisée. Maintenant, il fallait passer à la seconde, sous peine de terminer ses jours dans ce coin désert de jungle. Au mieux, il lui restait trente minutes.

Quand il reparut, sa valise toujours à la main, le pilote le fixa d'un air soupçonneux :

— Qu'est-ce que vous foutiez ?

— Devinez ! fit Malko. L'autre n'insista pas.

Il se demanda s'il n'allait pas attaquer le pilote. Mais celui-ci avait le temps de crier, d'appeler au secours. Et les bâtiments de la raffinerie grouillaient de Chinois.

Il était condamné à la douceur.

— Allons-y fit-il, j'ai hâte de filer d'ici...

— Tiens, vous êtes pressé, maintenant, fit le pilote. Fallait chier plus vite. Venez, c'est là-bas.

Ils semblaient être les seuls Blancs. Le pilote l'amena jusqu'à un petit bâtiment en bois dont il poussa la porte. Un groupe électrogène y faisait un vacarme diabolique. L'intérieur de la pièce était sombre mais Malko aperçut des centrifugeuses, des fours, des sacs de noir animal, des bonbonnes d'anhydride acétique : tout le matériel nécessaire à la transformation de l'opium en morphine-base et en héroïne.

Sa satisfaction était fortement tempérée par le fait que chaque seconde gaspillée diminuait ses chances de survie...

En face de lui se trouvait une table avec des sachets de plastique remplis d'une poudre blanche de l'héroïne pure. Un Chinois trapu et costaud, vêtu d'une blouse blanche, vint vers eux.

— C'est le type de Saïgon, annonça le rouquin.

Le Chinois serra vigoureusement la main de Malko. Ses yeux vifs examinèrent Malko avec attention :

— Je ne vous ai jamais vu avant, dit-il.

— Non, fit Malko. Moi non plus.

Ses yeux dorés froids et dédaigneux calmèrent le Chinois. Il n'y avait pas d'air climatisé dans le bâtiment et la sueur coulait sur le torse nu de son interlocuteur. Ce dernier lui désigna la table.

— Vous pouvez goûter ? C'est de la « 999 ». Aussi bonne que la française.

Malko soupesa un des paquets. L'héroïne du « Triangle d'or » avait beau avoir un poids spécifique moins élevé de 50 % que l'européenne, il devait y en avoir là six cents livres. Qui vaudraient à New York des millions de dollars. Et ce n'était qu'une infime partie de la production du laboratoire. Il

avait fallu une organisation énorme pour amener au fond de cette jungle des génératrices, et tous les ingrédients nécessaires à la transformation.

Malko reposa son paquet.

— C'est à vous que je remets l'argent ? demanda-t-il. Le Chinois le fixa, un peu surpris.

— Vous ne voulez pas goûter ?

— Ce n'est pas mon boulot.

— Bien sûr, bien sûr, fit le Laotien. Je vais vous conduire au comptable.

Il ouvrit la porte et ils traversèrent un espace dégagé pour pénétrer dans une pièce minuscule. Le meuble principal en était un énorme et vétuste coffre-fort, haut comme l'Empire State Building. C'était encore un Chinois qui tenait les comptes, assis à une petite table. Derrière lui, il y avait une pile gigantesque de barres d'argent, entassées jusqu'au plafond.

— Vous n'avez pas peur d'être volés ? demanda Malko devant cette fortune.

Le comptable eut un sourire venimeux.

— Les gens de Shan veillent sur nous. Personne ne peut ni entrer ni sortir.

— Et eux, ça ne les tente pas ?

— Nos amis ont des avions et des bombes, fit-il. Ils ont essayé une fois et cela leur a coûté très cher. Ils ne peuvent pas aller très loin. De l'autre côte, c'est le Yunnan avec les communistes. Ils sont obligés d'être corrects... Vous avez l'argent ?

Malko posa la mallette et commença à sortir les billets. Au fur et à mesure, le comptable les prenait et les comptait à une vitesse prodigieuse. L'opération prit quand même huit minutes. Satisfait le comptable inscrivit quelque chose en chinois sur un registre et sourit à Malko.

— La marchandise sera à Saïgon dans une semaine. Par les moyens habituels.

— Bien, fit Malko. Je voudrais repartir immédiatement.

— On va vous raccompagner.

Ils ressortirent dans la cour. Un Laotien, escorté de deux Chinois, la traversait. Probablement, un autre acheteur. Quand toute l'héroïne serait vendue, elle partirait par le Mékong ou les avions de Air America. Le pilote les attendait, assis sur une bonbonne d'acide, fumant une cigarette.

— Monsieur Jo voudrait repartir, dit le Chinois, pouvez-vous le raccompagner à Ban-Houey Sai ?

L'Américain toisa Malko. Pas content.

— Maintenant, avec cette chaleur ? Il ne peut pas attendre un peu ?...

— Je suis pressé, dit Malko.

Si l'autre avait su à quel point c'était vrai...

En maugréant, le pilote jeta sa cigarette et se leva.

— Bon, allons-y...

Ils refirent en sens inverse le même chemin. Malko manqua crier de joie

en repassant la palissade. Tout allait comme sur des roulettes ! Discrètement, il consulta sa montre. Encore une quinzaine de minutes. Ce serait juste.

Au moment où ils montaient dans la Jeep, le pilote leva la tête vers le ciel. Malko tendit l'oreille, le cœur dans la gorge.

Ce n'était pas possible !

— Tiens, voilà quelqu'un qui pourra peut être vous ramener, fit le rouquin.

Malko perçut un faible ronronnement. Le pilote mit en marche et s'engagea dans un sentier que Malko n'avait pas vu. Ils débouchèrent de l'autre côté de la raffinerie. Un espace avait été défriché pour dégager une petite piste d'atterrissage, face au Mékong.

Un Pilatus, semblable à celui qui avait amené Malko était en train d'atterrir.

— Pourquoi ne sommes-nous pas venus ici ? demanda Malko.

Le rouquin haussa les épaules.

— Je n'avais pas l'autorisation. Mais celui-là va vous ramener. Ça vous évitera le tapecul.

Le Pilatus arrivait en se dandinant. Malko vit deux silhouettes derrière le pare-brise. L'appareil s'arrêta. Le passager sauta à terre, à dix mètres d'eux.

C'était Cy Villard.

CHAPITRE XXI

Cy Villard sauta en souplesse du Pilatus dont l'hélice tournait encore. Il marchait la tête baissée et n'avait pas encore vu Malko.

Ce dernier regardait l'Américain venir vers lui, le cerveau vide. Il lui sembla qu'un temps infini s'écoulait avant que Cy Villard ne lève la tête. Il fronça les sourcils, égaré par la perruque. Puis les yeux d'or déclenchèrent le dé clic.

Il s'arrêta net. Une surprise intense figea ses traits pendant une fraction de seconde, puis, il se reprit immédiatement.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? aboya-t-il.

Il s'avança vers le rouquin qui escortait Malko et l'apostropha :

— C'est vous qui l'avez amené ?

Le rouquin se liquéfia. L'âme sur la couture du pantalon, il fixa le patron de la C.I.A. avec des yeux de chien battu, ne sachant visiblement que répondre.

— Mais, c'est Monsieur Jo, de Saïgon...

Une lueur dangereuse passa dans les yeux gris de Villard. Il demanda d'une voix douce :

— Vous savez ce qu'il vient faire ici ?

Le rouquin ouvrit la bouche, mais Villard ne lui laissa pas le temps de parler. Il fit avec un sourire de commisération :

— Votre Monsieur Jo travaille pour le Bureau of Narcotics. N'est-ce pas, monsieur Linge ?

— Je déplore votre présence ici, dit lentement Malko. La chaleur semblait avoir augmenté d'un coup. Le moteur du Pilatus s'était enfin arrêté et on n'entendait que le grondement de la raffinerie.

— Je sers mon pays et je sais ce que j'ai à faire, dit Villard. D'abord, comment êtes-vous ici ?

Il avait continué en français, Malko lui répondit dans cette langue.

— J'ai pris la place d'un trafiquant de drogue qui venait se ravitailler. Je ne m'attendais pas à trouver ici le patron de la « Company » pour le Laos... Vous venez toucher votre commission ?

Le ton cinglant de Malko ne déclencha pas de réaction violente, mais Cy Villard blêmit.

— Je suis ici pour rencontrer les chefs Méos, répliqua Villard d'une voix contenue, leur donner ces instructions pour leurs futures opérations. On m'a

confié une guerre et je la fais. Si j'empêche les Méos de cultiver de l'opium, ils se rallieront aux Pathets-Laos et l'opium se retrouvera quand même à Hong-Kong. Mais il fera gagner de l'argent aux communistes.

— Vous préférez que ce soient vos amis laotiens qui en gagnent ?

Villard haussa les épaules.

— Certainement. Même s'ils sont pourris ils sont utiles. Nous tenons ce pays grâce à eux.

— Vous ne tenez qu'une outre vide, dit Malko. Les Pathets-Laos sont partout.

— Pas à Vientiane.

— David Wise m'a confié une mission, dit Malko. Elle est le contraire de la vôtre.

— David Wise est dans un bureau à Washington, fit d'une voix soudainement lasse Cy Villard.

Il y eut un silence de quelques secondes.

— Vous avez eu tort de venir, dit Villard.

Les yeux dorés de Malko brillaient d'une façon presque insoutenable. Avec une imperceptible ironie, il dit :

— Que voulez-vous dire ?

— Je ne peux pas vous laisser repartir à Vientiane, dit Villard d'une voix détimbrée.

Malko dévisagea l'homme de la C.I.A. Ses rides semblaient être ressorties d'un coup. Il semblait en proie à un conflit sans solution. Il était sincère. Malko baissa les yeux sur sa montre. Il restait très peu de temps. Il voulut essayer de sauver Villard de lui-même.

— Que craignez-vous ? demanda-t-il. Vous auriez le temps de démonter cette raffinerie avant même que j'aie pu remuer des responsables à Vientiane.

— Vous l'avez vue ? dit Villard. Je suis responsable de tous ceux qui combattent à nos côtés. Il n'y aurait personne ici si je ne l'avais pas autorisé.

— Je le sais, dit Malko. Je sais aussi que vous avez cru bien faire. Mais vous êtes sur une pente dangereuse. Puisque vous avez tenté de me faire assassiner. Avec les T.28. Vous, le patron de la « Company » au Laos ! Je vous offre une chance, parce que nous sommes du même bord. Remontez dans cet avion avec moi et laissez les choses s'accomplir.

— Vous êtes complètement fou, soupira Villard. Je ne peux pas.

Malko secoua la tête avec tristesse.

— Vous êtes déjà trop gangrené...

— Je ne toucherai pas un sou sur l'héroïne qui sort de cette raffinerie.

— Je le crois, dit Malko. Maintenant, si vous refusez de m'emmener, tant pis pour vous. Je partirai par la route.

Il fit un pas vers la Jeep. Cy Villard porta calmement la main à sa ceinture et sortit son gros Colt 45. Sans ostentation, il le braqua sur Malko. Aussitôt les deux Chinois firent de même avec leurs M. 16.

— Vous ne partirez pas.

— Le général Khammouane sait que je suis ici, dit Malko.

— Le général Khammouane n'a aucune importance, fit l'Américain. Dans quelques heures, cette raffinerie sera démontée et l'héroïne partie. Mais je suis obligé de vous empêcher de parler. Physiquement. Ne dites pas à ce pilote que vous appartenez à la C.I.A. Il ne comprendrait pas. J'expliquerai que vous êtes un trafiquant acheté par le Bureau of Narcotics. C'est mieux ainsi.

Malko pensa aux militants communistes qui mouraient torturés par le KGB, sans perdre leur foi, et à qui on demandait de ne pas se renier. Décidément, il y avait des hommes semblables des deux côtés.

— Vous avez déjà tenté de me tuer, dit Malko. Vous avez laissé liquider Ralph Amalfi. Maintenant vous allez froidement m'assassiner pour protéger des trafiquants de drogue ?

Une sombre exaltation l'avait envahi. Il n'avait même plus peur. Car, de toute façon, il avait gagné. Son fatalisme slave le reprenait. On ne meurt qu'une fois.

Villard eut un rictus douloureux.

— Il y a deux ans, dit-il lentement, je dirigeais des commandos qui s'infiltraient au Nord-Vietnam pour effectuer des sabotages. Un jour, le Président a décrété une trêve. Sans préavis. On m'a interdit d'aller rechercher les onze hommes qui attendaient un hélicoptère, quelque part dans la jungle. Même de les prévenir par radio. Ils n'existaient plus, ils n'avaient jamais existé. Je regretterai votre mort autant que j'ai regretté la leur.

Il se retourna vers les deux Chinois et lança un ordre dans leur langue. Aussitôt, ils vinrent encadrer Malko. L'un d'eux le prit par le bras et l'entraîna brutalement vers la berge du Mékong, à trente mètres de là. Médusé, le rouquin resta sur place. Cy Villard emboîta le pas au petit groupe. Ils marchèrent en silence jusqu'au fleuve. À cet endroit, la berge surplombait le fleuve de cinq à six mètres. Malko se retourna, le dos au fleuve. Il consulta sa montre. Malgré lui, son cœur battait plus vite.

— Dans quelques minutes, dit-il, cette raffinerie n'existera plus. Même si vous me tuez.

Il n'allait pas survivre à sa victoire.

— Vous bluffez, fit Cy Villard.

— Je ne blaffe pas, dit-il. Neuf B 52 ont décollé ce matin de Sa-Taip pour venir détruire cette raffinerie. Ils vont nous écraser sous leurs bombes.

Cy Villard fronça les sourcils, incrédule.

— Qu'est-ce que c'est que cette blague ? Comment vont-ils la trouver ?

Malko sourit :

— J'ai apporté une balise-radio avec moi. Pour les guider. Elle est cachée quelque part là-bas, mais vous n'aurez pas le temps de la trouver. Ils seront là dans trente secondes...

Le navigateur du premier des neuf B 52 acheva de régler le système de largage de ses bombes sur les coordonnées du signal radio qu'il recevait depuis un quart d'heure. Entre lui et l'objectif, trente-six mille pieds plus bas, s'interposait une épaisse couche de nuages tropicaux, imperméables à la vue. Mais cela n'avait aucune importance.

Les équipages des B 52 ne voyaient jamais ce qu'ils bombardaient, ce qui rendait leur guerre bien reposante. Et personne ne les voyait, ni ne les entendait ce qui leur ôtait bien des soucis.

Ils traversaient le ciel du Sud-Est asiatique, trois par trois, anges exterminateurs, inaccessibles et invulnérables, guidés seulement par leurs coordonnées électroniques. Leurs objectifs n'avaient pas de nom, mais des numéros. Le bombardier du B 52 de tête savait seulement qu'il allait bombarder 416-712. Tout ce qu'il lui fallait, c'était une balise-radio délimitant l'objectif pour régler l'ordinateur de largage. Ensuite, les bombes intelligentes faisaient le reste.

A cent mètres de précision près. Des hélicoptères américains délimitaient les cibles en parachutant des balises dans la jungle.

— « Roger », dit le navigateur au pilote. Cap 123 pour trois minutes.

Il appuya sur le bouton rouge de l'ouverture des trappes et se détendit. Il avait accompli sa tâche. Les trois formations de trois B 52 allaient lâcher leur tapis de bombes de sept cent cinquante livres, à raison de cinquante et une chacun. Rien ne pouvait résister à un tel arrosage, sauf les bunkers de six mètres de terre des Nord-Vietnamiens.

C'est ce qu'on appelait une mission de saturation. Aujourd'hui, ils étaient partis de Sa-Taip pour saturer le Laos, demain ce serait le Vietnam.

Quelle importance, puisqu'ils ne voyaient rien et ne savaient rien de ce qu'ils bombardaient ?

Par les soutes ouvertes, les bombes dégringolaient en chapelets. Des bombes « intelligentes » qui trouvaient toutes seules leur objectif grâce au son strident de la balise-radio, attirant inexorablement la mort.

Malko contempla l'eau limoneuse du Mékong. Dans quelques instants, elle allait engloutir son corps. Une angoisse affreuse l'étreignit. Et si son sacrifice ne servait à rien ? Si le bombardement de B 52 avait été décommandé ou retardé ? Il suffisait d'une offensive nord-vietnamienne. Il tourna la tête vers Cy Villard. Le visage de l'Américain était impassible. Seuls ses yeux reflétaient son drame.

Au-dessus d'eux, les nuages blancs et orageux de la mousson s'étaient étalés en une couche impénétrable à la vue.

La culasse d'un M. 16 claqua avec un bruit définitif. Malko pensa à son château et à Alexandra. Parfois, il fallait savoir perdre. De toutes ses forces, il

tendit l'oreille, tout en sachant qu'on n'entendait pas les B 52. Mais, faute de bruit de réacteur, son oreille perçut soudain un sifflement léger, soyeux, plaisant. Instinctivement, il se laissa tomber à terre, la tête entre les bras.

Surpris, le Chinois lâcha la rafale de son M. 16 trop haut. Les balles allèrent hacher des branchages sur la rive thai, en face. Une fraction de seconde plus tard, une explosion assourdissante fit trembler le paysage. La Jeep s'envola comme si une main géante et invisible l'avait projetée en l'air. Le souffle balaya les deux Chinois, le rouquin et Cy Villard comme des fétus de paille. Malko se sentit poussé vers le Mékong. Des éclats sifflèrent autour de lui. Au moment où il basculait vers le fleuve, un chapelet d'explosions fit vibrer le sol. Malko plongea dans l'eau jaunâtre, la tête la première et n'entendit plus rien.

Volontairement, il se laissa couler. L'eau du Mékong était sa seule protection possible.

Il resta sous l'eau aussi longtemps qu'il le put. Quand ses poumons furent prêts à éclater, il remonta. À peine eut-il la tête hors de l'eau que ses tympanes vibrèrent douloureusement sous une série d'explosions énormes. Il replongea précipitamment en priant. Car il n'était pas à l'abri d'un coup direct... Quatre fois de suite, il joua ainsi au ludion. Le sang battait à ses tempes, il s'affaiblissait chaque fois. L'eau tiède et sale semblait s'infiltrer dans ses poumons. Finalement, n'en pouvant plus, il remonta et s'accrocha à la berge boueuse, le cou dans l'eau, aspirant avec volupté une bouffée d'air chaud qui sentait l'explosif.

Il n'eut que quelques secondes de calme. Un chapelet d'explosions lui arracha les tympanes, des mottes de terre l'accrochèrent. Trop las pour replonger, il resta là, souhaitant que son étoile ne l'abandonne pas. La berge en surplomb le protégeait mais des éclats retombaient tout autour de lui sans cesse.

Inexorablement, les bombes des B 52 continuaient à tomber sur ce qui avait été la raffinerie d'héroïne. Autour, la jungle brûlait. Une bombe tomba dans le Mékong deux cents mètres en amont, en une immense gerbe d'eau boueuse.

Les tympanes de Malko étaient tellement imprégnés de la clameur sauvage du bombardement qu'il mit plusieurs secondes à réaliser que le silence était retrouvé. Il tendit l'oreille.

Cette fois, il perçut les craquements d'un incendie. Mais pas un cri. Il ne semblait plus y avoir personne. S'il y avait des survivants, ils avaient fui dans la jungle.

Il se hissa hors de l'eau et escalada avec difficulté la berge boueuse et abrupte. Sa perruque était tombée. Un rideau de flammes s'élevait des bâtiments de la raffinerie. À l'endroit où s'était tenu Cy Villard, il y avait un entonnoir de un mètre de profondeur et cinq de diamètre. Le Pilatus n'était plus qu'un tas de ferrailles méconnaissables, quant à la Jeep, elle avait carrément disparu.

Il s'avança un peu vers le sentier. La jungle était hachée, incendiée, trouée. Personne ne semblait avoir survécu au bombardement. Il fit un détour pour éviter ce qui avait été un soldat chinois. Un petit tas verdâtre où, par les déchirures de l'uniforme, on voyait l'entrelacs des muscles sous la graisse brûlée. Cy Villard ne devait plus être qu'une masse sanguinolente dispersée dans l'herbe à éléphants.

Quant à la raffinerie, elle était rasée, anéantie.

Malko passa la main sur son front, crevant de sueur. Ses vêtements lui collaient à la peau. Il se sentait mal.

Soudain, une silhouette surgit du rideau de flammes. Un Asiatique entièrement nu, marchant comme un automate. Il parvint à quelques mètres de Malko, s'arrêta, hoqueta, se raidit et vomit un flot de sang rouge vif, avant de tomber en avant et de ne plus bouger.

Il avait fallu un échange de menaces entre la C.I.A. et le Pentagone pour que le Stratégie Air Command de Saïgon accepte d'obéir aux ordres d'un civil. Mais les objectifs avaient été atteints. Aveuglément.

Malko se remit en route. Il ne voulait même pas inspecter les débris de la raffinerie. S'il y avait des blessés, il ne pouvait rien pour eux. Il n'avait plus qu'à regagner Ban-Houei-Saï à pied. La chaleur de l'incendie s'ajoutait à celle du soleil. Soudain, il buta contre un objet brillant, dissimulé dans l'herbe. Il se baissa et le ramassa.

C'était un lingot d'argent. Un de ceux qu'il avait vu empilés derrière le comptable de la raffinerie. Lui aussi, transformé en chaleur et en lumière. La jungle devait en être semée.

Il lui restait dix-sept kilomètres à parcourir sous le soleil implacable pour regagner Ban-Houei-Saï. Au bout de quelques mètres, Malko jeta le lingot d'argent. Il pesait trop lourd au bout de son bras.

CHAPITRE XXII

Cyntia leva les yeux de la table où étaient étalées les cartes. Sous ses sourcils épilés, ses grands yeux bleus brillaient d'un éclat inhabituel.

— Le prince Lom-Savath est mort, dit-elle. Confucius est vengé.

Avec une dextérité incroyable, elle continua à retourner les cartes, les unes après les autres. Malko se dit que la tuerie de Ban-Houei-Saï avait déjà largement vengé Confucius. Sans parler de Ralph Amalfi, de Derek Wise et de Ubol. Il y avait trois jours que Malko était revenu à Vientiane et il ne s'était pas encore remis complètement du choc. Chaque fois qu'il fermait les yeux, il voyait surgir le Chinois aux yeux égarés qui vomissait son sang.

Cy Villard était mort, lui aussi. Avec quelques dizaines de chefs Méos et de Chinois. À l'ambassade américaine, Malko avait longuement contemplé les photos de la raffinerie détruite prises par un hélicoptère laotien. Toute la récolte d'opium du Triangle d'Or avait été réduite en fumée. Malko avait eu une longue conversation avec l'ambassadeur et ils étaient tombés d'accord pour déclarer que Cy Villard avait été tué accidentellement sur une base de la C.I.A.

Celui qui le remplacerait aurait malheureusement à se heurter au même problème. C'est ce qu'avait souligné le général Khammouane, en recevant Malko, le matin même.

— Vous avez fait du bon travail, avait reconnu le Laotien, mais dans un an, tout sera à recommencer...

Malko n'avait pas répondu. Le Laotien avait raison : C'était le rocher de Sisyphe. Mais il avait tenu la promesse faite à David Wise. Et gagné son dollar d'argent...

Cyntia laissa échapper une exclamation.

— Raté !

Elle venait de retourner le quatrième as. Elle secoua sa crinière blonde et sourit à Malko.

— Tu pars demain ?

Son expression était impénétrable. Malko la trouva encore plus belle, avec une robe tunique très courte qui découvrait ses jambes splendides.

— Et toi ? demanda-t-il.

Grâce aux DC-8 de la Thai International, il pouvait se trouver en quelques heures dans un endroit de rêve avec Cyntia : à Hong-Kong, à Pénang, à Bali ou même à Khatmandou... Il s'imagina même une seconde,

au-dessus de l'Himalaya, volant vers l'Europe sur le Transasian des Scandinavian Airlines. La superbe et mystérieuse Cyntia à son côté.

Mais la voix de la jeune femme tomba comme un couperet.

— Moi, je reste.

— Pourquoi ?

Elle haussa légèrement les épaules.

— Je ne suis pas mal ici. Pour le moment.

Elle fixait Malko, imperméable et lisse comme une Asiatique. Il n'arrivait pas à croire qu'elle lui avait manifesté tant de passion. Maintenant, elle semblait froide, détachée, absente.

— Tu ne m'aimes plus ? demanda-t-il sur un ton enjoué. Le regard de Cyntia s'assombrit.

— Qui t'a dit cela ? Je n'aime pas les choses inutiles, c'est tout. Si un jour tu te retrouves à Vientiane, viens directement ici.

Malko ne répondit pas. Cyntia se leva, s'approcha de lui, passa les bras autour de son cou et posa doucement les lèvres sur les siennes.

— J'ai été très heureuse de te connaître. Je te reverrai peut-être un jour. Peut-être jamais. Ne viens pas au Purple Porpoise ce soir. Je préfère te dire au revoir ici.

Elle se serra un instant contre lui puis s'écarta. Ses yeux brillaient plus que de coutume.

— Maintenant, va-t'en.

Il hésita une seconde, puis se dirigea vers la porte. Avant de la refermer, il vit Cyntia étaler les cartes sur la table pour une nouvelle réussite. Il lui sembla que ses yeux étaient embués de larmes.

Elle ne tourna pas la tête.

— Vous désirez passer par Tokyo, et rejoindre ensuite directement Copenhague par le Transpolaire, ou, via Moscou, par le Transibérien ! Ou alors vous préférez rentrer directement par le Transasian, à partir de Bangkok ? Je ne vous conseille pas la route du sud, elle est beaucoup plus longue...

L'agent des Scandinavian Airlines à Vientiane savait tous ses horaires par cœur...

Malko hésitait. Son équipée l'avait fatigué et le plus tentant était le Transasian, via Tashkent. Il prenait toujours les Scandinavian Airlines, entre l'Europe et l'Extrême-Orient parce qu'elles faisaient gagner plusieurs escales et autant d'heures.

Il avait envie de s'arrêter à Copenhague pour acheter un peu d'argenterie ancienne. Mais, à Tokyo, il trouverait d'extraordinaires brochés, en principe tissés pour les kimonos d'apparat, mais qui feraient de merveilleux rideaux pour le petit salon de son château de Liezen. Il allait encore se ruiner, mais

Alexandra serait folle de joie...

— Je vais passer par le Transpolaire, dit-il.

Tokyo, Copenhague, cela ne lui ferait que deux escales. Il n'avait pas envie de s'arrêter à Moscou. Et maintenant, il se sentait épuisé, il avait hâte de se retrouver dans les moelleux sièges du DC-8 des Scandinavian. Il aimait le long trajet du Transasian. On était choyé, gâté, c'était le repos absolu.

Il prit son billet et sortit. Le général Khammouane l'attendait au Centre de Documentation Nationale.

On l'introduisit immédiatement dans le bureau du général laotien. Ce dernier lui serra chaleureusement la main.

— Rien de nouveau sur Lo-Shing ? demanda Malko. Le Laotien secoua la tête.

— Rien. Nous avons perquisitionné chez lui trois fois. En vain. Tous ceux qui pourraient l'accuser directement sont morts. Il est regrettable qu'il ne se soit pas trouvé à Ban-Houey-Saï l'autre jour.

C'est ce que Malko pensait également. Le Chinois, qui était le principal bénéficiaire du trafic, échappait à la loi. Bien sûr, la destruction de la raffinerie était un coup dur pour lui, mais le pavot repousserait l'année suivante et Malko ne serait pas toujours là pour envoyer des B 52.

— Ainsi, Lom-Savath est mort, dit Malko.

— Oui. On l'enterre cet après-midi. Vous voulez assister à la cérémonie ?

Malko ne voyait pas la raison d'accompagner à sa dernière demeure ce prince jouisseur et dépravé.

— Pourquoi irais-je ?

Le général Khammouane eut un sourire ambigu.

— Lo-Shing y sera sûrement. Si cela vous intéresse de le voir...

Cela changeait tout. Malko se dit, contre toute vraisemblance qu'il trouverait peut-être le courage de loger une balle dans la tête du Chinois...

— De quoi est-il mort ? Le Laotien hésita :

— Je ne sais exactement. Avant-hier, j'avais vu son médecin et il m'avait dit qu'il se remettait. Qu'il recommençait à parler même. Hier, quand je suis retourné, ses serviteurs m'ont dit qu'il avait été transporté dans une autre résidence, à Louang-Prabang. Même s'il est mort du traitement que vous lui avez fait subir, de toute façon Lo-Shing ne lui aurait pas pardonné sa trahison...

— Je vais vous accompagner, dit Malko.

Les invités de marque transpiraient abondamment, alignés en rang d'oignons sur trois rangées de chaises de fer, vaguement protégées du soleil

par une toile verte.

La plupart portaient une veste et une cravate, ce qui était proprement inhumain.

Tout Vientiane assistait à l'enterrement du prince Lom-Savath. Y compris les membres de l'Assemblée Nationale. La cérémonie se déroulait dans la cour d'une pagode. Un cercueil d'ébène rehaussé de poignées en argent massif était déjà disposé sur un bûcher.

— Tiens, c'est bizarre, remarqua le général Khammouane, d'habitude le corps est enroulé dans un linge orange. Il n'y a pas de cercueil.

Des fillettes passaient parmi les invités des bouteilles de Pepsi-cola. Malko et le général Khammouane, debout derrière la foule, ne quittaient pas des yeux le crâne en pain de sucre de Lo-Shing. Le Chinois, assis au premier rang, boudiné dans un complet blanc, avait une attitude recueillie et concentrée.

Tout autour du cercueil, les couronnes avaient été disposées sur des tréteaux. La plus somptueuse venait de Lo-Shing.

Le bonze, en robe safran, le crâne rasé, s'avança solennellement, une torche à la main. Sous le bûcher, on avait disposé près de deux cents litres d'essence. En principe, la combustion ne devait durer que quelques minutes. Le bonze prononça quelques mots, se tourna vers la foule, leva la torche et la jeta sur le bûcher. Il y eut un « vlouf » sinistre, une flamme jaune jaillit à dix mètres, engloutissant le luxueux cercueil.

Pendant quelques minutes, les planches du cercueil craquèrent joyeusement devant la foule recueillie. Le bonze s'était un peu reculé à cause des flammèches et priaît. Les invités du premier rang, incommodés par la chaleur du bûcher, transpiraient à grosses gouttes.

Soudain, le cercueil éclata, projetant des planches enflammées à plusieurs mètres. Un cri jaillit de la foule. Les flammes entouraient ce qui semblait être un gigantesque lingot éblouissant de blancheur, aux dimensions du cercueil. Pas de trace du corps.

Khammouane jura et se précipita vers le bûcher. Le bonze, médusé, contemplait les petites rigoles brillantes qui commençaient à couler du bûcher.

— Mais c'est de l'argent, s'exclama-t-il.

Il se tordait les mains d'horreur devant ce gaspillage. Khammouane et Malko contemplaient le spectacle, perplexes.

— C'est le plus gros lingot d'argent que j'aie jamais vu... dit le Laotien.

Les flammes redoublaient. Maintenant, le gigantesque et surréaliste lingot d'argent ressemblait à un ice-cream en train de fondre... Un ice-cream de quelques millions.

L'argent coulait, recouvrant le sol d'une plaque brillante qui se solidifiait aussitôt. Les assistants s'étaient levés, tentant d'en voir plus et surtout se préparant pour la ruée finale, dès que le lingot serait refroidi. L'argent n'a pas d'odeur...

Un hurlement jaillit soudain de la foule. Le bonze poussa un cri aigu.

Une main venait d'apparaître au milieu de l'argent fondu. Au fur et à mesure que le métal disparaissait, les contours d'un corps humain se dessinaient dans la fumée et les flammes. Un pan du lingot se détacha d'un coup et l'espace d'une seconde, Malko aperçut nettement la tête en forme de poire du prince Lom-Savath. Mû par la chaleur, un des bras du mort se dressa et la foule recula en hurlant. Comme si le mort allait s'arracher à sa gangue d'argent. Le métal fondit encore un peu et tout le monde put voir le poignard planté dans l'énorme panse du mort... Le prince Lom-Savath n'était pas mort d'une attaque.

Une odeur écœurante se rabattit sur la foule. Le métal continuait à fondre. Seulement maintenant, il était mêlé de graisse humaine. Le général Khammouane se pencha vers Malko.

— Regardez Lo-Shing.

Le Chinois ne quittait pas le bûcher des yeux, les mains croisées sur le ventre, les yeux mi-clos. Savourant le spectacle.

— Lo-Shing n'a jamais aimé les traîtres, remarqua Khammouane. Voilà un exemple que l'on n'oubliera pas chez les Méos...

Fasciné, Malko regardait les trois cents livres du prince Lom-Savath se dissoudre en un magma jaunâtre.

- {1} Voir *Le bal de la comtesse Adler*, *Le dossier*.
- {2} Pas tout à fait un centime.
- {3} Alcool de riz.
- {4} Terme de mépris désignant les Asiatiques utilisé par les Américains.
Équivalent de « bougnoule ».
- {5} Voir *Opération Apocalypse*.
- {6} Environ cent vingt francs.
- {7} Merci.
- {8} Environ quatre-vingt mille anciens francs.
- {9} Commission Internationale de Contrôle.
- {10} Voir Mission à Saïgon.
- {11} Cochon.